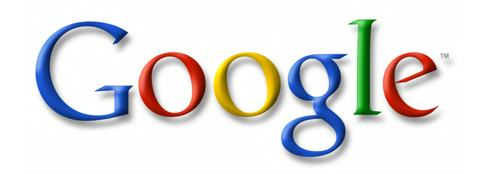
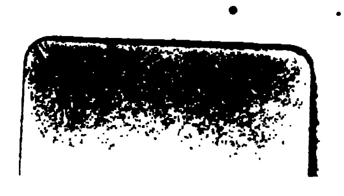



EX LIBRIS



NOUVELLE
ENCYCLOPÉDIE
POÉTIQUE.

TOME II.e

DE L'IMPRIMERIE DE CORDIER.

NOUVELLE

ENCYCLOPÉDIE

POÉTIQUE,

OU

CHOIX DE POÉSIES

DANS TOUS LES GENRES;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

OUVRAGE MIS EN ORDRE ET PUBLIÉ,

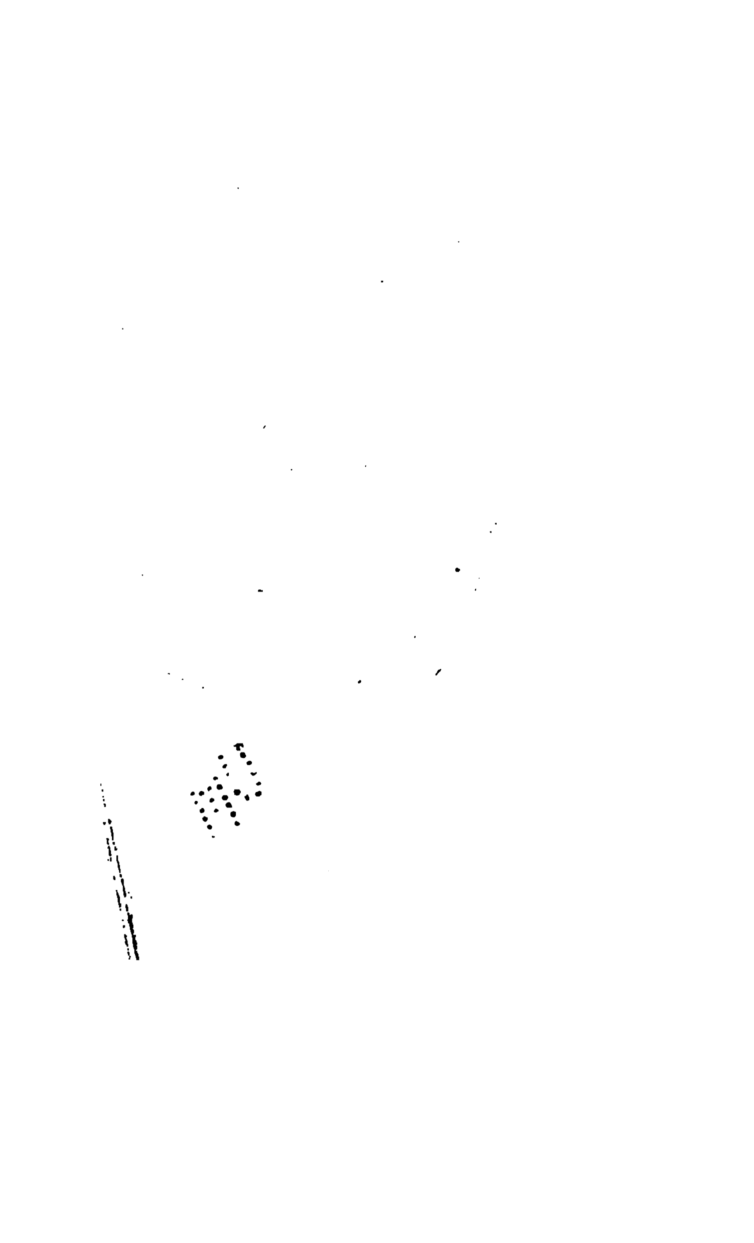
PAR P. CAPELLE.

POËMES ÉPIQUES ET DESCRIPTIFS.

PARIS,

FERRA, LIBRAIRE, rue des G.ds-Augustins, N.o 23.

1819.



DU POËME ÉPIQUE.

Le *poëme épique* est celui où l'on célèbre une action héroïque qu'on embellit d'épisodes, de fictions et d'événemens merveilleux. Le *poëme épique* diffère de la tragédie, en ce que dans celle-ci le poëte fait agir les personnages, et que dans celui-là il raconte seulement les actions.

Si l'on n'avait égard qu'à l'étymologie du mot *épique*, tous les poëmes où le poëte parle lui-même, raconte les choses, et ne fait parler les personnages de son poëme qu'en rapportant ce qu'ils ont pu dire dans les occasions où il les suppose, et dans les situations où il les met, seraient des *poëmes épiques*; mais l'usage ne permet de donner ce nom qu'à un poëme dont le sujet est grand, instructif, grave, sérieux, qui ne renferme qu'un seul événement principal, auquel tous les autres

doivent se rapporter, et cette action principale doit s'être passée dans un certain laps de temps qui est à-peu-près celui d'une année. (1)

L'histoire est agréable et utile ; mais la poésie, en fixant l'histoire, lui donne un point de vue plus attrayant ; c'est-à-dire, qu'en retranchant ce que l'histoire peut avoir d'irrégulier, et en y ajoutant des traits plus hardis, elle la rend capable de produire de plus grands effets pour l'instruction et pour le plaisir.

---

(1) On sent qu'il ne peut y avoir là-dessus d'autre règle que celle que prescrit sagement Aristote, de ne point offrir à l'esprit plus qu'il ne peut embrasser. Dès qu'on a statué que l'action devait être une, elle doit nécessairement avoir des limites. Celle de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* dure moins de deux mois ; celle de l'*Énéïde* à-peu-près un an, ainsi que celle de la *Jérusalem délivrée*. On peut aller au-delà ou rester en-deçà, selon le besoin et les convenances. Ce qu'il y a de plus essentiel à observer, c'est de ne mettre entre le point d'où l'on part et le terme où l'on va, qu'un espace distribué de manière à ne pas faire languir l'action ni refroidir le lecteur.

La Harpe.

C'est d'après ce principe qu'Homère composa son *Iliade*. Madame Dacier porte son aveugle prévention jusqu'à dire que cet illustre poëte s'éleva tout-à-coup, sans aucun modèle, à la perfection de la poésie et du poëme *épique*. Si cela était, Homère serait un des plus grands prodiges qu'on pût imaginer. Tel est le génie de l'homme, qu'il tâtonne long-temps avant de bien rencontrer, et qu'il ne parvient à avoir les véritables idées du bon et du beau, qu'après avoir passé successivement par bien des erreurs.

Après nos livres sacrés et ceux des philosophes indiens et chinois, les plus anciens qui nous soient parvenus, sont les poëmes d'Homère, car il ne nous reste que quelques fragmens d'Orphée et de Linus qui l'ont précédé, ainsi que de plusieurs autres poëtes grecs dont les auteurs font mention, sans parler de ceux dont les noms se sont perdus avec les ouvrages. Homère n'était pas même le premier qui eût entrepris de chanter la guerre de Troye, et employé la mythologie dans ses poëmes. On

sait que toutes les histoires, les actions mémorables, les principes de morale, tout, jusqu'aux lois, était écrit en vers; que les Grecs n'avaient pour historiens et pour théologiens que des poëtes, et que ce ne fut que quatre cents ans après Homère et Hésiode, que l'on écrivit l'histoire en prose. Homère n'est que le plus ancien des poëtes grecs dont les ouvrages aient résisté aux injures du temps, et il n'est le plus ancien, que parce qu'il a sans doute mieux réussi que ceux qui l'avaient précédé, et qu'il a écrit dans un siècle où sa langue avait atteint sa plus grande pureté.

Quoi qu'il en soit, Homère est le premier des poëtes *épiques* connus, et son *Iliade* doit être regardée comme une des plus belles productions de l'esprit humain. Son *Odyssée* n'a pas la même beauté; mais elle eût suffi pour immortaliser tout autre que lui, quoi qu'en aient pu dire Perrault, La Motte et madame Dacier.

Cent vingt ans après Homère, Hésiode se rendit célèbre par son esprit et par ses vers; il

fit sa *Théogonie* ou *Généalogie des Dieux*, qui est un *poëme épique* très-informe, si toutefois c'en est un.

Les Latins ont eu un Virgile, comme les Grecs un Homère. Nous n'en dirons rien; son nom tient lieu de tous les éloges. Ennius avait voulu courir cette même carrière, mais ce fut sans succès. Sous le règne d'Auguste, Pollion, Varrus et Corneille Sévère, dont Quintilien loue le génie et le goût, s'attachèrent au genre *épique*; l'empereur Auguste ne dédaigna pas même de s'y livrer : il composa un poëme intitulé *la Sicile*. Quelques personnes ont cru trouver le ton et la forme de l'*épopée* (1) aux *Métamorphoses* d'Ovide. Ce n'est tout au plus qu'un monstre *épique*, ainsi que la *Pharsale* de Lucain, quoiqu'il y ait dans ces

---

(1) L'*épopée* est l'histoire, la fable ou le sujet qu'on traite dans un poëme *épique*. Il se prend aussi quelquefois pour la poésie héroïque; et, en ce cas, l'*épopée* est une imitation ou récit d'une action intéressante et mémorable.

deux ouvrages des morceaux admirables et faits pour briller dans un poëme héroïque. Nous ne dirons rien de la *Pharsale* de Pétrone, dont presque personne n'a parlé avec beaucoup d'éloges. Il n'en est pas de même de sa *Guerre civile*, si bien traduite par M. de Guerle, et que nous donnerons dans ce volume.

Valérius Flaccus est, dans son poëme des *Argonautes*, au-dessous du médiocre, ainsi que Stace dans sa *Thébaïde* et son *Achiléïde*. Ausone, dans sa *Mosèle*, et Claudien dans son *Enlèvement de Proserpine*, eurent le malheur d'être obligés de lutter contre la grossièreté de leur siècle, qu'il leur fut presque impossible de vaincre, quoiqu'avec beaucoup de talent.

Quelque temps après que les lettres eurent reflué d'orient en occident, le Dante ouvrit la carrière de l'épopée par un poëme, informe à la vérité, et qui paraît souvent énigmatique (1), mais qui renferme les plus grandes beautés.

---

(1) L'Enfer.

Il fut suivi de Mathieu-Marie Bayardo, comte de Scandeau, qui fit *Roland amoureux*. Cet ouvrage, qui n'était d'abord qu'en trois livres, fut augmenté de trois autres par Nicolaï Degli Agostoni. Dans ce poëme, calqué et copié de l'*Iliade*, le siége de Paris prend la place du siége de Troye; *Angélique*, d'*Hélène*; les nécromanciens, sorciers, etc., jouent le rôle des divinités d'Homère. C'est à ce poëme que l'Arioste doit l'idée de son poëme de *Roland furieux*.

Le Trissin parut sous les pontificats de Léon X et de Clément VII. On entrevoit dans son *Italia liberata* (l'Italie délivrée), une imitation de l'*Iliade*, imitation qui ne lui est pas avantageuse. Le Trissin, au jugement de Voltaire, a tout pris du poëte grec, hors son génie. On peut le mettre cependant, à quelques égards, au-dessus de l'Arioste.

Le Tasse vint après, et passa de bien loin le Trissin. « Il eut raison, dit Voltaire, d'avouer qu'il était jaloux de l'Arioste, par » qui sa réputation fut si long-temps balancée,

» et qui lui est encore préféré par bi
» Italiens... Mais, quoi qu'ils en disent,
» rope ne mettra l'Arioste avec le Tass
» lorsqu'on placera l'*Enéïde* avec le *I*
» *comique*, et Calot à côté du Corrège.

Après la *Jérusalem délivrée* parurent l
nis du Cavalier Marin, la *Socchia rapi*
Sceau enlevé) d'Alexandre Cassoni, la
tiade de Vida, ouvrages médiocres, ai
ceux de Sannazar, de Fracastor, etc.

Loppez de Véga se distingua chez les
gnols, ainsi que Jean Boscan et Garci
de la Véga; mais, de tous les poëmes,
qui fasse honneur à l'Espagne, est celui
Alonzo d'Ercella. Le titre de ce poë
pris du nom d'une montagne du Chili a
Araucana.

La *Lusiade* du Camoëns fait honne
Portugal. Ce poëme n'est pas, à bea
près, sans défaut; mais sa simplicité
Voltaire, est relevée par des fictions
neuves que le sujet.

Milton est regardé en Angleterre c

un nouvel Homère. L'idée de son *Paradis perdu* est neuve ; ce Poëme est plein d'invention, de force et de vérité. Milton eut beaucoup de peine à trouver un libraire, et son manuscrit ne fut vendu que trente pistoles (1). Il eut presque le sort d'Homère, que ses compatriotes laissèrent dans l'indigence; et, après sa mort, plusieurs villes se disputèrent la gloire de lui avoir donné le jour.

Les Allemands peuvent se vanter d'avoir un *poëme épique* dans *la Mort d'Abel* de Gessner. Il renferme les grâces les plus simples, les plus naturelles et les plus intéressantes; sa lecture remplit l'âme d'un plaisir pur, et respire par-tout la vertu et l'humanité.

Vers la fin du règne de Louis XIII et le commencement de celui de Louis XIV, la manie du *poëme épique* posséda en France des gens sans talent. Le père Pierre de Saint-Louis, carme de la Providence, fit celui de la

(1) On a calculé que la traduction de ce poëme par Delille avait été vendue environ *dix sous* par vers.



Magdelaine faisant pénitence au désert Sainte-Baume, et débuta ainsi :

Je chante dans ces vers une dame de marque.

Après sa conversion, cette grande dame pleurer ses péchés dans une forêt.

Ces bois la font passer pour une hamadryade ;
Ses larmes font penser que c'est une dryade :
Venez donc, curieux, et vous rencontre*rez*
Une nymphe aquatique au milieu des *forets*.

Plus bas, Magdelaine apprend la gra maire au pied d'un crucifix ; elle frémit de v que l'amour du souvenir ait rendu la m *indéclinable ;* qu'à force d'être *actif*, il se s fait *passif*.

Pendant qu'elle s'occupe à punir le forfait
De son temps *prétérit*, qui ne fut qu'*imparfait*;
Temps de qui le *futur* réparera les pertes.

. . . .

Et le *présent* est tel, que c'est l'*indicatif*
D'un amour qui s'en va jusqu'à l'*infinitif*.

. . . .

Mais c'est dans un *degré* toujours *superlatif*,
Et tournant contre soi toujours l'*accusatif*.

Direz-vous par après que notre *écolière*,
Faisant de la façon, est vraiment *singulière*
D'avoir quitté le monde et sa *pluralité*?

Ce chef-d'œuvre de ridicule parut en 1668, dans le temps des Nicole, des Pascal, des Bossuet, des Racine, des Boileau, des Molière, etc.

Le poëme de *Clovis*, par Desmarets, est à-peu-près en ce genre, sans être aussi plaisant.

Boileau n'a point laissé de mal à dire de la *Pucelle* de Chapelain : ce qu'il a censuré était digne de sa critique; mais Boileau exagérait toujours sa censure; et quoiqu'il ait dit en parlant de ce poëte,

Il se tue à rimer; que n'écrit-il en prose?

toutes les personnes qui ont lu Chapelain avouent qu'il joignait beaucoup de talent à de grands défauts; que son poëme est conduit avec art; que s'il est enflé, il est quelquefois sublime; que sa dureté naissait souvent de l'énergie; que ses descriptions, quoiqu'un peu triviales, étaient vraies; que son expression,

quoique gothique, était pittoresqu
manquait plus de goût que de géni

Nous ne parlerons point de plusi
poëmes plus ridicules encore que
nous venons d'indiquer; nous nou
rons de nommer le titre de quelque
sont le poëme de *David*, par les F
Moïse sauvé, par Saint-Amand
Saint-Paul, par Godeau; ceux d'
Charlemagne, par le Laboureur;
de *Josué*, de *Samson*, de *Saint-*
le P. Le Moine.

Le mauvais goût qui régnait
ces poëmes, et le peu de succès
tinrent, avaient fait dire que les Fr
vaient point la tête *épique*, et étai
bles de produire un bon poëme e
Le *Lutrin* de Boileau, le *Téléma*
nélon avaient plu; mais le premi
regardé par les uns comme un po
comique ou burlesque, et par
comme une plaisanterie qui n'ava
que les propositions et la forme. C

fusé au second jusqu'au titre de poëme; on s'était contenté de le caractériser, et peut-être avec raison, de roman ingénieux que l'auteur avait revêtu de la forme *épique*. Voltaire parut; il vengea la France du reproche que les étrangers ne cessaient de lui faire, et l'empêcha, malgré les clameurs de la prévention, d'envier à l'Italie son Tasse et son Arioste; au Portugal, son Camoëns; à l'Angleterre, son Milton.

Nous ajouterons à ce que nous venons de dire des poëtes *épiques* qui ont paru chez les Grecs et chez les modernes, le jugement qu'en porte l'auteur de la *Henriade*:

Plein de beautés et de défauts,
Le vieil Homère a mon estime;
Il est, ainsi que ses héros,
Babillard outré, mais sublime.
Virgile orne mieux la raison,
A plus d'art, autant d'harmonie;
Mais il s'épuise avec *Didon*,
Et rate à la fin Lavinie.
Quelques clinquans, trop de magie
Mettent le Tasse un cran plus bas;

Mais que ne tolère-t-on pas
Pour *Armide* et pour *Herminie!*
Milton, plus sublime qu'eux tous,
A des beautés plus agréables;
Il semble écrire pour les fous,
Pour les anges et pour les diables.
Parler de moi serait trop fort,
Après Milton, après le Tasse;
Et j'attendrai que je sois mort
Pour apprendre quelle est ma place.

L'épopée étant, comme nous l'avons dit, l'imitation en récit d'une action noble, mémorable, intéressante, vraisemblable, faite pour exciter notre admiration, une des premières choses que l'on doit considérer dans la création du *poëme épique,* c'est le choix du sujet. Tous les événemens peuvent être la matière de ce genre de poëme, pourvu qu'ils réunissent les qualités que l'on exige de lui, l'importance, l'intérêt, l'agrément ou l'utilité.

Jusqu'ici nos poëtes n'ont écrit le *poëme épique* qu'en vers alexandrins, à l'imitation des anciens, qui ont employé les vers hexamètres,

comme les plus majestueux, à cause des mesures qu'ils renferment.

Marmontel n'est pas éloigné de croire qu'on pourrait donner du nombre à nos vers héroïques, ou du moins en rompre la motonie, et en rendre, jusqu'à un certain point, l'harmonie imitative, en employant des vers de différente mesure, non pas mêlés au hasard, comme dans nos poésies libres, mais appliqués aux différens genres auxquels leur cadence est le plus analogue; par exemple, le vers de dix syllabes, comme le plus simple, aux morceaux pathétiques; les vers de douze, aux morceaux tranquilles et majestueux; les vers de huit, aux harangues véhémentes; les vers de sept, de six et de cinq, aux peintures les plus vives et les plus fortes. C'est avec cette variété que Bernard a décrit nos campagnes d'Italie en 1733 et 1734 : nous en citerons deux exemples.

BATAILLE DE PARMI

DÉJA les deux partis s'avançaient en silence;
D'armes et d'étendards les champs étaient cou
Et l'ange des combats, du haut des cieux ouve
Apportait dans ses mains l'éternelle balance
Où sont pesés des rois les intérêts divers.
Le cri de Bellone
Nous a rassemblés :
Le signal se donne;
Les airs sont troublés
Des coups redoublés
Du bronze qui tonne.
Par un feu roulant
Le combat s'engage,
Et l'airain brûlant
Vomit le carnage.
Les rangs sont ouverts,
Les cieux sont couverts
D'un affreux nuage :
Par-tout le courage
Tente un même effort,
Et trouve au passage
L'obstacle et la mort.
Par-tout le ravage,
L'aveugle fureur,
La pâle terreur,

La plainte et la rage
Présentent l'horreur
De l'heure dernière,
Quand tous les fléaux
Rendront au chaos
La nature entière.
igny dans ce danger précipite ses pas ;
, bravant mille morts qui volent sur sa tête,
ın front calme et serein oppose à la tempête
majesté du dieu qui préside aux combats.

ßATAILLE DE GUASTALLA.

RTEMBERG, qui courait à son heure fatale,
la digue au rivage occupa l'intervalle
ec ses combattans, ces vaillans cuirassiers,
gloire de l'empire et l'effroi des guerriers.
leur front élevé l'armure étincelante,
s monstres des forêts la dépouille effrayante,
ndaient plus redoutés ces centaures du nord,
ınt l'aspect annonçait ou la fuite ou la mort.
Soudain l'élite guerrière
De nos escadrons brillans
S'élance dans la carrière ;
Les vents portent leur bannière ;
Ils partent avec les vents.

L'airain des trompettes sonne,
L'acier sur l'acier résonne,
La Mort croise tous ses traits.
Les rangs mêlés se confondent;
Les coups frappés se répondent,
Reçus, rendus de plus près.
On voit les coursiers rapides
Partir d'un élan fougueux,
Et leur instinct belliqueux
Les fait voler sous leurs guides,
Les fait combattre avec eux.
Tout cède enfin, tout succombe.
La voix du sort a parlé,
Et du colosse ébranlé
La masse chancèle et tombe.
Harcourt, Brissac, Châtillon,
Maîtres du sanglant rivage,
Chassent comme un tourbillon
Ce qui reste à leur passage.
Où sont ces audacieux?
Leur front, qui touchait aux cieux,
Est caché dans la poussière.
J'ai vu leur déroute entière;
Et ce qui fuit devant nous,
Précipité par la crainte,
D'un bois s'est fait une enceinte
Qui les dérobe à nos coups.

POËME DE FONTENOY.



POËME DE FONTENOY. (*)

Quoi ! du siècle passé le fameux satirique
Aura fait retentir la trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords ensanglantés,
Ses défenseurs mourans, ses flots épouvantés,
Son dieu même en fureur, effrayé du passage,
Cédant à nos aïeux son onde et son rivage;

(*) *Voici une Épître* inédite *de* Voltaire *au maréchal* de Richelieu, *que l'on peut considérer comme le premier jet du poëme de Fontenoy.*

Généreux courtisan d'un roi brillant de gloire,
Vous, ministre et témoin de ses vaillans exploits,
    L'emploi d'écrire son histoire
    Devient le plus beau des emplois.
Plus il est glorieux, et plus il est facile;
Le sujet seul fait tout, et l'art est inutile :
    Je n'ai pas besoin d'ornement;
Je n'ai rien à flatter, et je n'ai rien à taire;
Je dois raconter simplement
Les grandes actions, ainsi qu'il les sait faire.
    Je dirai qu'il porta ses pas
Des jeux à la tranchée, et d'un siége aux combats :
Que si Louis-le-Grand renversa des murailles,
    Le ciel réservait à son fils
    L'honneur de gagner des batailles,
Et de mettre le comble à la gloire des lis;

Et vous, quand votre roi dans des plaines (
Voit la mort devant lui voler de rang en ra
Tandis que, de Tournay foudroyant les mu
Il suspend les assauts pour courir aux batai
Quand, des bras de l'hymen s'élançant au
Son fils, son digne fils, suit de si près ses]
Vous, heureux par ses lois, et grands par sa
Français, vous garderiez un indigne silenc(

Venez le contempler aux champs de Foi
O vous, Gloire, Vertu, déesses de mon ro
Redoutable Bellone, et Minerve chérie,
Passion des grands cœurs, amour de la pat:
Pour couronner Louis, prêtez-moi vos laur
Enflammez mon esprit du feu de nos guer

Je peindrai ce courage et tranquille et terrible,
Vainqueur du fier Anglais qui se croit invincible
Le champ de Fontenoy, de meurtre ensanglant
D'autant plus glorieux, qu'il fut plus disputé.
Dans ce combat affreux, acharné, sanguinaire,
Le roi craint pour son fils, le fils craint pour son
Nos soldats tout sanglans frémissent pour tous d
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreu

Grand roi, Londres gémit, Vienne pleure e
Ton bras va décider des destins de l'empire;
La Sardaigne balance, et Munich se repent;
Le Batave indécis au remords est en proie,
Et la France s'écrie au milieu de sa joie :
« Le plus aimé des rois est aussi le plus grand. »

Peignez de leurs exploits une éternelle image.
  Vous m'avez transporté sur ce sanglant rivage:
J'y vois ces combattans que vous conduisez tous;
C'est là ce fier saxon (1) qu'on croit né parmi nous,
Maurice, qui, touchant à l'infernale rive,
Rappelle pour son roi son âme fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour, et de mourir vainqueur.
Conservez, justes cieux, ses hautes destinées;
Pour Louis et pour nous prolongez ses années.
  Déjà de la tranchée (2) Harcourt est accouru:
Tout poste est assigné, tout danger est prévu.
Noailles (3), pour son roi plein d'un amour fidèle,
Voit la France en son maître, et ne regarde qu'elle.
Ce sang de tant de rois, ce sang du grand Condé,
D'Eu (4), par qui des Français le tonnerre est guidé (*a*),
Penthièvre (5), dont le zèle avait devancé l'âge,
Qui déjà vers le Mein signala son courage,
Bavière avec de Pons, Boufflers et Luxembourg,
Vont, chacun dans leur place, attendre ce grand jour:
Chacun porte l'espoir aux guerriers qu'il commande:
Le fortuné Danoi (6), Chabanes, Galerande;
Le vaillant Bérenger, ce défenseur du Rhin,
Colbert et Duchaila, tous nos héros enfin (7),
Dans l'horreur de la nuit, dans celle du silence,
Demandent seulement que le péril commence.
  Le jour frappe déjà de ses rayons naissans
De vingt peuples unis les drapeaux menaçans;

Le Belge, qui jadis, fortuné sous nos princes,
Vit l'abondance alors enrichir ses provinces;
Le Batave prudent, dans l'Inde respecté,
Puissant par son travail et par sa liberté,
Qui, long-temps opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant brisé son joug, s'arme aujourd'hui pour elle;
L'Hanovrien constant, qui, formé pour servir,
Sait souffrir et combattre, et surtout obéir;
L'Autrichien, rempli de sa gloire passée,
De ses derniers Césars occupant sa pensée;
Surtout ce peuple altier qui voit sur tant de mers
Son commerce et sa gloire embrasser l'univers;
Mais qui, jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ses mains la foudre et la balance.
Tous marchent contre nous; la valeur les conduit,
La haine les anime, et l'espoir les séduit.

De l'empire français l'indomptable génie
Brave, auprès de son roi, leur foule réunie.
Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les dieux alarmés sortent de leur séjour;
Incertains pour quel maître en ces plaines fécondes
Vont croître leurs moissons, et vont couler leurs ondes.
La Fortune auprès d'eux, d'un vol prompt et léger,
Les lauriers dans les mains, fend les plaines de l'air;
Elle observe Louis, et voit avec colère
Que sans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.

Le brave Cumberland, fier d'attaquer Louis,
A déjà disposé ses bataillons hardis;

Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
Sous ces murs si vantés que Pyrrhus mit en cendre,
Ces antiques héros qui, montés sur un char,
Combattaient en désordre, et marchaient au hasard :
Mais tel fut Scipion sous les murs de Carthage ;
Tels son rival et lui, prudens avec courage,
Déployant de leur art les terribles secrets,
L'un vers l'autre avancés s'admiraient de plus près.
L'Escaut, les ennemis, les remparts de la ville,
Tout présente la mort, et Louis est tranquille.
Cent tonnerres de bronze ont donné le signal :
D'un pas ferme et pressé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne,
Que la terreur devance, et la flamme environne ;
Comme un nuage épais qui sur l'aile des vents
Porte l'éclair, la foudre et la mort dans ses flancs.
Les voilà ces rivaux du grand nom de mon maître,
Plus farouches que nous, aussi vaillans peut-être,
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits.
Bourbons, voici le temps de venger les Valois.
Dans un ordre effrayant trois attaques formées
Sur trois terrains divers engagent les armées :
Le Français, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A son poste attaché, joint l'art à la valeur.
La mort sur les deux camps étend sa main cruelle ;
Tous ses traits sont lancés, le sang coule autour d'elle.
Chefs, officiers, soldats, l'un sur l'autre entassés,
Sous le fer expirans, par le plomb renversés,

Poussent les derniers cris en demandant vengeance.
Grammont, que signalait sa noble impatience,
Grammont dans l'Élysée emporte la douleur
D'ignorer en mourant si son maître est vainqueur :
De quoi lui serviront ces grands titres de (8) gloire,
Ce sceptre des guerriers, honneur de sa mémoire ;
Ce rang, ces dignités, vanités des héros,
Que la mort avec eux précipite aux tombeaux ?
Tu meurs, jeune (9) Craon ! que le ciel moins sévè
Veille sur les destins de ton généreux frère !
Hélas ! cher Longaunai (10), quelle main, quel secou
Peut arrêter ton sang, et ranimer tes jours ?
Ces ministres de Mars (11), qui d'un vol si rapide
S'élançaient à la voix de leur chef intrépide,
Sont du plomb qui les suit dans leur course arrêtés,
Tels que des champs de l'air tombent précipités
Des oiseaux tout sanglans, palpitant sur la terre.
Le fer atteint (12) d'Havré : le jeune d'Aubeterre (*b*)
Voit de sa légion tous les chefs indomptés,
Sous le glaive et le feu mourans à ses côtés.
Guerriers que Chabrillant avec Brancas rallie,
Que d'Anglais immolés vont payer votre vie !
Je te rends grâce, ô Mars ! dieu de sang, dieu cruel
La race de Colbert (13), ce ministre immortel,
Échappe en ce carnage à ta main sanguinaire.
Guerchi (*c*) n'est point frappé (14) ; la vertu peut te plaire.
Mais vous, brave (15) d'Aché, quel sera votre sort ?
Le ciel sauve à son gré, donne et suspend la mort.

Infortuné Lutteaux ! tout chargé de blessures,
L'art qui veille à ta vie ajoute à tes tortures ;
Tu meurs dans les tourmens : nos cris mal entendus
Te demandent au ciel, et déjà tu n'es plus.

Oh ! combien de vertus que la tombe dévore !
Combien de jours brillans éclipsés à l'aurore !
Que nos lauriers sanglans doivent coûter de pleurs !
Ils tombent ces héros, ils tombent ces vengeurs ;
Ils meurent, et nos jours sont heureux et tranquilles ;
La molle volupté, le luxe de nos villes,
Filent ces jours sereins, ces jours que nous devons
Au sang de nos guerriers, aux périls des Bourbons !
Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuses ;
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuses ;
Vous (16) qui lanciez la foudre, et qu'ont frappé ses coups,
Revivez dans nos chants, quand vous mourez pour nous.
Eh ! quel serait, grand Dieu ! le citoyen barbare,
Prodigue de censure, et de louange avare,
Qui, peu touché des morts, et jaloux des vivans,
Leur pourrait envier mes pleurs et mon encens ?
Ah ! s'il est parmi nous des cœurs dont l'indolence,
Insensible aux grandeurs, aux pertes de la France,
Dédaigne de m'entendre et de m'encourager,
Réveillez-vous, ingrats, Louis est en danger.

Le feu qui se déploie, et qui, dans son passage,
S'anime en dévorant l'aliment de sa rage,
Les torrens débordés dans l'horreur des hivers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,

Ont un cours moins rapide, ont moins de vic
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance
Qui triomphe en marchant, qui, le fer à la m
A travers les mourans s'ouvre un large chemi
Rien n'a pu l'arrêter; Mars pour lui se déclare
Le roi voit le malheur, le brave et le répare.
Son fils, son seul espoir... Ah! cher prince,
Où portez-vous ainsi vos pas précipités?
Conservez cette vie au monde nécessaire.
Louis craint pour son fils(17), le fils craint pour s
Nos guerriers tout sanglans frémissent pour to
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs géné

Vous (18) qui gardez mon roi, vous qui vengez la l
Vous, peuple de héros, dont la foule s'avance
Accourez, c'est à vous de fixer les destins;
Louis, son fils, l'état, l'Europe, est en vos m

Maison du roi, marchez, assurez la victoir
Soubise et Pecquigni (19) vous mènent à la gl
Paraissez, vieux soldats (20), dont les bras ép
Lancent de loin la mort, que de près vous b
Venez, vaillante élite, honneur de nos armé
Partez, flèches de feu, grenades (21) enflam
Phalanges de Louis, écrasez sous vos coups
Ces combattans si fiers, et si dignes de vous.
Richelieu, qu'en tous lieux emporte son cou
Ardent, mais éclairé, vif à la fois et sage,
Favori de l'Amour, de Minerve et de Mars,
Richelieu (22) vous appelle; il n'est plus de ha

Il vous appelle; il voit d'un œil prudent et ferme
Des succès ennemis et la cause et le terme;
Il vole, et sa vertu secondant vos grands cœurs,
Il vous marque la place où vous serez vainqueurs.
D'un rempart de gazon, faible et prompte barrière,
Que l'art oppose à peine à la fureur guerrière,
La Marck (23), la Vauguion (24), Choiseul, d'un même effort,
Arrêtent une armée, et repoussent la mort.
D'Argenson, qu'enflammaient les regards de son père,
La gloire de l'état, à tous les siens si chère,
Le danger de son roi, le sang de ses aïeux,
Assaillit par trois fois ce corps audacieux,
Cette masse de feu qui semble impénétrable:
On l'arrête; il revient, ardent, infatigable;
Ainsi qu'aux premiers temps par leurs coups redoublés
Les béliers enfonçaient les remparts ébranlés.
Ce brillant escadron (25), fameux par cent batailles,
Lui, par qui Catinat fut vainqueur à Marsailles,
Arrive, voit, combat, et soutient son grand nom.
Tu suis du Chastelet, jeune Castelmoron (26),
Toi qui touches encore à l'âge de l'enfance,
Toi qui d'un faible bras qu'affermit ta vaillance,
Reprends ces étendards déchirés et sanglans,
Que l'orgueilleux Anglais emportait dans ses rangs.
C'est dans ces rangs affreux que Chevrier expire.
Monaco perd son sang, et l'Amour en soupire.
Anglais, sur du Guesclin deux fois tombent vos coups;
Frémissez à ce nom si funeste pour vous.

Mais quel brillant héros, au milieu du carnage,
Renversé, relevé, s'est ouvert un passage?
Biron (27), tels on voyait dans les plaines d'Ivry
Tes immortels aïeux suivre le grand Henri;
Tel était ce Crillon (*e*), chargé d'honneurs suprêmes,
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes.
Tels étaient ces d'Aumonts, ces grands Montmorencis,
Ces Créquis si vantés renaissans dans leurs fils (28);
Tel se forma Turenne au grand art de la guerre,
Près d'un autre (29) Saxon la terreur de la terre,
Quand la Justice et Mars, sous un autre Louis,
Frappaient l'aigle d'Autriche et relevaient les lis.
Comment ces courtisans doux, enjoués, aimables,
Sont-ils dans les combats des lions indomptables?
Quel assemblage heureux de grâces, de valeur!
Boufflers, Meuze, d'Ayen, Duras, bouillans d'ardeur,
A la voix de Louis, courez, troupe intrépide.
Que les Français sont grands quand leur maître les guide!
Ils l'aiment, ils vaincront; leur père est avec eux:
Son courage n'est point cet instinct furieux,
Ce courroux emporté, cette valeur commune;
Maître de son esprit, il l'est de la fortune;
Rien ne trouble ses sens, rien n'éblouit ses yeux:
Il marche; il est semblable à ce maître des dieux
Qui, frappant les Titans et tonnant sur leurs têtes,
D'un front majestueux dirigeait les tempêtes;
Il marche, et sous ses coups la terre au loin mugit,
L'Escaut fuit, la mer gronde, et le ciel s'obscurcit.

Sur un nuage épais que, des antres de l'Ourse,
Les vents affreux du nord apportent dans leur course,
Les vainqueurs des Valois descendent en courroux :
« Cumberland, disent-ils, nous n'espérons qu'en vous;
Courage, rassemblez vos légions altières;
Bataves, revenez, défendez vos barrières;
Anglais, vous que la paix semblait seule alarmer,
Vengez-vous d'un héros qui daigne encor l'aimer :
Ainsi que ses bienfaits craindrez-vous sa vaillance ? »
Mais ils parlent en vain; lorsque Louis s'avance,
Leur génie est dompté, l'Anglais est abattu,
Et la férocité (30) le cède à la vertu.
Clarc avec l'Irlandais, qu'animent nos exemples,
Venge ses rois trahis, sa patrie, et ses temples.
Peuple sage et fidèle, heureux Helvétiens (31),
Nos antiques amis et nos concitoyens,
Votre marche assurée, égale, inébranlable,
Des ardens Neustriens (32) suit la fougue indomptable.
Ce Danois (33), ce héros qui, des frimas du nord,
Par le dieu du combat fut conduit sur ce bord,
Admire les Français qu'il est venu défendre;
Mille cris redoublés près de lui font entendre :
Rendez-vous, ou mourez; tombez sous nos efforts.
C'en est fait, et l'Anglais craint Louis et la mort.
Allez, brave d'Estrée (34), achevez cet ouvrage;
Enchaînez ces vaincus échappés au carnage;
Que du roi qu'ils bravaient ils implorent l'appui :
Ils seront fiers encore, ils n'ont cédé (35) qu'à lui.

Bientôt vole après eux ce corps fier et rapi
Qui, semblable au dragon qu'il eut jadis pour
Toujours prêt, toujours prompt, de pied ferme, en
Donne de deux combats le spectacle effrayant
C'est ainsi que l'on voit, dans les champs des N
Différemment armés, des chasseurs intrépide
Les coursiers écumans franchissent les guére
On gravit sur les monts, on borde les forêts
Les piéges sont dressés; on attend, on s'élan
Le javelot fend l'air, et le plomb le devance
Les léopards sanglans, percés de coups diver
D'affreux rugissemens font retentir les airs;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur
Ah! c'est assez de sang, de meurtre, de ra
Sur des morts entassés c'est marcher trop long-t
Noailles (37), ramenez vos soldats triomphan
Mars voit avec plaisir leurs mains victorieuse
Traîner dans notre camp ces machines affreu
Ces foudres ennemis, contre nous dirigés :
Venez lancer ces traits que leurs mains ont f
Qu'ils renversent par vous les murs de cette v
Du Batave indécis la barrière et l'asile,
Ces premiers (38) fondemens de l'empire des l
Puissent-ils par vos mains être enfin raffermis
Déjà Tournay se rend, déjà Gand s'épouvante
Charles-Quint s'en émeut; son ombre gémissa
Pousse un cri dans les airs, et fuit de ce séjou
Où, pour vaincre autrefois, le ciel le mit au jo

Il fuit ; mais quel objet pour cette ombre alarmée!
Il voit ces vastes champs couverts de notre armée;
L'Anglais deux fois vaincu, cédant de toutes parts,
Dans les mains de Louis laissant ses étendards;
Le Belge en vain caché dans ses villes tremblantes,
Les murs de Gand tombés sous ses mains foudroyantes,
Et son char de victoire, en ces vastes remparts (39),
(*) Écrasant le berceau du plus grand des Césars (40);
Ostende, qui, jadis, a, durant trois années (41),
Bravé de cent assauts les fureurs obstinées,
En dix jours à Louis cédant ses murs ouverts,
Et l'Anglais frémissant sur le trône des mers.

Français, heureux guerriers, vainqueurs doux et terribles,
Revenez, suspendez dans nos temples paisibles
Ces armes, ces drapeaux, ces étendards sanglans;
Que vos chants de victoire animent tous nos chants:
Les palmes dans les mains, nos peuples vous attendent;
Nos cœurs volent vers vous, nos regards vous demandent;
Vos mères, vos enfans, près de vous empressés,
Encor tout éperdus de vos périls passés,
Vont baigner, dans l'excès d'une ardente allégresse,
Vos fronts victorieux de larmes de tendresse.
Accourez, recevez à votre heureux retour
Le prix de la vertu par les mains de l'Amour.

(*) Voyez la variante, page 43.

NOTES

DU POËME DE FONTENOY.

N. B. Il y a peu de notes ajoutées à celles de l'au (il y en a cinq : ce sont celles indiquées par des le italiques.)

(1) Le comte maréchal de Saxe, dangereusement malade, porté dans une gondole d'osier quand ses douleurs et sa fai l'empêchaient de se tenir à cheval. Il dit au roi, qui l'embrassa le gain de la bataille, les mêmes choses qu'on lui fait penser ic

(2) M. le duc d'Harcourt avait investi Tournay.

(3) Maréchal de France.

(4) Grand maître d'artillerie.

(5) Il s'était signalé à la bataille de Dettingen.

(6) M. de Danoi fut retiré par sa nourrice d'une foule de mo de mourans sur le champ de Malplaquet, deux jours après la ba C'est un fait certain : cette femme vint avec un passe-port, a pagnée d'un sergent du régiment du roi, dans lequel était alo officier.

(7) Les lieutenans-généraux chacun à leur division.

(8) Il allait être maréchal de France.

(9) Dix-neuf officiers du régiment de Hainaut ont été tu blessés. Son frère, le prince de Beauveau, servait en Italie.

(10) M. de Longaunai, colonel des nouveaux grenadiers, depuis de ses blessures.

(11) Officiers de l'état-major, MM. de Puységur, de Méziè Saint-Sauveur, de Saint-George.

(12) Le duc d'Havré, colonel du régiment de la Couronne.

(13) M. de Croissi avec ses deux enfans, et son neveu M. Duplessis Châtillon, blessé légèrement.

(14) Tous les officiers de son régiment *Royal des Vaisseaux* furent mis hors de combat; lui seul ne fut point blessé.

(15) M. d'Aché (on l'écrit Dapcher), lieutenant-général. M. de Lutteaux, lieutenant-général, mort dans les opérations du traitement de ses blessures.

(16) M. du Brocard, maréchal de camp, commandant l'artillerie.

(17) Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre le roi et monseigneur le Dauphin; et un domestique de M. le comte d'Argenson fut atteint d'une balle de fusil derrière eux.

(18) Les gardes, les gendarmes, les chevau-légers, les mousquetaires sous M. de Montesson, lieutenant-général; deux bataillons de gardes françaises et suisses, etc.

(19) M. le prince de Soubise prit sur lui de seconder M. le comte de la Mark dans la défense obstinée du poste d'Antoin; il alla ensuite se mettre à la tête des gendarmes, comme M. de Pecquigni à la tête des chevau-légers; ce qui contribua beaucoup au gain de la bataille.

(20) Carabiniers, corps institué par Louis XIV; ils tiraient avec des carabines rayées. On sait avec quel éloge le roi les nomma dans sa lettre.

(21) Grenadiers à cheval commandés par M. le chevalier de Grille; ils marchaient à la tête de la maison du roi.

(22) Le marquis d'Argenson, qui n'a point quitté le roi pendant la bataille, a écrit à M. de Voltaire ces propres mots : « C'est M. de Richelieu qui a donné ce conseil, et qui l'a exécuté. »

(23) M. le comte de la Mark, au poste d'Antoin.

(24) MM. de la Vauguion, Choiseul-Meuse, etc. aux retranchemens faits à la hâte dans le village de Fontenoy. M. de Créqui

n'était point à ce poste, comme on l'avait dit d'abord, mais à la tête des carabiniers.

(25) Quatre escadrons de la gendarmerie arrivèrent après sept heures de marche.

(26) Un cheval fougueux avait emporté le porte-étendard dans la colonne anglaise. M. de Castelmoron, âgé de 15 ans, lui cinquième, alla le reprendre au milieu du camp des ennemis. M. de Bellet commandait ces escadrons de la gendarmerie; il eut un cheval tué sous lui, aussi bien que M. de Chimènes, en reformant une brigade.

(27) M. le duc de Biron eut le commandement de l'infanterie, quand M. de Lutteaux fut hors de combat; il chargea successivement à la tête de toutes les brigades.

(28) M. de Luxembourg, M. de Loigni et M. de Tingri.

(29) Le duc de Saxe-Weimar, sous qui le vicomte de Turenne fit ses premières campagnes. M. de Turenne est arrière-neveu de ce grand homme.

(30) Ce reproche de ferocité ne tombe que sur le soldat, et non sur les officiers, qui sont aussi généreux que les nôtres. On m'a écrit que, lorsque la colonne anglaise déborda Fontenoy, plusieurs soldats de ce corps criaient : *No quarter, no quarter,* point de quartier.

(31) Les régimens de Diesbach, de Breten et de Courten, etc. avec un bataillon des gardes suisses.

(32) Le régiment de Normandie qui revenait à la charge sur la colonne anglaise, tandis que la maison du roi, la gendarmerie, les carabiniers, etc., fondaient sur elle.

(33) M. de Lowendahl.

(34) M le comte d'Estrée à la tête de sa division, et M. de Brionne à la tête de son régiment, avaient enfoncé les grenadiers anglais, le sabre à la main.

(35) Depuis saint Louis, aucun roi de France n'avait battu les Anglais en personne en bataille rangée.

(36) On envoya quelques dragons à la poursuite : ce corps était commandé par M. le duc de Chevreuse, qui s'était distingué au combat de Saby, où il avait reçu trois blessures. L'opinion la plus vraisemblable sur l'origine du mot *dragon* est qu'ils portaient un dragon dans leurs étendards sous le maréchal de Brissac, qui institua ce corps dans les guerres du Piémont.

(37) Le comte de Noailles attaqua de son côté la colonne d'infanterie anglaise avec une brigade de cavalerie, qui prit ensuite des canons.

(38) Tournay, principale ville des Français sous la première race, dans laquelle on a trouvé le tombeau de Childéric.

(39) La ville de Gand, soumise à sa majesté le 11 juillet, après la défaite d'un corps d'Anglais, par M. Duchaila, à la tête des brigades de Crillon et de Normandie, le régiment de Grassins, etc.

(40) Des Césars modernes.

(41) Elle fut prise en 1604, par Ambroise Spinola, après trois ans et trois mois de siége.

(*a*) Il était gouverneur du Languedoc. Le roi l'ayant envoyé tenir les états de la province, lui annonça qu'il serait payé de ses dépenses sur ses mémoires : M. le comte d'Eu ne voulut point y consentir. « Sire, dit-il au roi, ce que je tiens de l'état suffit pour les dépenses » extraordinaires que son service peut exiger de moi. »

(*b*) M. le marquis d'Aubeterre, depuis ambassadeur à Rome. Il y fut chargé des négociations relatives a l'abolition de l'ordre des jésuites. Depuis il a été nommé commandant en Bretagne. La bonté de ses principes d'administration, son intégrité, son amour du bien, la douceur et la franchise de son caractère, lui ont mérité l'estime publique.

(*c*) Régnier de Guerchi, d'une ancienne famille de Bourgogne, et dont un des ancêtres avait été tué à la Saint-Barthélemi (voyez *la Henriade*, chant second), fut fait colonel du régiment du Roi après la bataille. Il le commanda pendant la guerre dernière, et se signala

surtout à la retraite de Crevelt, où il sauva l'hôpital de[illegible]
celle de Minden. Sa valeur, une humanité dans la guerre[illegible]
siècle, son amour de l'ordre et de la discipline, une pro[illegible]
ment incorruptible dans les armées, à la cour et dans les a[illegible]
soin qu'il prenait de former dans son régiment des sujets [illegible]
patrie, soit dans la carrière politique, soit dans l'état mili[illegible]
fin la réunion de toutes les qualités d'un brave officier, d'un
homme et d'un bon citoyen, ont vérifié le jugement de Volt[illegible]
ne pouvait être alors qu'une espèce de prophétie. Il fu[illegible]
ambassadeur en Angleterre après la dernière paix.

Nous nous sommes fait un devoir de rendre ici justice à la
de M. le comte de Guerchi, parce qu'il a été calomnié à
sa vie, et depuis sa mort, par un de ces êtres vils qui, à for[illegible]
pudence et de méchanceté, parviennent quelquefois à se don[illegible]
existence, et acquièrent, par leurs excès mêmes, une sorte
brité, honteuse il est vrai, mais qui peut en imposer à la m[illegible]

(*d*) Depuis duc de Chaulnes. Il fut honoraire de l'acadé[illegible]
sciences. On a de lui un ouvrage intitulé : *Art de diviser le[illegible]*
mens de mathématiques, dans lequel il propose des moyens in[illegible]
pour rendre ces divisions plus sûres et plus exactes. Il avait [illegible]
table talent pour cette partie de la mécanique qui s'occupe de
fection et de l'exactitude des instrumens délicats. Son fils en [illegible]
de plus grands pour la physique, pour la chimie et les art[illegible]
dépendent.

(*e*) Le duc de Crillon. Il prit Mahon, et le roi d'Espag[illegible]
compensa de cette conquête importante, en lui donnant l[illegible]
desse, le titre de capitaine général, et surtout en le charg[illegible]
siége de Gibraltar.

N. B. On n'a conservé qu'une seule des variantes du *Poëme de Fontenoy :* l'ouvrage fut fait très-rapidement, et corrigé à chacune des éditions qui se succédaient, d'après des relations plus axactes de la bataille.

(1) Après ce vers,

Écrasant le berceau du plus grand des Césars,

il y avait :

Français, heureux Français, peuple doux et terrible,
C'est peu qu'en vous guidant Louis soit invincible;
C'est peu que, le front calme et la mort dans les mains,
Il ait lancé la foudre avec des yeux sereins;
C'est peu d'être vainqueur, il est modeste et tendre,
Il honore de pleurs le sang qu'il vit répandre :
Entouré des héros qui suivirent ses pas,
Il prodigue l'éloge, et ne le reçoit pas;
Il veille sur des jours hasardés pour lui plaire.
Le monarque est un homme, et le vainqueur un père.
Ces captifs tout sanglans, portés par nos soldats,
Par leur main triomphante arrachés au trépas,
Après ces jours de sang, d'horreur et de furie,
Ainsi qu'en leurs foyers au sein de leur patrie,
Des plus tendres bienfaits éprouvent les douceurs,
Consolés, secourus, servis par leurs vainqueurs.
O grandeur véritable! ô victoire nouvelle!
Eh! quel cœur ulcéré d'une haine cruelle,
Quel farouche ennemi peut n'aimer pas mon roi,
Et ne pas souhaiter d'être né sous sa loi?
Il étendra son bras, et calmera l'Empire.
Déjà Vienne se tait, déjà Londres l'admire.

La Bavière, confuse au bruit de ses exploits,
Gémit d'avoir quitté le protecteur des rois.
Naple est en sûreté, la Sardaigne en alarmes;
Tous les rois de son sang triomphent par ses arme
Et de l'Èbre à la Seine, en tous lieux on entend :
« Le plus aimé des rois est aussi le plus grand. »
Ah! qu'on ajoute encore à ce titre suprême,
Ce nom si cher au monde et si cher à lui-même,
Cè prix de ses vertus qui manque à sa valeur,
Ce titre auguste et saint de pacificateur :
Que de ses jours si beaux, de qui nos jours dép
La course soit tranquille, et les bornes s'étender
Ramenez ce héros, ô vous qui l'imitez,
Guerriers qu'il vit combattre et vaincre à ses côté
Les palmes dans les mains, etc.

(*Voyez* au tome IX, l'Ode sur la bataille de Fonte

POËME DE PÉTRONE

SUR

LA GUERRE CIVILE,

TRADUCTION LIBRE EN VERS FRANÇAIS;

PAR M. DE GUERLE.

LA GUERRE CIVILE.

Rome au monde tremblant avait donné des fers.
Mais les trésors des rois, mais les tributs des mers,
N'ont point assouvi Rome ; et de nouveau les ondes
Ont gémi sous le poids de ses nefs vagabondes.
Tout sol où germe l'or éveille sa fureur :
Le butin, non la gloire, est le prix du vainqueur.
Plus d'attraits pour l'orgueil dans un éclat vulgaire.
Le soldat resplendit d'une pourpre étrangère ;
Sa tente est un palais, où luit, au sein des camps,
Près du glaive étonné, le feu des diamans ;
Où dort sur le duvet la valeur assoupie ;
Où, pour embaumer l'air, s'épuisa l'Arabie.
La paix, comme la guerre, accuse nos excès.
Dans les forêts du Maure achetés à grands frais,
Les tigres en grondant accourent à nos fêtes,
Et dans des cages d'or affrontant les tempêtes,
Vont boire, aux cris d'un peuple atroce en ses plaisirs,
Le sang humain coulant pour charmer nos loisirs.
O crime, avant-coureur de la chute de Rome !
Dans l'homme en son printemps le fer détruisant l'homme,
Veut fixer, mais en vain, de fugitifs appas :
La nature s'y cherche, et ne s'y trouve pas.
Brillant efféminé ! compose ton sourire,
Livre tes longs cheveux et ta robe au zéphire :

Adonis et Vénus, d'un impudique amour,
A tes douteux autels vont brûler tour-à-tour.
Hôte odorant des bois dont l'Atlas se couronne,
Le citronnier pour nous en tables se façonne ;
Et sur ses veines d'or appelant l'œil surpris,
Du métal qu'il imite il usurpe le prix.
Comus en ses festins ne connaît plus d'entraves :
Le front paré de fleurs, environné d'esclaves,
Il parle ; et moissonné dans ses climats divers,
Pour la pompe d'un jour s'appauvrit l'univers.
Le Scare, aux larges flancs, du fond des mers arrive ;
L'huître, enfant du Lucrin, abandonne sa rive :
Tes bords muets, ô Phaze, ont perdu leurs oiseaux,
Et le vent seul murmure à travers tes roseaux.
Entrons au champ de Mars. L'on préside aux comices;
L'or prête aux candidats des vertus ou des vices ;
D'un suffrage vénal l'or dispose en tyran :
Le peuple et le sénat se vendent à l'encan.
Aux lieux même où du monde on voit siéger la reine,
Rampe aux pieds de Plutus la majesté romaine !
Là, Caton outragé brigue en vain les faisceaux ;
Les faisceaux et l'opprobre attendent ses rivaux.
Qu'ils subissent en paix l'affront de la victoire :
Caton vaincu s'éloigne entouré de sa gloire ;
Et chassés avec lui, la liberté, l'honneur,
Laissent les lois sans force et l'État sans vengeur.
Plus loin, riche d'emprunts, l'opulence factice
Dans l'antre de l'usure implore l'avarice ;

op heureux si bientôt l'insolvable Crésus
est vendu pour sa dette, et ne meurt comme Irus!
l qu'un venin perfide errant de veine en veine,
luxe dans ton sein couve ta mort prochaine,
Rome! Enfin la guerre est ton unique espoir.
and on a tout perdu, la guerre est un devoir.
rs du lâche sommeil où ta fierté s'oublie;
ırs accourt, dans ton sang, retremper ton génie.
Mais déjà ne sont plus tes bouillans triumvirs.
Euphrate de Crassus voit les derniers soupirs;
mpée au Nil en deuil a légué sa poussière;
sar, en plein sénat, expire... Ainsi la terre
osant les rapprocher, disperse leurs tombeaux:
gne prix dont la gloire honore ses héros!
Aux champs de Parthénope, il est un vaste gouffre,
pur amas de feux, de bitume et de soufre.
Cocyte y bouillonne; et d'un fatal poison
vapeur qu'il exhale infecte l'horizon.
ut est morne alentour. Jamais Flore ou Pomone
r sourit au printemps, n'y fait mûrir l'automne;
mais le doux zéphir agitant les rameaux,
r mêla ses soupirs aux doux chants des oiseaux.
noir chaos y règne; et les cyprès funèbres
sombre soupirail bordent seuls les ténèbres...
s cheveux de fumée et de cendres couverts,
: là Pluton, un jour, s'élance des enfers:
Des mortels et des dieux Souveraine volage,
O Fortune, dit-il, qu'un long bonheur outrage,

» Toi, pour qui l'inconstance a de constans a
» Rome triomphe donc! Tremblante sous le
» N'oses-tu de sa gloire ébranler l'édifice?
» Oui, Rome doit à Rome un sanglant sacrifi
» Sous ses trésors déjà sa mollesse a fléchi.
» Des dépouilles des rois vois son faste enrichi
» Élever jusqu'aux cieux l'orgueil de ses portiqu
» Là, repousser les mers de leurs palais antique
» Ici, creuser des lacs où dominaient des mont
» Dompter les élémens, et vaincre les saisons.
» Que dis-je? Jusqu'à moi perçant de longs abîm
» Pour exhumer cet or, père de tous les crimes,
» Des coups de ses marteaux il fait gémir ma co
» Et menace les morts de la clarté du jour.
» Qu'attends-tu? trop long-temps a dormi ta col
» Déesse! vengeons-nous; souffle aux Romains la g
» Mon cœur est altéré de leur sang odieux;
» Et Tisiphone oisive atteste en vain les dieux,
» Depuis que Rome en deuil de tant de funéraill
» Vit par deux fiers proscrits déchirer ses entrail

Il dit, étend son sceptre, et, d'un front redou
Tempère, en s'inclinant, la noire majesté.
La Fortune répond : « Maître du sombre empire
» O Pluton! dans les temps, s'il m'est permis de
» Tes vœux seront comblés. Déjà de ta fureur
» La flamme dévorante a pénétré mon cœur.
» Ne t'enorgueillis plus de ma longue clémence,
» Rome! j'ai fait ta gloire, et ta gloire m'offense

ain qui t'éleva saura te renverser.
les torches de Mars vers tes murs s'élancer.
ıds-tu l'air frémir, au cliquetis des armes?
athie a deux fois bu ton sang et tes larmes;
Maure et l'Ibère allument tes bûchers.
m t'offre en vain l'abri de ses rochers;
femme, en fuyant, t'abandonne au carnage,
Tibre et le Nil pleurent leur esclavage.
e, Dieu des enfers, tes avides manoirs!
le morts vont descendre à tes rivages noirs!
ı, pour le passage, agrandis ta nacelle.
i, pâle Erinnis, repais ta faim cruelle;
ıain, pour t'assouvir, arme tous ses fléaux,
vre à tes serpens l'univers en lambeaux. »
s mots, l'éclair luit, le ciel gronde, la foudre
et du roc voisin réduit le faîte en poudre.
ups de Jupiter, Pluton, saisi d'effroi,
t.... l'enfer s'émeut, en revoyant son roi.
ôt des dieux vengeurs les sinistres augures
cent aux mortels nos discordes futures.
e du jour, dans l'ombre éclipsant sa clarté,
on front brillant d'un crêpe ensanglanté.
ıe éteint ses feux. Des montagnes tremblantes
lent à grand bruit les cîmes mugissantes.
fleuves taris où sont les flots fougueux?
es airs, aux accens du clairon belliqueux,
nt, en se heurtant, d'invisibles armées.
s'ouvre, et vomit des laves enflammées.

On vit pleuvoir du sang ; on vit sur les tombeau
Des fantômes errer, poussant de longs sanglots
Et la comète en feu promenant l'épouvante,
Secoua dans les cieux sa chevelure ardente.
C'en est fait; et déjà l'impatient César,
De la guerre intestine arborant l'étendard,
Loin du Gaulois vaincu vers les Alpes s'avance.
Le premier, sur ces pics témoins de sa puissan
Hercule osa frayer une route aux mortels;
Et leur encens toujours y fume à ses autels.
Leur front blanchi de neige est caché dans la nu
Le ciel semble s'asseoir sur leur tête chenue.
Là, jamais n'a fleuri la rose du printemps;
Là, Phébus est armé de rayons impuissans :
Ces roches, des frimas antiques tributaires,
Opposent aux étés leurs glaces séculaires.
César aime à fouler ces sommets sourcilleux.
Rome, de ces hauteurs, n'est qu'un point à ses
Malgré lui cependant, il soupire, il s'écrie :
« Dieux immortels! et vous, ô champs de l'Hesp
» Pleins encor de mon nom, fameux par mes com
» Je vous atteste ! Rome a seule armé mon bra
» A regret ma fierté court venger son injure.
» Eh! pour qui m'a-t-on vu dompter le Rhin pa
» A l'orgueil d'Albion dicter de justes lois,
» Et loin du Capitole enchaîner les Gaulois?
» C'est pour toi, peuple ingrat, que fatigue ma g
» Pour toi, qui me proscris!... Hélas! à la vict

» Cinquante fois César a conduit tes guerriers;
» Deux fois j'ai vu mon sang arroser mes lauriers;
» Les voilà mes forfaits! Quels sont donc ces pygmées,
» Qui préparent des fers à mes mains désarmées ?
» Etrangers sans vertus, vil amas de brigands,
» Citoyens nés d'hier, vendus aux plus offrans.
» Et de ces fils nouveaux follement idolâtre,
» Rome les traite en mère, et me traite en marâtre!
» Non, de ma gloire ainsi je ne descendrai pas;
» Non. L'honneur ou la mort. Et vous, braves soldats,
» Compagnons de César, notre cause est commune;
» De nos communs succès on punit ma fortune;
» Je n'ai pas vaincu seul... Puisqu'un choix sans pudeur
» Couronne la bassesse et flétrit la valeur,
» Le sort en est jeté; que le glaive en décide!
» Marchons! fort de vos bras, César est un Alcide.»
A peine il a parlé; trois fois, présage heureux!
Sur son front se balance un aigle audacieux;
Des bois muets trois fois l'ombre antique murmure;
Trois fois un feu léger sillonne leur verdure.
Tu vis croître, ô Soleil, ton disque étincelant,
Et ton char dans les cieux rayonna plus brillant.
Tout s'ébranle, tout part; bien mieux que les présages,
L'exemple du héros entraîne les courages.
Le roc, d'abord docile, aux bataillons pressés
Laisse gravir ses flancs de frimas hérissés.
Mais sous le poids bientôt fumantes et fondues,
Et la neige et la glace, en torrens épandues,

Tombent du haut des monts; armes, coursiers, soldats
L'un sur l'autre entassés, roulent avec fracas :
Puis tout-à-coup , fixant sa course interrompue,
L'onde en blocs de cristal s'arrête suspendue ,
Et, rebelle à l'effort de l'acier qui la fend ,
Sème encor de périls un passage glissant.
C'est peu ; tyran des airs , Eole accourt ; sa rage
Mugit ; et de la nue , enceinte de l'orage ,
Fondent sur les Romains , qu'en vain cache le fer,
Et la grêle, et la pluie, et la foudre et l'éclair.
Ses feux sillonnent seuls la nuit de la tempête.
Le roc fuit sous leurs pieds, ou menace leur tête ;
Et ce conflit des cieux , de la terre et des eaux ,
Fait craindre à l'univers le retour du chaos.
Jule est calme. Debout, appuyé sur sa lance,
A travers les écueils, d'un pas ferme il s'élance.
Tel jadis du Caucase Hercule descendit;
Tel sous tes pas, tremblant, l'Olympe s'aplanit,
Roi des dieux! quand sa cime, aux éclats du tonnerre
Vit les géans vaincus mordre enfin la poussière.
  Cependant du héros devançant les exploits,
Dans son rapide vol, la déesse aux cent voix
Jusqu'aux remparts de Mars a porté l'épouvante.
« Sous la rame elle a vu l'onde au loin blanchissante
» Déjà paraît César. Teint du sang des Germains,
» Terrible, il marche, il touche aux portes des Romains
  Elle dit ; Rome en pleurs, dans ses murs au pillage,
Croit voir courir la flamme et fumer le carnage.

Quel parti prendre? où fuir en ces momens affreux?
L'un poursuit sur les flots un asile douteux,
L'autre implore l'abri de la forêt lointaine;
Sous un fardeau trop cher, l'avare, hors d'haleine,
Chancelle, tombe, expire en pressant son trésor.
Le vieux guerrier s'anime; il veut combattre encor,
Il s'arme: faible appui pour un peuple en alarmes!
Belle de son désordre autant que de ses charmes,
L'épouse de la veille embrasse son époux.
Contemplez cet enfant: le regard triste et doux,
Il caresse le sein de sa mère éplorée:
La douleur par l'amour est du moins tempérée.
Plus loin, cet autre Énée aux toits de ses aïeux
Arrache en soupirant et son père et ses dieux.
Par-tout règne l'effroi; par-tout la foule errante
Fuit de César absent l'image menaçante.
Ainsi, quand l'ouragan a soulevé les mers,
Tantôt touchant aux cieux et tantôt aux enfers,
Le matelot pâlit: l'un s'élance à la nage,
Et trouve le trépas en cherchant le rivage;
De son art vainement l'autre invoque l'appui,
La nef tourne, s'entr'ouvre, et s'abîme avec lui.
  Et toi, Pompée! et toi, l'effroi de Mithridate,
La terreur de l'Hydaspe, et l'écueil du pirate;
Toi devant qui l'Euxin humilia ses flots;
Dont le Bosphore ému craint encor les vaisseaux;
Dont Rome a vu trois fois la pompe triomphale:
O honte! à fuir aussi ta fierté se ravale!

Et flétrissant l'honneur d'un triple consulat,
Tu livres au vainqueur le peuple et le sénat!

Tu pouvais nous sauver. Tremblans à ton exemple,
Les dieux amis du calme ont déserté leur temple;
Et détestant de Mars les tragiques horreurs,
Ils abandonnent Rome à ses propres fureurs.
Le front ceint d'un cyprès, errante, méprisée,
La douce Paix s'envole au tranquille Élysée;
La Justice et la Foi la suivent, l'œil en pleurs;
Et la Concorde en deuil accompagne ses sœurs.
Tout-à-coup, échappés des gouffres du Ténare,
Fondent sur l'univers le Désespoir barbare,
La noire Trahison, le Meurtre, aux bras sanglans,
Érinnis et Mégère, agitant leurs serpens;
Et l'aveugle Fureur.... sous l'armet qui l'ombrage,
Son front cicatrisé respire le carnage:
Des débris d'un pavois chargé de mille traits,
Sa gauche, sans fléchir, soutient l'énorme faix;
Et le brandon fumant dont sa droite est armée,
Apporte l'incendie à la terre alarmée.

Deux mortels dans l'Olympe ont divisé les dieux.
En faveur de César, Vénus quitte les cieux;
Mars a saisi son glaive, et Pallas son égide.
Contre Jule, Apollon tend son arc homicide;
Phébé, Mercure, Hercule, entraînés tour-à-tour,
S'unissent pour Pompée au brillant roi du jour.

La trompette a sonné. Soudain, impatiente,
Les cheveux hérissés et la bouche écumante,

La Discorde rugit. A son souffle empesté
Pàlit l'éclat des cieux ; l'air en est infecté ;
Son œil louche et meurtri cherche et fuit la lumière.
La rage est dans son cœur. L'implacable vipère
D'un triple dard de feu presse en sifflant son sein ;
Sur des trônes brisés pèsent ses pieds d'airain ;
Sa robe flotte aux vents, sanglante, déchirée :
Elle arme d'un poignard sa main désespérée.
Sur le froid Apennin le monstre s'est assis.
Déjà, dans sa pensée, entouré de débris,
Il compte les états qui vont être sa proie ;
Il les compte et sourit. Dans sa barbare joie,
« Aux armes ! a-t-il dit ; aux armes ! levez-vous,
» Peuples ! enfans, vieillards, femmes, accourez tous !
» Qui se cache est vaincu. Que le feu, que la flamme
» Dévorent les cités que ma fureur réclame !
» Vole, fier Marcellus ; défends la liberté !
» Soulève, ô Curion, le peuple révolté !
» Lentulus, aux combats anime tes cohortes !
» Que tardes-tu, César ? ose enfoncer ces portes !
» Pour s'écrouler, ces murs attendent tes regards :
» L'or de Rome t'appelle. Et toi, rival de Mars,
» Invincible Pompée ! où donc est ton courage ?
» Viens ! Bellone à Pharsale apprête le carnage.
» Là, du sang des humains doit s'abreuver un Dieu. »
La Discorde a parlé ; l'univers est en feu.

POËMES DESCRIPTIFS.

SUR LE POËME DESCRIPTIF.

La *description* est la figure favorite des orateurs et des poëtes ; et on en distingue de diverses sortes : 1.° celle des choses, comme d'un combat, d'un incendie, d'une contagion, d'un naufrage ; 2.° celle des temps, qu'on nomme autrement *chronographie ;* 3.° celle des lieux, qu'on appelle aussi *topographie ;* 4.° celle des personnes ou des caractères, que nous nommons *portraits.*

Une des plus grandes beautés de l'art des *descriptions,* est de représenter des objets capables d'exciter une secrète émotion dans l'esprit du lecteur, et de mettre en jeu ses passions. Il ne faut pas confondre la *description* avec la narration. La première est l'exposé des faits, et l'autre l'exposé des choses. Celle-ci rentre cependant dans la narration, toutes les fois que la *description* est destinée à rendre les faits plus intéressans et plus vraisemblables.

« La poésie *descriptive*, dit Saint-Lambert, doit, comme toutes les autres, se proposer d'émouvoir, de graver dans le cœur et dans la mémoire des hommes des vérités et des sentimens utiles ou agréables.

» Le spectacle de la nature peut donner différentes émotions.

» Elle est sublime dans l'immensité des cieux et des mers, dans les vastes déserts, dans l'espace, dans les ténèbres, dans sa force et sa fécondité sans bornes, et dans la multitude infinie des êtres; elle est sublime dans les grands phénomènes, comme les tremblemens de terre, les volcans, les débordemens, les tempêtes. Elle est sublime dès qu'elle peut donner des sensations qui excitent en nous l'étonnement et la crainte.

» Elle est grande et belle, lorsqu'elle nous présente un espace étendu, mais que l'imagination peut déterminer; de riches plaines, de belles montagnes, un pays varié, cultivé, peuplé, qui nous promet des biens, la sécurité et le bonheur. Elle est grande et belle, lors-

qu'elle nous donne des sensations qui excitent l'admiration et l'amour.

» Elle est aimable et riante dans un espace fertile et borné, dans un vallon frais et orné de fleurs, sur un coteau parsemé de différentes sortes de verdures, dans un jardin que le luxe n'a point trop paré, enfin dans les lieux où elle nous promet du plaisir, et nous donne d'abord des sensations agréables.

» Elle est triste et mélancolique lorsqu'elle excite en nous peu de sensations, et nous donne peu d'idées; lorsqu'elle nous occupe de bruits monotones; lorsqu'elle est peu variée; lorsqu'elle nous laisse trop à nous-mêmes; lorsqu'elle est moins un vaste désert qui nous effraierait, qu'une solitude qui nous laisse tranquilles; lorsqu'elle ne nous promet ni richesses ni plaisirs.

» D'après ces observations, le poëte peut connaître comment ses *descriptions* peuvent émouvoir, et quelles émotions elles peuvent donner.

» Il faut faire, pour la nature physique que

nous avons sous nos yeux, ce qu'Homère, le Tasse, nos poëtes dramatiques, ont fait pour la nature morale; il faut l'agrandir, l'embellir, la rendre intéressante.

» Vous agrandirez la nature si vous la montrez de temps en temps dans le moment où elle est sublime; et si votre plan ne vous permet pas de la saisir souvent dans ces momens, jetez à travers vos paysages les idées de l'espace, de l'ordre général, de l'infini, du mouvement ou du silence universel.

» Vous embellirez la nature si vous rassemblez dans un espace étendu, mais limité, ses beautés et ses richesses : c'est ce qu'Ovide a fait dans sa *description* de la vallée de Tempé, Homère dans les jardins d'Alcinoüs, l'Arioste dans l'île d'Alcine; le Tasse dans l'île d'Armide; Milton, mieux qu'eux tous, dans la *description* du jardin d'Eden.

» Vous rendrez la nature intéressante si vous la peignez toujours dans ses rapports avec les êtres sensibles, si dans vos *descriptions* vous répandez quelques vérités de physique et de mo-

rale ; quelques idées qui éclairent les hommes, des principes d'économie, des sentimens honnêtes, enfin si vous ne la peignez jamais sans être rempli vous-même du sentiment qu'elle doit inspirer comme sublime, grande, triste, pauvre, riche, agréable ou belle.

» Il faut ménager des contrastes ; ils feront un plaisir extrême s'ils sont bien placés. Peignez des eaux, une forêt fraîche et sombre, après avoir peint l'excès de la chaleur ; le lecteur vous suivra volontiers sous vos ombrages : il sera charmé de se dérober avec vous au feu du soleil brûlant et à l'aridité de la terre. Vos contrastes plairont lorsqu'ils donneront au lecteur un sentiment nouveau, une sensation nouvelle dans le moment où il les demandait.

» Les contrastes du riant au beau, du grand à l'agréable, de l'agréable au mélancolique, ne donnent pas de vives émotions ; mais ils plaisent, parce qu'ils répandent de la variété ; et il faut en répandre beaucoup dans votre ouvrage.

» Le contraste qui sera le plus d'impression, c'est celui du sublime et du terrible, avec le riant et le beau; mais il faut rarement en faire usage : 1.° parce que ce contraste est rare dans la nature; 2.° parce que le premier effet du sublime est l'étonnement, et que si le sublime devient fréquent, il n'étonne plus.

» Il ne faut employer ce genre de beautés que pour réveiller de temps en temps la sensibilité du lecteur. Après avoir éprouvé de la crainte, une sorte de peine, de l'étonnement, il se trouvera plus sensible; il recevra plus vivement les impressions agréables.

» Je crois qu'au milieu des *descriptions*, on peut placer quelquefois, mais rarement, des tableaux qui rassembleraient une foule d'images voluptueuses et terribles, qui agiteraient l'âme en sens contraire, et la feraient passer rapidement du plaisir à la douleur : tel serait le tableau d'un bataille livrée dans le printemps, et au milieu d'une plaine enrichie et parée de tous les présens de cette saison.

» Une suite de *descriptions* champêtres las-

serait l'attention du lecteur le plus amoureux de la campagne. Après avoir parcouru votre galerie de paysages, il demandera des tableaux d'histoire; il s'ennuiera de vous suivre dans vos solitudes; il voudra voir l'homme, et quelquefois le voir en action.

» Il faut donc placer dans les paysages et dans les intervalles l'homme champêtre, ses mœurs, ses travaux, ses peines et ses plaisirs.

» Il n'y faut pas placer de malheureux paysans; ils n'intéressent que par leurs malheurs; ils n'ont pas plus de sentimens que d'idées; leurs mœurs ne sont pas pures; la nécessité les force à tromper: ils ont cette fourberie, cette finesse outrée que la nature donne aux animaux faibles, et qu'elle a pourvus de faibles armes. Parlez d'eux, mais ne les mettez que rarement en action, et surtout parlez pour eux.

» Il y a dans les campagnes de riches laboureurs, des paysans aisés; ceux-là ont des mœurs. Ce sont, dit Cicéron, des philosophes auxquels il ne manque que la théorie: la pein-

ture de leur état et de leurs sentimens doit plaire à l'homme de goût, c'est-à-dire à l'honnête homme éclairé et sensible.

» On doit assortir les épisodes aux paysages.

» Il y a de l'analògie entre nos situations, les états de notre âme, et les sites, les phénomènes, les états de la nature.

» Placez un malheureux dans un pays hérissé de rochers, dans de sombres forêts, auprès des torrens, etc.; ces horreurs feront une impression qui doit s'unir aux impressions de terreur ou de pitié qu'inspire le malheureux, et augmenter l'émotion du lecteur.

» Placez des jeunes gens amoureux sous de rians berceaux, sur des fleurs, dans un pays heureux, sous un ciel pur et serein, etc.; les charmes de la nature ajouteront au sentiment voluptueux qu'inspirent les tableaux de l'amour.

» Il y a d'autres analogies, mais elles se présenteront à tout le monde; et il suffit d'indiquer cette source négligée de beautés nouvelles.

» Vous pouvez quelquefois faire contraster la situation du personnage et le lieu de la scène, placer les plaisirs au milieu des horreurs, la tristesse dans le jardin des délices ; et vous ferez alors de ces tableaux qui agitent l'âme en sens contraire, qui la touchent et la font rêver.

» Si la poésie *descriptive* doit émouvoir, elle doit instruire.

» Il ne suffit pas de répandre dans un poëme des sentimens honnêtes et des maximes vertueuses, il faut lui donner un but moral ; c'est lui donner à-la-fois un mérite et une beauté de plus. Il en aura plus d'unité dans le tout et dans ses parties. »

Comme l'imagination, dit Marmontel, peut se représenter à elle-même des choses plus grandes, plus extraordinaires et plus belles que celles que la nature offre ordinairement aux yeux, il est permis, il est digne d'un grand maître, de rassembler dans ses *descriptions* toutes les beautés possibles. Il n'en coûte pas davantage de former une perspective très-vaste, qu'une

perspective qui serait bornée. En un mo
auteur, et surtout un poëte qui *décrit* d
son imagination, a toute l'économie de
ture entre ses mains, et il peut lui donn
charmes qu'il lui plaît, pourvu qu'il ne
forme pas trop, et que, pour vouloir ex(
il ne se jette pas dans l'absurde.

La *description* repousse un style ordir
elle demande de la recherche et souvent
noblesse ; elle exige enfin que le poëte s(
forme entièrement à ce précepte du lé
teur du Parnasse :

Soyez riche et pompeux dans vos *descriptions*
C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance.

La Harpe s'exprime ainsi sur la]
descriptive dans son épître au comt
Schowalow :

Sans doute il est un art de saisir, d'imiter,
De peindre à notre esprit les beautés naturelle
Et de cet art qu'en vain la foule veut tenter,
J'admire, je chéris les deux brillans modèles,
Des muses et des champs amans vrais et fidèle

Deux poëtes mélodieux,
Le vainqueur de Thompson, le rival de Virgile,
Sur l'Hélicon français, ont, d'une main habile,
Planté ce rameau précieux
Que la culture encor peut rendre plus fertile.
Mais l'exempleperdu de ces maîtres fameux
Redit trop vainement à l'élève indocile :
C'est peu de crayonner; il faut, il faut comme eux,
Placer des traits choisis dans des cadres heureux.
Et n'allez pas surtout, l'un de l'autre copistes,
Peintres minutieux, scrupuleux botanistes,
Effeuiller chaque rose, ouvrir chaque bouton,
User votre palette à peindre un papillon.
Des poëtes germains la moderne influence
Apporta parmi nous cette fausse abondance.
On ne parla que de *pinceaux*,
D'*ombres* et de *couleurs*, d'*images*, de *tableaux*.
Le titre de poëte et le talent d'écrire
N'étaient plus attachés qu'au seul art de décrire.
Un absurde dédain paraissait rejeter
Et le don d'émouvoir et celui d'inventer.
Jeunes élèves du Parnasse,
Suivez, étudiez des principes plus vrais;
Par cet exemple instruits, abjurez désormais
De ces sophismes vains la ridicule audace;
Et de l'esprit humain observant les progrès,
Rendez à chaque genre et ses droits et sa place.
Oui, la *description*, effort de tant d'auteurs,

N'est que le premier pas des arts imitateurs.
Partout la poésie, en ses naissans ouvrages,
Des champêtres objets ébaucha les images.
Le sauvage lui-même aux plus lointains climats,
Trace, dans sa chanson grossière et monotone,
Tout ce que sa demeure offre pour lui d'appas,
Le sol qui le nourrit, la mer qui l'environne.
L'Iroquois peint en vers sa chasse et ses filets,
Et sans cesse ramène, en son refrain barbare,
Le castor de ses lacs et l'ours de ses forêts.
Insensible aux rigueurs de la nature avare,
L'habitant de Torno, dans sa hutte enfumé,
Chante aussi son pays dont il est seul charmé,
Et ses rennes légers, coursiers de Laponie,
Emportant un traîneau sur la neige aplanie.
Aux bords du Groënland, le pêcheur exilé
Vante dans son langage, en couplets modulé,
Ses traits et ses harpons, leur atteinte fatale
Aux colosses pesant sur la mer boréale,
Et les flots revomis de leurs larges naseaux,
Et leur sang qui s'épanche en rougissant les eaux.

LE TEMPLE DE GNIDE,

POËME

IMITÉ DE MONTESQUIEU;

PAR LÉONARD.

AUX MANES

DU MARQUIS

DE CHAUVELIN.

Toi qui, des ombres fortunées,
Habites les bois toujours verds,
Je t'ai vu sourire à ces vers
Tracés dans mes jeunes années.
C'est en vain qu'en l'honneur du Dieu
Qui m'apprit à trouver la rime.
Sur mon ouvrage, en plus d'un lieu,
Je viens de repasser la lime:
Ses défauts resteront toujours.
Montesquieu peignit une belle
Simple, naïve, sans atours:
J'ornai sa beauté naturelle;
J'en demande grâce aux Amours.
Quand je rimai, par fantaisie,
Cet écrit d'un heureux génie,
Tu sais qu'à charmer mon loisir
Je bornais ma lyre timide;
Et qu'un simple habitant de Gnide,
D'une gloire souvent perfide,
N'a jamais conçu le désir.

Ma muse n'est qu'une mortelle,
Et n'attend rien de l'avenir;
Mais je revois avec plaisir
Sa poétique bagatelle,
Comme on voit un lieu qui rappelle
Un agréable souvenir.
O Gnide! ô campagnes si chères!
Bois consacrés aux doux mystères!
Que j'aimais vos jeunes bergères
Dont l'innocence est le trésor;
Et ces jeux, ces danses légères,
Ces cœurs purs, ces amours sincères,
Ces mœurs dignes de l'âge d'or!
Tous ces biens sont imaginaires:
Mais j'ai joui de leurs chimères,
Et j'en voudrais jouir encor.

LE TEMPLE DE GNIDE.

CHANT PREMIER.

Vénus à Gnide aime à fixer sa cour :
Elle n'a point de plus riant séjour :
Jamais son char ne quitte l'Empirée
Sans aborder à ce rivage heureux.
Fiers de la voir se confondre avec eux,
Les Gnidiens, à sa vue adorée,
N'éprouvent plus cette frayeur sacrée
Que fait sentir la présence des dieux :
Si d'un nuage elle marche entourée,
On reconnaît l'aimable Cythérée
Au seul parfum qu'exhalent ses cheveux.
Gnide s'élève au sein d'une contrée
Où la nature a versé ses bienfaits :
Le doux printemps l'embellit à jamais.
Une chaleur égale et tempérée
Y fait tout naître et prévient les souhaits.
Vous n'entendez que le bruit des fontaines
Et le concert des oiseaux amoureux :
Les bois émus semblent harmonieux :
Mille troupeaux bondissent dans les plaines :
L'esprit des fleurs, par les vents emporté,

De toutes parts embaume leurs haleines ;
L'air s'y respire avec la volupté.
Près de la ville habite l'Immortelle ;
Vulcain bâtit son palais somptueux,
Pour réparer l'affront qu'à l'infidèle
Il fit jadis en présence des Dieux.
Il n'appartient qu'aux Grâces de décrire
Tous les attraits de ces lieux enchantés ;
L'or, les rubis, l'agate et le porphire
En font le luxe, et non pas les beautés.
Dans les vergers, par-tout on voit éclore
Les dons brillans de Pomone et de Flore ;
Sur les rameaux, la fleur succède au fruit ;
Le bouton sort du bouquet qui s'effeuille ;
Le fruit renaît sous la main qui le cueille :
Les Gnidiens que Vénus y conduit
Foulent en vain l'émail de la verdure :
Par un pouvoir rival de la nature,
Le frais gazon est soudain reproduit.
Vénus permet à ses Nymphes légères
De se mêler aux danses des bergères :
Là, quelquefois assise à leur côté,
Se dépouillant de sa grandeur suprême,
Elle contemple et partage elle-même
De ces cœurs purs l'innocente gaîté.
On voit de loin une vaste campagne
Qui fait briller les plus vives couleurs :
Le jeune amant y mène sa compagne :

Fait-elle choix de la moindre des fleurs;
Pour son berger c'est toujours la plus belle:
Il croit que Flore exprès la fit pour elle.
  L'eau du Céphée y fait mille détours:
Elle y retient les belles fugitives:
Il faut payer, quand on est sur ses rives,
Le doux baiser qu'on promit aux Amours.
Au seul abord de quelque Nymphe agile,
Le fleuve épris est fixé dans son cours:
Le flot qui fuit trouve un flot immobile.
Se baigne-t-elle; amant de sa beauté,
Il l'environne, il lui forme une chaîne;
Vous le voyez, bouillant de volupté,
Qui se soulève, et l'embrasse, et l'entraîne;
La Nymphe tremble, et, pour la rassurer,
Il la soutient sur sa liquide plaine,
Avec orgueil lentement la promène,
Et vous diriez, près de s'en séparer,
Qu'en sons plaintifs il exhale sa peine.
  Dans la campagne, un bois de myrte frais
Offre aux amans l'abri de son feuillage:
L'Amour forma ces asiles discrets
Pour égarer le couple qu'il engage,
Toujours guidé vers des lieux plus secrets,
Toujours couverts d'un plus épais ombrage.
Non loin de là, des chênes sourcilleux,
De noirs sapins dont la voûte touffue
S'entr'ouvre à peine à la clarté des cieux,

Percent la terre, et cachent dans la nue
Leur vieux sommet qui se dérobe aux yeux.
D'un saint effroi l'âme y ressent l'atteinte;
Des immortels on croit voir le séjour:
Ils ont sans doute habité cette enceinte,
Quand l'homme encor n'avait point vu le jour.
Hors de ce bois, et sur une colline,
S'élève un Temple à Vénus consacré:
Il fut bâti par une main divine;
L'art l'enrichit, les Grâces l'ont paré.
Bel Adonis, Vénus dans ce lieu même,
A ton aspect, brûla d'un nouveau feu.
Peuples, dit-elle, adorez ce que j'aime!
Dans mon empire il n'est plus d'autre dieu.
Vénus encor, lorsque deux immortelles
De la beauté lui disputaient le prix,
Y consulta ses compagnes fidèles.
Comment s'offrir aux regards de Pâris?
Déjà sur elle on répand l'ambroisie;
Elle a caché sous l'or de ses cheveux
Cette ceinture où folâtrent les jeux;
Son char l'emporte; elle arrive en Phrygie:
L'heureux berger balançait dans son choix;
Mais il la voit, soudain son cœur la nomme:
Il veut parler, rougit, reste sans voix,
Et de ses mains laisse échapper la pomme.
Jeune Psyché! l'Amour, sous ces lambris,
Par tes regards fut lui-même surpris.

Quoi ! disait-il, est-ce ainsi que je blesse?
Mes traits, mon arc, tout pèse à ma faiblesse!
Et dans l'ardeur de ses premiers soupirs,
Il s'écriait au sein de sa maîtresse:
Ah! c'est à moi de donner les plaisirs!
Ce temple auguste excite, dès l'entrée,
Un doux transport qui remplit tous les sens:
On est saisi de ces ravissemens
Que les dieux seuls goûtent dans l'Empirée.
Là, le génie enflammant ses pinceaux,
Créa par-tout des peintures vivantes:
On voit Vénus quittant le sein des eaux,
Les dieux ravis de ses grâces naissantes,
Son embarras né de sa nudité,
Et sa pudeur, la première beauté.
On y voit Mars fier et même terrible:
Du haut d'un char, dans sa course invincible,
Le dieu s'élance au milieu des combats;
Dans son œil noir, un feu guerrier s'allume;
La Renommée a volé sur ses pas,
Et ses chevaux poudreux, couverts d'écume,
Ont devancé la peur et le trépas.
Plus loin, couché sur un lit de verdure,
A Cythérée il sourit mollement:
Ce n'est plus Mars; on cherche vainement
Son front altier qu'adoucit la peinture;
Avec des fleurs l'Amour les a liés:
Le couple amant se regarde, soupire,

Et ne voit point, dans son heureux délire,
L'enfant malin qui badine à ses pieds.
Des lieux secrets offrent une autre scène :
Vous y voyez les noces de Vulcain.
L'Olympe assiste à ce bizarre hymen.
Du dieu rêveur vous remarquez la gêne.
Vénus, par grâce, abandonne une main
Qui semble fuir de la main qui l'entraîne :
Sur cet époux son regard porte à peine,
Et vers l'Amour se détourne soudain.
On voit Junon, dans une autre peinture,
De leur hymen former les tristes nœuds.
La coupe en main, Vénus devant les dieux
Donne sa foi ; le ciel rit du parjure ;
Vulcain l'écoute avec un front joyeux.
Au lit d'hymen l'époux veut la conduire ;
Elle résiste ; et si l'œil qui l'admire
Se méprenait à l'éclat de ses traits,
On croirait voir la fille de Cérès
Que va ravir le dieu du sombre empire.
Il la saisit ; les dieux suivent leurs pas :
Vénus en pleurs s'agite dans ses bras ;
Sa robe tombe ; elle est à demi-nue ;
De sa pudeur il sauve l'embarras,
Plus attentif à couvrir tant d'appas,
Qu'impatient de jouir de leur vue.
Au fond du temple il paraît sans témoin ;
L'épouse touche au fatal sacrifice :

Dans ses rideaux il l'enferme avec soin :
Chaque déesse en rit avec malice ;
On voit les dieux qui vont gémir au loin :
Mais ce moment pour Mars est un supplice.
  Vénus créa, dans ce temple enchanté,
Des jeux sacrés, et le culte qu'elle aime :
Toujours présente, elle en est elle-même
Et le pontife et la divinité.
  De toutes parts on lui rend, dans les villes,
Un culte impur qui blesse la pudeur :
Il est un temple où des beautés faciles
Vont s'enrichir des fruits du déshonneur :
Il est un temple où l'épouse adultère
A son amant s'abandonne une fois,
Et va jeter au fond du sanctuaire
L'or criminel dont il paya son choix.
Ailleurs encore, on voit des courtisanes
A ses autels porter leurs dons profanes,
Plus honorés que ceux de la vertu ;
On voit enfin, sous l'habit de prêtresse,
Des hommes vils offrir à la déesse
Le vain regret de leur sexe perdu.
  Les Guidiens rendent à l'immortelle
Des honneurs purs, qu'elle change en plaisirs.
Pour sacrifice, on offre des soupirs,
Et pour hommage, un cœur tendre et fidèle.
Par-tout, à Gnide, on adore une belle ;

Comme Vénus, elle est fille des cieux:
A son amante on adresse des vœux,
Et c'est Vénus qui les reçoit pour elle.
D'heureux amans, remplis de leur ardeur,
Vont embrasser l'autel de la constance;
Ceux qu'une ingrate accable de rigueur
Y vont chercher la flatteuse espérance.
Loin les cœurs froids qui n'ont jamais aimé!
Le sanctuaire à leurs vœux est fermé.
Ces malheureux conjurent l'immortelle
De leur ouvrir la source des plaisirs,
De les sauver de cette paix cruelle
Que laisse en eux l'absence des désirs.
Vénus inspire aux bergères de Gnide
La modestie et sa grâce timide,
Qui, sous le voile, ajoute à la beauté;
Mais leur front pur, où la candeur réside,
Ne rougit point d'un aveu mérité.
Dans ces beaux lieux, le cœur fixe lui-mêm
L'instant charmant de se rendre à ses feux:
Il est si doux de céder quand on aime!
Mais, sans aimer... est-ce faire un heureux?
L'Amour choisit les traits dont il nous ble
Les uns, trempés dans les eaux du Léthé,
Sont pour l'amant que fuit une maîtresse:
Armés de feux, d'autres volent sans cesse
Sur deux cœurs neufs, et pleins de volupté.

Il a laissé ces traits faits pour la guerre,
Qui déchiraient Ariane et sa sœur,
Et dont ses bras s'armaient dans sa fureur,
Comme le ciel s'arme de son tonnerre.
Quand l'art d'aimer est donné par l'Amour,
Vénus y joint l'art séduisant de plaire.
A son autel, les filles chaque jour
Vont adresser leur naïve prière.
L'une disait avec un doux souris :
Reine des cœurs! renferme dans mon âme,
Pour quelque temps, le secret de ma flamme,
Et mes aveux en auront plus de prix.
L'autre disait : Divinité suprême!
Tu sais qu'Hilas ne m'intéresse plus :
Ne me rends point les feux que j'ai perdus ;
Fais seulement, fais que Mirtile m'aime.
Aucun plaisir ne saurait me charmer,
Disait une autre ; en secret je soupire :
J'aime peut-être!... Ah! si je puis aimer,
Le jeune Atis a pu seul me séduire.
A Gnide alors il était deux enfans
Simples, naïfs, d'une candeur si pure,
Qu'ils paraissaient, après quinze printemps,
Sortir encor des mains de la nature.
Se regarder, se serrer dans leurs bras
Satisfaisait leur paisible innocence :
Heureux par elle, ils ne soupçonnaient pas

Qu'il fût au monde une autre jouissance!
Mais une abeille aux lèvres du berger
Fit une plaie ; et pour le soulager,
Philis pressa, de sa bouche vermeille,
L'endroit blessé par le dard de l'abeille.
Qu'arrive-t-il? un tourment plus fâcheux,
Depuis ce jour, les a surpris tous deux.
Daphnis s'émeut dès que Philis le touche;
Il ne fait plus que songer au baiser :
Toute la nuit soupirant sur sa couche,
Il se désole, et ne peut reposer:
Daphnis enfin consulta la déesse
Pour obtenir un remède à ses feux :
Vénus lui dit le moyen d'être heureux,
Et le berger l'apprit à sa maîtresse.

Dans les beaux jours, une aimable jeunesse
Près de Vénus va réciter des vers;
Et ces amans, dans leurs tendres concerts,
Chantent sa gloire, en chantant leur faiblesse.

Dirai-je, amis, tout ce qui m'a charmé?
J'étais à Gnide au printemps de mon âge;
J'y vis Thémire; aussitôt je l'aimai;
Je la revis, et l'aimai davantage.
Je suis à Gnide, et j'y passe mes jours
Le luth en main, soupirant mes amours.
Thémire et moi, guidés du même zèle,
Nous entrerons dans le temple, et jamais

On n'y verra de couple aussi fidèle;
Et nous irons visiter le palais,
Et je croirai que Thémire est chez elle;
Et je veux joindre aux roses de son sein
Quelques bouquets cueillis au champ voisin;
Et si je puis l'égarer au bocage
Dont les détours trompent l'œil incertain....
Mais, paix! l'Amour, maître de mon destin,
Me punirait d'en dire davantage.

CHANT SECOND.

A Gnide, il est un antre aux Nymphes consacré ;
L'amant, sur ses destins, en revient éclairé :
On n'y voit point trembler la terre mugissante,
Sur le front pâlissant se dresser les cheveux,
Et sur un trépied d'or, la Prêtresse écumante,
S'agiter en fureur à la voix de ses dieux.
Vénus prête aux humains une oreille indulgente,
Sans tromper de leurs cœurs les soupçons ou les vœu
Une fille de Crète aborda l'immortelle :
Des flots d'adorateurs s'empressaient autour d'elle :
A l'oreille de l'un elle parlait tout bas ;
Elle accordait à l'autre un souris plein de charmes ;
Sur un troisième encore elle appuyait son bras.
O ciel ! que dans la foule elle causa d'alarmes !
Combien elle était belle et parée avec art !
Sa voix était perfide, ainsi que son regard :
D'une divinité la démarche est moins fière...
Mais Vénus lui cria : « Sors de mon sanctuaire :
» Oses-tu bien porter ton manége imposteur
» Jusqu'aux lieux où l'Amour règne avec la Candeur?
» Je veux qu'à ta beauté ce même orgueil survive.

» Je te laisse ton cœur, et détruis tes appas:
» Les hommes te fuiront comme une ombre plaintive,
» Et le mépris vengeur attaché sur tes pas,
» Poursuivra chez les morts ton âme fugitive. »
Fléau de ses amans, riche de leurs débris,
Des murs de Nocrétis vint une courtisane.
Quel faste était le sien! de sa flamme profane,
Avec un front superbe, elle étalait le prix.
« Crois-tu, dit la Déesse, honorer ma puissance?
» Ton cœur ressemble au fer: dans ton indifférence,
» Mon fils même, oui, mon fils ne saurait t'enchaîner
» Au lâche qui t'appelle et va t'abandonner.
» D'un charme séducteur tu montres l'apparence:
» Ta beauté, dont tu vends la froide jouissance,
» Promet bien le plaisir, mais ne peut le donner...
» Fuis; porte loin de moi ton culte qui m'offense!»
Un homme riche et fier vint quelque temps après;
Il levait des tributs pour le roi de Lydie,
Et s'était chargé d'or, espérant qu'à grands frais
Il pourrait s'enflammer une fois en sa vie.
« J'ai bien, lui dit Vénus, la vertu de charmer;
» Mais je ne puis répondre à ce que tu souhaites:
» Tu prétends acheter la beauté pour l'aimer;
» Mais tu ne l'aimes point parce que tu l'achètes.
» Ton or ne va servir qu'à t'ôter pour jamais
» Le goût délicieux des plus charmans objets. »
Aristée arriva des champs de la Doride.
Il avait vu Camille aux campagnes de Gnide;

Il en était épris, et tout brûlant de feux,
Il venait demander de l'aimer encor mieux.
La Déesse lui dit : « Je connais bien ton âme:
» Tu sais aimer ; Camille est digne de ta flamme ;
» J'aurais pu la placer sur le trône d'un roi :
» Mais un simple berger mérite mieux sa foi. »
Je vins aussi, tenant la main de ma Thémire :
La Déesse nous dit : « Jamais, dans mon empire,
» Je n'ai vu deux mortels plus soumis à ma loi.
» Mais que pourrais-je faire? en vain je voudrais rendre
» Thémire plus charmante, et son amant plus tendre.
» Ah ! lui dis-je, j'attends mille grâces de toi :
» Fais que dans chaque objet mon image tracée,
» De Thémire sans cesse amuse la pensée ;
» Qu'elle dorme et s'éveille en ne pensant qu'à moi ;
» Qu'absent, elle m'espère, et présent, craigne encore
» Le douloureux moment qui doit nous séparer :
» Fais que Thémire enfin, du soir jusqu'à l'aurore,
» S'occupe de me voir, ou de me désirer. »
Gnide alors célébrait des fêtes solennelles
Dont le spectacle attire une foule de belles.
Ce peuple ambitieux accourt de toutes parts
Pour disputer le prix et fixer les regards.
A leur cercle élégant la Déesse préside,
Et son choix, d'un coup-d'œil, entr'elles se décide.
Des remparts de Corinthe il vint trente beautés
Dont les cheveux tombaient en boucles ondoyantes :
Dix autres, qui n'avaient que des grâces naissantes,

Venaient de Salamine, et comptaient treize étés.
Les filles de Lesbos se disaient l'une à l'autre :
« Mon cœur est tout ému depuis que je vous vois :
» Vénus, si votre aspect l'enchante autant que moi,
» Parmi tant de beautés, doit couronner la vôtre. »
Milet avait fourni les plus rares trésors ;
Cinquante objets, plus frais qu'une rose nouvelle,
De la perfection présentaient le modèle.
Mais les dieux, ne cherchant qu'à former de beaux corps,
Manquèrent d'y placer la grâce, encor plus belle.
Chypre avait envoyé cent femmes au concours ;
Elles disaient : « Vénus a reçu nos prémices ;
» Aux pieds de ses autels nous passons nos beaux jours,
» Et d'un scrupule vain, qui s'alarme toujours,
» Nos charmes, sans rougir, lui font des sacrifices. »
Celles que l'Eurotas vit naître sur ses bords,
Dans leurs libres atours, bravaient la modestie,
Et prétendant complaire aux lois de leur patrie,
De l'austère pudeur se jouaient sans remords.
Et toi, mer orageuse, en naufrages féconde !
Tu sais nous conserver de précieux dépôts.
Jadis tu t'apaisas, quand de jeunes héros
Portaient la toison d'or sur ta plaine profonde ;
Et cinquante beautés, qui sortaient de Colchos,
Sous leur fardeau chéri firent courber ton onde.
Dans un essaim nombreux de légers courtisans,
Oriane parut, telle qu'une déesse :
Les beautés de Lydie entouraient leur princesse ;

Cent filles à Venus apportaient ses présens.
Distingué par son rang moins que par sa tendresse
Candaule jour et nuit la dévorait des yeux :
Sur ses jeunes attraits sa vue errait sans cesse :
« Mon bonheur, disait-il, n'est connu que des dieu
» Il serait bien plus grand s'il donnait de l'envie :
» Belle reine ! quittez cette toile ennemie ;
» Présentez-vous sans voile aux regards des mort
» C'est peu du prix qu'on offre, il vous faut des aut

Près de là, paraissaient vingt Babyloniennes :
La pourpre de Sidon, l'or et les diamans,
Sans augmenter leur prix, chargeaient leurs vêten
Comme un signe d'attraits, d'autres encor plus vai
Osaient bien étaler les dons de leurs amans.

Cent brunes qui du Nil habitent le rivage,
Avaient à leurs côtés leurs dociles époux :
« Si les lois, disaient-ils, vous font régner sur n
» Votre beauté vous donne un plus grand avanta
» Nos cœurs, après les dieux, ne chérissent que v
» Il n'est point sous le ciel de plus doux esclavag
» Le devoir vous répond de nos engagemens ;
» Mais l'amour peut lui seul garantir vos sermen
» Aux honneurs de ces lieux montrez-vous moins sen
» Qu'au plaisir délicat de nous garder vos cœurs
» De recueillir chez vous des hommages flatteur
» Et d'embellir le joug de vos maris paisibles. »

D'autres vinrent d'un port qui sur toutes les
Déploie avec orgueil ses flottes opulentes :

Il semblait qu'en ce jour leurs parures brillantes
Avaient, de tout son luxe, épuisé l'univers.
 Il vint de l'orient dix filles de l'Aurore;
Ces nymphes, pour la voir, devançaient son réveil,
Et de son prompt départ se plaignaient au Soleil;
Elles voyaient leur mère, et se plaignaient encore
Que le monde jouît de son éclat vermeil.
 Il vint du fond de l'Inde une reine charmante;
Ses enfans, déjà beaux, folâtraient dans sa tente;
Des hommes la servaient en détournant les yeux;
Esclaves mutilés, honteux de leur bassesse,
Depuis qu'ils respiraient l'air brûlant de ces lieux,
Ils sentaient redoubler leur affreuse tristesse.
 Les femmes de Cadix se montraient sur les rangs.
Les belles ont par-tout des hommages fidèles:
Mais dans tous les climats, les honneurs les plus grands
Peuvent seuls apaiser l'ambition des belles.
 Les bergères de Gnide attiraient tous les yeux:
Quel doux frémissement s'élevait sur leurs traces!
Au lieu d'or et de pourpre, elles avaient des grâces;
Les seuls présens de Flore entouraient leurs cheveux:
Leurs guirlandes couvraient une gorge naissante
Qui, pour fuir sa prison, s'agitait vainement;
Et leur robe de lin n'avait d'autre agrément
Que celui de marquer une taille élégante.
 On ne vit point Camille à ces fameux débats:
« Que m'importe le prix? cher amant, disait-elle,
» C'est pour toi, pour toi seul que je veux être belle:

» Le reste est pour mon cœur comme s'il n'était pas. »
Diane dédaignait une gloire profane;
Mais on voyait briller ses charmes ingénus:
Tandis qu'elle était seule, on la prit pour Vénus:
Diane avec Vénus n'était plus que Diane.
Gnide, pendant ces jeux, présentait l'univers:
On eût dit que l'Amour, pour un jour de conquête,
Rassemblait des attraits de cent climats divers;
Jamais on n'avait vu d'aussi pompeuse fête.
La nature aux humains partage la beauté,
Comme elle est assortie à chaque déité.
Par-tout on retrouvait, d'espaces en espaces,
Ou Pallas, ou Thétis, la grandeur de Junon,
Ou la simplicité de la sœur d'Apollon,
Le souris de Vénus, ou le charme des Grâces.
La Pudeur, dans son air, variait tour à tour,
Et semblait se jouer de ce peuple folâtre.
Ici, l'œil s'arrêtait sur deux globes d'albâtre,
Et plus loin, sur un pied façonné par l'Amour.
Mais les dieux immortels, ravis de ma Thémire,
En voyant leur ouvrage, aiment à lui sourire;
Vénus avec plaisir contemple ses appas;
C'est l'unique beauté, dans le céleste empire,
Que d'un jaloux dépit les dieux ne raillent pas.
Comme parmi les fleurs qui se cachent dans l'herbe
La rose avec éclat lève son front superbe,
On vit sur tant d'attraits mon amante régner.
Ses rivales à peine eurent le temps de l'être:

Leur foule était vaincue avant de la connaître:
« Grâces, dit la Déesse, allez la couronner;
» De mille objets charmans que le Cirque rassemble,
» Voilà, dans sa beauté, le seul qui vous ressemble. »
  Tandis qu'avec ses sœurs, aux autels de Vénus,
Thémire triomphante est encore arrêtée,
Je trouve dans un bois le sensible Aristée:
Je l'avais vu dans l'antre, et je le reconnus.
Nous fûmes attirés par un charme rapide :
Car Vénus, à l'aspect d'un habitant de Gnide,
Fait goûter en secret les doux ravissemens
De deux amis rendus à leurs embrassemens.
  Je sentis que mon cœur se donnait à sa vue;
Vers les mêmes lieux nous étions emportés:
Il semblait que du ciel l'Amitié descendue,
Venait dans ce bosquet s'asseoir à nos côtés.
  Je lui fis de ma vie une histoire fidèle.
Mon père, qui servait notre auguste immortelle,
M'a fait naître, lui dis-je, au sein de Sibaris.
Quelle cité! ses goûts sont des besoins pour elle:
A qui peut en trouver d'une espèce nouvelle,
Des trésors de l'état on y donne des prix.
  Ces lâches habitans ont banni de leur ville
Tous les arts dont le bruit trouble un sommeil tranquille;
Ils pleurent des bouffons quand ils les ont perdus,
Et laissent dans l'oubli le héros qui n'est plus.
Ils prodiguent sans fruit l'éternelle richesse
Qu'entretient dans leurs murs un terroir opulent;

Et les faveurs des dieux, sur ce peuple indolent,
Ne servent qu'à nourrir le luxe et la mollesse.
Les hommes sont si doux, parés avec tant d'art
Occupés si long-temps à consulter leurs glaces,
A corriger un geste, un sourire, un regard,
A moduler leurs voix, à composer leurs grâces,
Qu'ils ne paraissent point former un sexe à part.
Une femme se livre avant même qu'elle aime :
Que dis-je? connaît-elle un mutuel amour?
Sa gloire est d'enchaîner; jouir est son systême;
Chaque jour voit finir les vœux de chaque jour:
Mais ces riens, où le cœur trouve tant d'importan(
Mais ces soins attentifs, mais ces égards chéris,
Tous ces petits objets qui sont d'un si grand prix,
Tant de momens heureux avant la jouissance,
Ces sources de bonheur, manquent à Sibaris.
Si du moins sur leurs fronts on voyait se répandre
Cette faible pudeur, ombre de la vertu!
Mais, hélas! c'est un fard qui leur est inconnu:
L'œil est fait à tout voir, l'oreille à tout entendre.
Loin que la volupté les rende délicats,
A distinguer leurs goûts ils ne parviennent pas.
Dans une gaîté fausse ils s'occupent de vivre;
Usés par l'inconstance, ils se lassent de tout;
Ils laissent un plaisir qui cause leur dégoût,
Pour s'ennuyer encor du plaisir qui va suivre.
L'âme froide au bonheur est de feu pour les mau
La plus légère peine et l'éveille et l'agite :

Une rose pliée au lit d'un Sibarite,
Pendant toute une nuit, le priva du repos.
Le poids de leur parure accable leur paresse :
Le mouvement d'un char les fait évanouir :
Leur cœur est si flétri, qu'il ne peut plus jouir,
Et que dans les festins il leur manque sans cesse.
Sur des lits de duvet, qu'ils couronnent de fleurs,
Ils passent une vie uniforme et tranquille :
Leur corps, pendant le jour, y repose immobile ;
Ils sont exténués s'ils vont languir ailleurs.
Enfin le Sibarite, esclave et fait pour l'être,
Fatigué d'une armure, effrayé du danger,
Tremblant dans son pays et devant l'étranger,
Comme un troupeau servile, attend le premier maître.
Dès que je sus penser, je méprisai ces lieux ;
Car la vertu m'est chère, et j'honore les dieux.
« Ah ! disais-je, fuyons une terre ennemie ;
» D'un air contagieux je crains de m'infecter.
» Que ces enfans du luxe habitent leur patrie !
» Ils sont faits pour y vivre, et moi pour la quitter. »
Pour la dernière fois je cours au sanctuaire ;
Et touchant les autels qu'avait servis mon père,
« O puissante Vénus ! lui dis-je à haute voix,
» J'abandonne ton temple, et non tes saintes lois :
» Tu recevras mes vœux, quelque lieu que j'habite ;
» Mais ils seront plus purs que ceux d'un Sibarite. »
Je pars ; j'arrive en Crète, et ce triste séjour
M'offre les monumens des fureurs de l'Amour.

On y voyait encor le fameux labyrinthe
Dont un heureux amant avait franchi l'encei
Et le taureau d'airain par Dédale inventé
Pour tromper ou servir une flamme odieuse
Et le tombeau de Phèdre, épouse incestueus
Dont le crime chassa le jour épouvanté ;
Et l'autel d'Ariane, amante délaissée,
Qui, sur un bord désert, conduite par Thés
Ne se repentait pas de sa crédulité.
Cruel Idoménée ! impitoyable père !
On y voyait aussi ton palais sanguinaire.
Ce prince, à son retour, n'eut pas un meille
Que tant d'autres chargés des dépouilles de
Tous les Grecs dont la mer n'avait point fait
Ne purent sous leur toit échapper à la mo
Vénus, à leurs moitiés inspirant sa colère,
Se vengea par la main qu'ils croyaient la p
« Qui m'arrête, ai-je-dit ? cette île est en
» A la divinité dont j'attends mon bonheur
Je me hâtai de fuir : mais, battu par l'orag
Mon vaisseau de Lesbos aborda le rivage.
C'est encore un séjour peu chéri de Vénus :
Elle ôte la pudeur au visage des femmes,
La faiblesse à leurs corps, et la crainte à leu
J'y vis avec effroi les sexes méconnus.
Vénus ! fais-les brûler de feux plus légitimes
A la nature humaine épargne tant de crime
Lesbos est le pays de la tendre Sapho :

Les murs de Mitylène ont été son berceau.
Cette fille immortelle, ainsi que son génie,
Se consume sans fin d'une flamme ennemie :
A soi-même odieuse, et pleurant sa beauté,
Elle cherche toujours son sexe qu'elle abhorre.
« Comment d'un feu si vain est-on si tourmenté ?
» Ah ! l'Amour, disait-elle, est plus terrible encore,
» Plus cruel dans ses jeux, que l'Amour irrité. »
Je passai de Lesbos dans une île sauvage :
C'était Lemnos : Vénus n'y reçoit point de vœux.
On la rejette ; on craint que son culte amoureux
Du farouche habitant n'énerve le courage :
Vénus punit souvent ce peuple audacieux ;
Mais il subit les maux sans expier l'outrage ;
D'autant plus obstiné, qu'il est plus malheureux.
Loin de cette île impie, égaré sur les ondes,
Je cherchais un séjour favorisé des cieux ;
Délos fixa long-temps mes courses vagabondes :
Mais soit que nous ayons quelques avis des dieux,
Soit qu'un instinct céleste éclaircisse à nos yeux
Du sort qui nous attend les ténèbres profondes,
Je me crus appelé vers des bords plus heureux.
Une nuit que j'étais dans ce repos paisible
Où l'esprit, par degrés, rendu comme impassible,
Semble se délivrer de ses liens secrets,
Il m'apparut en songe une jeune immortelle
Moins belle que Vénus, mais brillante comme elle ;
Un charme irrésistible animait tous ses traits ;

Ce que j'aimais en eux, je n'aurais pu le dire ;
J'y trouvais ce qui pique, et non ce qu'on admire;
Ils étaient ravissans, et n'étaient point parfaits.
En anneaux ondoyans, sa blonde chevelure
Tombait sur son épaule et flottait au hasard ;
Mais cette négligence était une parure ;
Mais elle avait cet air que donne la nature,
Cet air dont le secret n'est point connu de l'art.
Elle sourit : « Tu vois la seconde des Grâces,
» Dit-elle avec un ton qui passait jusqu'au cœur :
» Vénus t'appelle à Gnide, et fera ton bonheur. »
Elle fuit dans les airs; mes yeux suivent ses traces;
Je me lève, enflammé de plaisir et d'espoir:
Comme une ombre légère elle était disparue;
Et le transport divin que me causait sa vue,
Bientôt cède au regret de ne la plus revoir.
  Je respirai l'amour en arrivant à Gnide ;
Mais ce que je sentais, je ne puis l'exprimer:
Mon cœur se pénétrait d'une flamme rapide ;
Je n'aimais pas encor, mais je brûlais d'aimer.
Je m'avançai; je vis des nymphes enfantines
Jouer innocemment dans les plaines voisines ;
Je me précipitai vers ces jeunes appas :
« Insensé ! m'écriai-je, où s'égarent mes pas ?
» Quel trouble me saisit? d'où vient que je soupire?
» J'éprouve sans aimer l'ivresse de Vénus !
» Mon cœur déjà poursuit des objets inconnus ! »
Tout-à-coup j'aperçus la charmante Thémire ;

e regardai qu'elle; et j'expirais, je croi,
s regards flatteurs n'étaient tombés sur moi.
ɔurus à Vénus: Ecoute ma prière,
dis-je, et puisqu'ici tu dois me rendre heureux,
ɔnne que ce soit avec cette bergère :
e elle peut remplir ta promesse et mes vœux.

CHANT TROISIÈMI

Je parlais encor de Thémire ;
Aristée, attentif à ce doux entretien,
Soupirait son amour, et voulut le décrire :
Voici ce qu'il me dit ; je ne supprime rien ;
Le dieu qui l'inspirait est le dieu qui m'insp

Ma vie est peu fertile en grands événemens ;
Tout en est simple : j'aime, et vous allez ap
Les sentimens d'une âme tendre,
Et ses plaisirs et ses tourmens.
Ce même amour qui fait mon bonheur et m
Fait aussi toute mon histoire.

Camille est née à Gnide au milieu des gran
Faut-il peindre celle que j'aime ?
Son image s'imprime au fond de tous les cc
Elle a ces agrémens flatteurs,
Cet air qui nous ravit plus que la beauté mê

Les femmes, dans leurs vœux, demandent à
Les grâces de Camille, objet de leur envi

Les hommes qui l'ont vue un jour,
Voudraient la voir toute leur vie,
Ou s'en éloigner sans retour.

L'habit le plus modeste embellit mon amante;
Elle a le maintien noble, une taille charmante,
Des traits faits pour s'unir, et qui frappent les yeux,
Le regard plein de feu, mais tout près d'être tendre;
Une voix que sans trouble on ne saurait entendre,
Des appas qu'on admire et qu'on sent encor mieux.

Sans fierté, sans caprice, oubliant qu'elle est belle,
Camille, si l'on veut, pense profondément;
Si l'on veut, elle rit, et dans son enjoûment,
Les Grâces badinent comme elle.
Tout ce que fait Camille a la simplicité
De la plus naïve bergère :
Ses chants peignent la volupté :
Danse-t-elle; on croit voir une nymphe légère.

Camille sans effort se plie à tous les goûts :
Plus vous avez d'esprit, plus son esprit vous flatte ;
C'est une raison fine, adroite, délicate ;
Elle a l'air de penser, de parler comme vous ;
Ce qu'elle a dit, sans peine on croit pouvoir le dire :
Que son ton est touchant! que son langage est doux !
Il semble que toujours c'est le cœur qui l'inspire.

Camille en gémissant me presse dans ses bras,
Quand il faut, un instant, m'éloigner de ses char
Ne tarde point, dit-elle, à te rendre à mes larm
Comme si je vivais, quand je ne la vois pas!

Je dis qu'elle m'est chère, elle se croit chérie;
Je dis que je l'adore, et son cœur le sait bien:
Mais elle en est aussi ravie
Que si son cœur n'en savait rien.
Je lui dis qu'elle fait le bonheur de ma vie;
Elle dit que la sienne à la mienne est unie.
Enfin je suis payé par un si doux retour,
Que j'ai presque la folle envie
De croire son amant digne de tant d'amour.

Depuis un mois Camille avait touché mon âme,
Et je n'osais encor lui parler de ma flamme;
Tremblant de me trahir par un mot indiscret,
J'aurais voulu moi-même ignorer mon secret:
Plus elle m'enchantait, moins il m'était possibl
D'espérer qu'à mes vœux elle devînt sensible.
Je t'adorais, Camille, et tes charmans appas
Me disaient qu'un berger ne te méritait pas.
Je voulais... ah! pardonne! oui, loin de ma pensé
Je voulais rejeter ton tendre souvenir:
Que je suis fortuné! je n'ai pu l'en bannir:
Pour jamais ton image y demeure tracée.

« D'un monde turbulent j'aimai long-temps le bru

» Lui dis-je, et maintenant d'un paisible réduit
» Je cherche l'ombre et le silence.
» L'ambition m'avait séduit :
» Je ne désire plus que ta seule présence.
» Sous un ciel éloigné du mien,
» Je voulais habiter dans de vastes empires,
» Et mon cœur n'est plus citoyen
» Que de la terre où tu respires :
» Tout ce qui n'est pas toi, pour mes yeux n'est plus rien. »

Camille trouve encor quelque chose à me dire,
Quand elle m'a parlé de sa tendre amitié :
Elle croit avoir oublié
Mille aveux dont sur l'heure elle vient de m'instruire.
Ravi d'écouter ses discours,
Je feins tantôt de n'en rien croire,
Tantôt d'en perdre la mémoire,
Afin d'en prolonger le cours.
Alors règne entre nous cet aimable silence,
Ce langage muet, dont la douce éloquence
Est l'interprète des Amours.

Lorsqu'aux pieds de Camille empressé de me rendre,
Après une absence d'un jour,
Je lui raconte à mon retour
Ce que je viens, loin d'elle, et de voir et d'entendre :
Elle me dit : « Cruel ! que vas-tu rappeler ?
» N'as-tu pas d'entretien plus tendre ?

» Parle de nos amours, ou laisse-moi parler,
» Si ton cœur n'a rien à m'apprendre. »

Quelquefois elle dit : Aristée aime moi ! —
Oui, je t'aime. — Eh ! comment? — En vérité, je t'aim
Comme le premier jour où tu reçus ma foi :
Je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi,
Qu'à l'amour que j'eus pour toi-même !

Camille une autre fois me dit avec douleur :
« Tu parais triste ! — Hélas ! je suis sûr de ton cœur
Lui dis-je ; « et cependant je sens couler mes larme
» Ne me retire pas de ma douce langueur !
» Laisse-moi soupirer ma peine et mon bonheur !
» Pour les tendres amans, la tristesse a des charmes
» Les transports de l'amour sont trop impétueux ;
» L'âme, dans son ivresse, est comme anéantie :
» Mais je jouis en paix de ma mélancolie :
» Eh ! qu'importe mes pleurs, puisque je suis heureux

J'entends louer Camille, et fier d'être aimé d'elle,
L'éloge que j'entends me semble être le mien :
Quand un berger l'écoute, elle parle si bien,
Que chaque mot lui prête une grâce nouvelle ;
Mais je voudrais qu'alors Camille ne dît rien.
A-t-elle pour quelqu'autre une amitié légère ;
Je voudrais en être l'objet.

Bientôt je me dis en secret,
Que je ne serais plus celui qu'elle préfère.

Aux discours des amans n'ajoute point de foi !
Ils diront que dans la nature
Il n'est rien d'aussi beau, d'aussi parfait que toi :
Ils diront vrai, Camille, et comme eux je le jure !
Ils te diront encor qu'ils t'aiment. Je les croi !
Mais si quelqu'un disait qu'il t'aime autant que moi,
J'atteste ici les dieux que c'est une imposture.

Quand je la vois de loin, je m'agite soudain :
Elle approche, et mon cœur s'enflamme ;
Quand j'arrive auprès d'elle, il semble que mon âme
Est à Camille, et va fuir dans son sein.

Souvent Camille à ma prière
Refuse la moindre faveur,
Et sur-le-champ m'accorde une faveur plus chère.
Ce caprice est involontaire :
Ce n'est point de sa part un manége trompeur ;
Non ! l'art ne peut entrer dans cette âme sincère :
Mais Camille, écoutant l'amour et la pudeur,
Voudrait m'être à la fois indulgente et sévère.

« Qu'espérez-vous, dit-elle, au-dessus de mon cœur ?
» Ne vous suffit-il point, ingrat, que je vous aime ?
» Tu devrais, dis-je, encor te permettre une erreur ;
» Une erreur de l'amour, qu'excuse l'amour même. »

Camille ! si jamais je cessais de t'aimer,
Si pour d'autres attraits je pouvais m'enflammer,
Que ce jour soit pour moi le dernier de ma vie !
Que la Parque trompée en termine le cours !
Puisse-t-elle effacer de misérables jours,
Dont je détesterais la lumière ennemie,
En songeant au bonheur de nos tendres amours !

Il se tut ; et je vis que cet amant fidèle
Ne cessait de parler que pour s'occuper d'elle.

CHANT QUATRIÈME.

ɔr un chemin de fleurs, errans dans les prairies,
›us étions occupés de douces rêveries,
ıand nous fûmes conduits vers des rochers affreux,
:doutés des mortels, proscrits même des dieux ;
ı nuage de feux qui roule sur leurs têtes
promène en tout temps la foudre et les tempêtes :
leurs pieds est un antre inaccessible au jour,
ıi des amans trahis semble être le séjour.
ɑe invisible main dans ce lieu nous entraîne ;
ais, ô dieux ! qui l'eût cru ? je le touchais à peine...
es cheveux sur mon front se sont dressés d'horreur ;
ɑe flamme inconnue a passé dans mon cœur ;
us j'étais agité, plus je cherchais à l'être.
mi, dis-je, avançons, dussent nos maux s'accroître !
travers cent détours, j'errais de toutes parts,
uidé par des lueurs qui se perdaient dans l'ombre...
ı pâle Jalousie a fixé mes regards :
›n aspect paraissait moins terrible que sombre :
es vapeurs, le chagrin, le silence et l'ennui
nvironnaient ce monstre, et volaient devant lui.
ous voulons fuir ; il parle, et sa voix nous arrête :

Il nous souffle la crainte et les soupçons jaloux,
Met la main sur nos cœurs, nous frappe sur la tête:
Et soudain l'univers est transformé pour nous;
Soudain, enveloppé d'un voile de ténèbres,
Je ne vois, je n'entends que des spectres funèbres.
Je cours au fond de l'antre, épouvanté, tremblant:
J'y trouve la Fureur, déité plus cruelle;
Sa main faisait briller un glaive étincelant;
Je recule... ô terreur! l'odieuse immortelle
Me lance un des serpens dont son front est armé:
Il part, siffle, et m'atteint comme un dard enflammé.
Pareil au voyageur que la foudre dévore,
Je demeure immobile et ne sens rien encore,
Et déjà le serpent s'est glissé dans mon cœur:
Mais dès que son poison, coulant de veine en veine,
De mon sang plus actif eut allumé l'ardeur,
Tous les maux des enfers n'égalaient point ma peine;
J'allais d'un monstre à l'autre, agité, furieux;
Cent fois je fis le tour de l'antre épouvantable;
Et je criais: Thémire! et ces murs ténébreux
Me répétaient Thémire! en écho lamentable.
Si Thémire eût paru, ma main, ma propre main,
Pour assouvir ma rage, eût déchiré son sein.

Enfin je vois le jour, et sa clarté me blesse.
L'antre que j'ai quitté m'inspirait moins d'effroi.
Je m'arrête... je tombe accablé de faiblesse,
Et ce repos lui-même est un tourment pour moi.
Mon œil sec et brûlé me refuse des larmes,

ıoür me soulager, je n'ai plus de soupirs !
›mmeil, un moment, je goûte les plaisirs...
ux ! il est encore environné d'alarmes !
songes cruels m'obsèdent tour à tour ;
e peignent Thémire ingrate à mon amour
vois.... mais, hélas ! se peut-il que j'achève ?
›upçons que mon cœur formait pendant le jour,
trouve réels dans l'horreur de mon rêve !
me lève. « Il faut donc, ai-je dit, qu'à mes yeux,
le jour et la nuit deviennent odieux !
:mire!... la cruelle ! il faut que je l'oublie !
:mire, sur mes pas, est comme une furie !
qui m'eût dit qu'un jour, le plus cher de mes vœux
ııt de l'oublier, et pour toute ma vie ! »
accès de fureur s'empare encor de moi.
ns, ami, m'écriai-je ; allons, courons, lui dis-je ;
ıut exterminer ces troupeaux que je voi,
rsuivre ces bergers de qui l'amour m'afflige...
s non ; je vois un temple, il peut être à l'Amour ;
.versons sa statue, et qu'il tremble à son tour ! »
, et nous volons, pleins du même vertige :
eur de faire un crime irrite nos efforts :
ıe nous retient plus; nous courons les montagnes;
traversons les bois, les guérets, les campagnes.
ource paraît, nous franchissons ses bords :
:ut contre les dieux le vain courroux des hommes?
ndus, étonnés du désordre où nous sommes,
ıe dans le temple avons-nous fait un pas,

Qu'un charme impérieux semble enchaîner nos bras.
Bacchus de nos transports faisait cesser l'audace:
Ce temple était le sien : « Grand dieu ! je te rends grâce,
» Moins pour avoir calmé mes honteuses fureurs,
» Que pour m'avoir d'un crime épargné les horreurs! »
A ces mots, m'approchant des autels que j'embrasse :
» O prêtresse ! ai-je dit, le dieu que vous priez
» Vient de nous apaiser par son secours propice ;
» Daignez ici, pour nous, lui faire un sacrifice. »
Je cherche une victime et l'apporte à ses pieds.
Lorsque le fer brillait aux mains de la prêtresse,
Aristée éleva ces accens d'allégresse :
« Bacchus! dieu bienfaisant ! dieu des ris et des jeux!
» Tu fais régner la joie et son léger tumulte :
» Pour ta divinité nos plaisirs sont un culte;
» Tu ne veux être aimé que des mortels heureux.
» Saisi de ton ivresse, en vain l'esprit s'égare ;
» Il se retrouve encor dans ce doux abandon ;
» Mais quand il est troublé par quelque dieu barbare,
» Tu peux seul, ô Bacchus ! lui rendre la raison.
» La noire Jalousie, aux fers de l'esclavage
» Voudrait assujettir le dieu qui fait aimer:
» Mais tu brises les traits dont elle ose s'armer,
» Et tu la fais rentrer dans son antre sauvage. »
Après le sacrifice, on vint autour de nous,
Et je fis le récit de nos transports jaloux.
Bientôt nous entendons mille voix éclatantes
Au son des instrumens marier leurs concerts.

Je sors, et vois courir des troupes de bacchantes,
Qui, l'œil en feu, le front orné de pampres verds,
Laissant aux vents le soin de leurs tresses flottantes,
Agitaient à grand bruit leurs thyrses dans les airs.
Tout le joyeux cortége environnait Silène :
La tête du vieillard vacillante, incertaine,
Allait chercher la terre, ou tombait sur son sein :
Dès qu'on l'abandonnait, penché vers sa monture,
Son corps se balançait par égale mesure,
Se baissait, se dressait, se rebaissait soudain.
La troupe avait le front tout barbouillé de lie.
Pan se montrait ensuite avec ses chalumeaux ;
Les satyres dansaient, ceints de pampres nouveaux ;
Le désordre, la joie, et l'aimable folie
Confondaient les chansons, les jeux et les bons mots.
Enfin je vis Bacchus gai, riant, plein de charmes,
Tel que l'Inde le vit au bout de l'univers,
Distribuant par-tout des plaisirs et des fers.
De la jeune Ariane il essuyait les larmes :
Pour son ingrat Thésée elle pleurait encor,
Quand Bacchus, dans les cieux, mit sa couronne d'or ;
Et s'il n'eût triomphé des pleurs de cette belle,
Son amour l'allait rendre infortuné comme elle.
» Aimez-moi, disait-il ; Thésée est loin de vous ;
» Oubliez à jamais le nom de l'infidèle ;
» Ne voyez que le dieu qui brûle à vos genoux ;
» Pour vous aimer toujours, je vous rends immortelle. »
Bacchus était traîné par des tigres fougueux :

Il sortit de son char, conduisant son amante;
Elle entra dans le temple: « Habitons ces beaux li
» Dit-elle, dieu charmant! soupirons-y nos feux
» Donne à ce doux climat une gaîté constante:
» Vénus ici préside à des peuples heureux;
» Ajoute à leur bonheur, et règne aussi sur eux.
» Pour moi, je sens déjà que mon amour augm
» Quoi! tu peux être un jour plus aimable à mes y
» Il n'appartient qu'aux dieux dans leur sphère brill
» D'aimer avec excès et d'aimer toujours mieux,
» Et de voir leur bonheur passer leur espérance
» Plus bornés dans leurs vœux que dans leur jouiss
» Sois ici mes amours! sous la voûte des cieux
» On est trop occupé de sa gloire suprême:
» Ce n'est que sur la terre, et dans ces lieux qu'on a
» Laissons ces insensés à leurs folâtres jeux;
» Tandis que mes soupirs, ma joie et mes pleurs m
» Sans cesse te peindront mes transports amoure

Elle dit: et Bacchus, enchanté de lui plaire,
La mène, en souriant, au fond du sanctuaire.
Un délire divin pénétra dans nos cœurs:
Nous respirions les jeux, les danses, la folie,
Et, le thyrse à la main, le front couvert de fleu
Nous allâmes nous joindre à la bruyante orgie.

Mais nos tourmens cruels n'étaient que suspend
En sortant de ce temple, à nous-mêmes rendus
Nous sentions des soupçons la dévorante flamme
Et la sombre tristesse avait saisi notre âme.

Pour annoncer nos maux, il semblait que l'Amour
Nous eût fait agiter par l'affreuse Euménide;
Nous regrettions Bacchus et son riant séjour;
Mais un charme puissant nous entraînait à Gnide.
Je voulais voir Thémire, et craignais cet instant.
Je ne retrouvais pas cette ardeur qui nous presse,
Alors que, sur le point de revoir sa maîtresse,
Le cœur s'ouvre d'avance au bonheur qu'il attend.
« Peut-être je verrai Licas près de Camille,
» Dit Aristée : ô dieu ! sur ce cœur inconstant
» Il pouvait obtenir un triomphe facile!
» Peut-être avec plaisir la perfide l'entend.
» Tircis, dis-je à mon tour, a brûlé pour Thémire:
» On dit qu'il est à Gnide, et j'en frémis d'effroi.
» Sans doute il l'aime encore! il faudra me réduire
» A disputer un cœur que j'ai cru tout à moi.
» Licas pour ma Camille avait fait un air tendre:
» Insensé! j'aurais dû l'interrompre cent fois!
» J'applaudissais, hélas ! aux accens de sa voix:
» Il chantait mon amante, et j'aimais à l'entendre.
» Thémire devant moi se parait un matin
» D'un bouquet que Tircis avait cueilli pour elle:
» C'est un don de Tircis, me disait l'infidèle!...
» Je devais, à ce mot; l'arracher de son sein.
» Un jour, Camille et moi, (que je crains ce présage!)
» Nous allions à Vénus offrir deux tourtereaux;
» Camille de ses mains vit s'enfuir ces oiseaux...
» Vénus ne voulait point de son perfide gage!

Que le cruel Amour me fait voir ces amans !

Nous vîmes Apollon au bord d'une onde pure;
Brillant par son carquois et par sa chevelure,
Sur les pas de Diane, il marchait dans les bois :
Il accordait sa lyre : on a vu mille fois
Les arbres, les rochers accourir pour l'entendre,
Et le lion terrible en devenir plus tendre :
Mais nous écoutions peu cette divine voix.

On eût dit que Thémire, à toute la nature,
Donnait, en ce moment, le signal du bonheur :
Le Zéphir, à nos pieds, caressait chaque fleur;
L'eau baignait son rivage avec un doux murmure ;
Les myrtes étendus comme un dais de verdure,
En s'embrassant sur nous, exhalaient leur odeur;
Des ramiers soupiraient sous le même feuillage,
Et l'essaim des oiseaux, dans son joyeux ramage,
Chantait déjà la gloire et le prix du vainqueur.

Je vis l'Amour, pareil au papillon folâtre,
Voler près de Thémire, et sur ses beaux cheveux,
Baiser son front naïf, et sa bouche, et ses yeux,
Descendre et s'arrêter sur sa gorge d'albâtre :
Ma main veut le saisir; j'avance... il prend l'essor :
Je le suis, je le trouve aux pieds de mon amante;
Il fuit vers ses genoux, et je l'y trouve encor.
Je le suivais toujours : si Thémire tremblante,
Thémire tout en pleurs n'avait su m'arrêter,
J'allais atteindre enfin sa retraite charmante ;
Elle est d'un si grand prix qu'il ne peut la quitter.

» Dieux, tant de fois témoins de nos tendres amours!
» Je ne demande point si son cœur m'aime encore:
» Je ne veux que savoir le destin de ses jours:
» S'il vit, puis-je douter qu'il ne m'aime toujours?
» Excuse, m'écriai-je, excuse mon délire!
» La sombre jalousie a troublé mes esprits :
» J'allais haïr... ô ciel!... mais ma fureur expire;
» Mais après le danger de perdre ma Thémire,
» De ma félicité je sens mieux tout le prix.
» Viens donc sous ces berceaux où l'Amour nous appelle.
» Les dieux ont pu tromper, mais non changer mon cœur.
» Viens! c'est un crime affreux de te croire infidèle,
» Et je veux par ma flamme en expier l'horreur. »
Non, jamais des enfers les retraites heureuses,
Faites pour le repos des ombres vertueuses,
Ni les bois de Dodone, et ses chênes sacrés,
Ni ces riches bosquets où sont des fruits dorés,
Jamais tous ces beaux lieux n'auraient su me séduire,
Autant que le bocage embelli par Thémire.
Un satyre nous vit; il suivait follement
Une nymphe échappée à son emportement.
« Heureux amans, dit-il, vos yeux savent s'entendre!
» Vous payez un soupir d'un soupir aussi tendre :
» Mais moi, d'une cruelle en vain je suis les pas;
» Plus malheureux encor quand elle est dans mes bras.»
Près de nous, une nymphe errante et solitaire,
Sentit, en nous voyant, s'humecter sa paupière :
Non! c'est, dit-elle, encor pour nourrir mes tourmens,

Que le cruel Amour me fait voir ces amans !
Nous vîmes Apollon au bord d'une onde pure ;
Brillant par son carquois et par sa chevelure,
Sur les pas de Diane, il marchait dans les bois :
Il accordait sa lyre : on a vu mille fois
Les arbres, les rochers accourir pour l'entendre,
Et le lion terrible en devenir plus tendre :
Mais nous écoutions peu cette divine voix.
On eût dit que Thémire, à toute la nature,
Donnait, en ce moment, le signal du bonheur :
Le Zéphir, à nos pieds, caressait chaque fleur ;
L'eau baignait son rivage avec un doux murmure ;
Les myrtes étendus comme un dais de verdure,
En s'embrassant sur nous, exhalaient leur odeur ;
Des ramiers soupiraient sous le même feuillage,
Et l'essaim des oiseaux, dans son joyeux ramage,
Chantait déjà la gloire et le prix du vainqueur.
Je vis l'Amour, pareil au papillon folâtre,
Voler près de Thémire, et sur ses beaux cheveux,
Baiser son front naïf, et sa bouche, et ses yeux,
Descendre et s'arrêter sur sa gorge d'albâtre :
Ma main veut le saisir ; il s'élance... il prend l'essor :
Je le suis, je le trouve aux pieds de mon amante ;
Il fuit vers ses genoux, et je l'y trouve encor.
Je le suivais toujours : si Thémire tremblante,
Thémire tout en pleurs n'avait su m'arrêter,
J'allais atteindre enfin sa retraite charmante ;
Elle est d'un si grand prix qu'il ne peut la quitter.

C'est ainsi que résiste une tendre fauvette,
Qu'auprès de ses petits l'amour semble enchaîner:
Sous la main qui s'approche, immobile et muette,
Rien ne peut la contraindre à les abandonner.
Thémire entend ma plainte, et devient plus sévère;
Elle voit ma douleur et ne s'attendrit pas:
Je cessai de prier, et je fus téméraire:
Thémire s'indigna, je craignis sa colère;
Je tremblai, je pleurai; bientôt nouveaux combats,
Nouveau courroux... enfin, je tombai dans ses bras,
Et mon dernier soupir s'exhalait sur sa bouche;
Mais en me repoussant, Thémire moins farouche,
Met la main sur mon cœur... et j'échappe au trépas.
« Pour me désespérer, que t'ai-je fait, dit-elle?
» D'une indiscrète ardeur modère le transport:
» Va, je suis moins que toi dure, injuste et cruelle;
» Je n'eus jamais dessein de te causer la mort;
» Et tu veux m'entraîner dans la nuit éternelle!
» Ouvre ces yeux mourans, au nom de nos amours,
» Ou tu verras les miens se fermer pour toujours. »
Jusqu'au dernier moment, Thémire inexorable,
A force de vertu, rappelle ma raison;
Elle m'embrasse, hélas! et j'obtiens mon pardon,
Mais sans aucun espoir de devenir coupable.

LE PALAIS DU SOLEIL,

EXTRAIT DU DEUXIÈME LIVRE DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE;

PAR DESAINTANGE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'original de cette traduction est
comme un des morceaux les plus brillans
la poésie antique.

LE PALAIS DU SOLEIL.

Sur cent colonnes d'or, circulaire portique,
S'élève du Soleil le palais magnifique.
Le dôme est étoilé de saphirs éclatans.
Les portes font jaillir de leurs doubles battans
L'éclat d'un argent pur, rival de la lumière;
Mais le travail encor surpasse la matière.
Là, d'un savant burin, l'artisan de Lemnos,
De l'Océan mobile a cizelé les flots,
Et l'orbe de la terre environné de l'onde,
Et le ciel radieux, voûte immense du monde.
L'onde a ses dieux marins, et Protée, et Triton,
Triton la conque en main, et l'énorme Egéon,
Qui presse entre ses bras une énorme baleine.
On voit, au milieu d'eux, sur la liquide plaine,
Les filles de Doris former cent jeux divers,
Sécher leurs longs cheveux, teints de l'azur des mers,
Sur le dos des poissons voguer, nager ensemble.
Leur figure diffère, et pourtant se ressemble;
On reconnaît des sœurs. La terre offre à la fois
Ses hameaux, ses cités, ses fleuves et ses bois;
Et les nymphes de l'onde, et les dieux du bocage.
Au-dessus luit des cieux la rayonnante image,
Et le cercle des mois, sous des signes divers,
D'une ceinture oblique embrasse l'univers.

C'est là que Phaéton, par l'avis de sa mère,
Arrive et veut d'abord s'avancer vers son père;
Mais, perdu dans l'éclat des rayons paternels,
Dont les éclairs trop vifs blessent ses yeux mortels,
Il s'arrête. Vêtu de la pourpre éclatante,
Là Phébus étalait sa robe étincelante,
Roi des ans et des mois, qui composent sa cour.
Là l'Heure, à temps égaux, y mesure le jour:
Là paraît le Printemps, couronné de verdure;
L'Été, la faux en main, ceint d'une gerbe mûre;
L'Automne, teint du jus que ses pieds ont pressé;
Et le frileux Hiver, au front chauve et glacé.
Le Soleil, de cet œil qui voit tout dans le monde
A vu de Phaéton la surprise profonde
A l'aspect d'un éclat si nouveau pour ses yeux:
Cher Phaéton! dit-il, qui t'amène en ces lieux?
Flambeau de l'univers, père du jour, mon père,
Si ce nom m'est permis sur la foi de ma mère,
D'un doute injurieux délivre mes esprits,
Et qu'un gage certain me déclare ton fils.
Il parlait, et le Dieu que la flamme environne,
Des rayons de son front dépose la couronne,
Lui tend les bras, l'appelle en son sein paternel.
Sors, dit-il, ô mon fils, d'un doute si cruel;
Viens embrasser ton père; il t'avoue, et Climène
Ne t'a point abusé d'une croyance vaine.
Mais il te faut un gage, et je veux l'accorder:
Sûr de tout obtenir, tu peux tout demander.

Du serment que je fais sois le garant terrible,
O fleuve des enfers, à mes yeux invisible !
  Phaéton, un seul jour, dans les champs étoilés,
Veut conduire son char, et ses chevaux ailés.
Le Soleil regretta sa promesse imprudente,
Et, secouant trois fois sa chevelure ardente :
Tes désirs ont rendu mes sermens indiscrets,
Lui dit-il ; ô mon fils ! pourquoi les ai-je faits?
Le refus de mon char, tu peux en croire un père,
Serait le seul refus que je voudrais te faire.
Mais au moins les conseils me sont encor permis.
N'exige point de moi ce que je t'ai promis :
Tu me demandes plus que tu ne dois prétendre :
Tu me demandes trop pour un âge si tendre.
Tes destins sont d'un homme, et tes vœux sont d'un dieu.
Que dis-je? sur mon char étincelant de feu,
Quel dieu pourrait s'asseoir? quel dieu pourrait s'instruire
A guider les coursiers que seul je peux conduire?
Nul, pas même le dieu qui tonne dans l'éther.
Et te crois-tu plus grand que le grand Jupiter?
  Un chemin escarpé commence ma carrière.
Mes coursiers rafraîchis, sortant de la barrière,
Ne gravissent qu'à peine à la cime des airs.
Là, tout dieu que je suis, du haut de l'univers,
Je ne puis sans effroi voir l'abîme du vide.
Enfin, de mon déclin la pente est si rapide,
Que Thétis, qui le soir me reçoit dans ses eaux,
Tremble d'y voir rouler mon char et mes chevaux.

Du ciel tournant sur soi conçois-tu la vitesse?
Je marche en sens contraire ; et la loi, qui sans cesse
Entraîne l'univers, sans jamais m'entraîner,
Du cours que je poursuis ne peut me détourner.
Possesseur de mon char, dis, que penses-tu faire?
Pourras-tu résister au retour circulaire
Du mouvement rapide emportant tous les cieux?
Peut-être crois-tu voir au royaume des dieux
Des bocages sacrés, de superbes portiques,
Des temples enrichis d'offrandes magnifiques?
Non : ce ne sont par-tout qu'énormes animaux,
Embûche sur embûche, et travaux sur travaux.
Je veux qu'en ton chemin nulle erreur ne t'égare:
Oseras-tu braver plus d'un monstre barbare:
Les cornes du Taureau, la gueule du Lion,
Et l'arc du Sagittaire, et l'affreux Scorpion,
Dont les pieds recourbés, couvrant un long espace,
Embrassent le Cancer qui lui-même l'embrasse?
Crois-tu de mes coursiers soumettre les élans,
Lorsque, soufflant le feu de leurs nazeaux brûlans,
Ils résistent au frein, près à le méconnaître,
Quand moi qui les gouverne, à peine j'en suis maître?
Mon fils, je t'en conjure, il en est encor temps;
Sauve-toi de toi-même, et rends-moi mes sermens.
Si du sang dont tu sors tu veux un témoignage,
Vois le trouble où je suis : que faut-il davantage?
Mon effroi paternel a déclaré mon fils :
Il est peint sur mon front ; tu le vois, je pâlis ;

Et, pour y lire encor la crainte de ta perte,
Plût au ciel que mon âme à tes yeux fut ouverte!
Que te dirai-je enfin? gloire, trésors, plaisirs,
Ce qu'offre l'univers, je l'offre à tes désirs :
Oui, mon char excepté, demande tout le reste:
Je ne réserve rien que cet honneur funeste.
Le vouloir, ô mon fils, c'est vouloir ton trépas!...
Jeune insensé, pourquoi me serrer dans tes bras?
J'ai juré par le Styx, je dois te satisfaire,
N'en doute pas; mais forme un vœu moins téméraire.
  Tels étaient d'Apollon les parternels avis;
Mais il combat en vain l'imprudence d'un fils,
Orgueilleux de s'asseoir sur le char de son père.
Autant qu'il peut du moins il résiste, il diffère;
Mais il fallut céder, et le conduire enfin
Jusqu'au char immortel, chef-d'œuvre de Vulcain.
  L'essieu du char est d'or, et d'espace en espace,
Brille un rayon d'argent qu'un cercle d'or embrasse.
Autour du timon d'or, du joug et du harnois,
La perle au diamant se mélange avec choix,
Et du feu des rubis l'émeraude enrichie,
Répète au loin du dieu l'image réfléchie.
  Tandis que Phaéton, d'un avide regard,
Admire et sa richesse, et l'ouvrage de l'art,
Aux bords de l'orient l'Aurore vigilante
A semé les rubis de sa pourpre brillante.
Son aspect a chassé les astres de la nuit.
Phosphore les rappelle, et lui-même s'enfuit.

Le soleil, qui des mers a vu rougir la plage,
Et pâlir de Phébé la décroissante image,
Aux suivantes du jour, lui-même ordonne enfin
De ramener son char aux portes du Matin.
Il commande ; à sa voix les Heures obéissent !
Ses coursiers pleins du feu que leurs bouches vomissent,
Parfumés d'ambroisie, abreuvés de nectar,
Déjà sont par leurs mains attelés à son char.
Apollon sur son fils répand un pur dictame,
Le rend impénétrable aux ardeurs de la flamme,
Couvre de feux son front qui rayonne d'orgueil,
Et pousse un long soupir, présage de son deuil.
O Phaéton ! dit-il, ô fils trop téméraire !
Sur ses derniers avis si tu peux croire un père,
Plus que de l'aiguillon, fais usage du mors.
Mes coursiers sont ardens ; modère leurs efforts :
Voilà tes premiers soins. Ecoute encore, écoute.
Tu vois cinq cercles droits ; ce n'est point là ta route.
Il est un autre cercle, oblique dans son cours,
Qui de trois zônes seul embrassant les contours,
Fuit et le pôle austral, et le pôle de l'Ourse.
C'est là qu'il faut marcher ; guide par-là ta course.
Les traces de mon char y frapperont tes yeux.
Crains d'approcher la terre, ou de te perdre aux cieux ;
Habile à dispenser une chaleur égale,
Saisis entre les deux un égal intervalle.
Trop haut, tu brûlerais les palais éternels ;
Trop bas, tu brûlerais le séjour des mortels.

Surtout prends garde encor qu'une route incertaine
Vers le Serpent (1) glacé ne t'égare et t'entraîne,
Ou qu'à gauche l'autel (2) ne heurte ton essieu;
Entre ces deux écueils marche et suis le milieu.
Au sort qui te conduit j'abandonne le reste.
Puisse-t-il te sauver d'une chute funeste,
Et mieux que toi veiller au salut de tes jours!
Déjà la Nuit humide, aux bornes de son cours,
De la mer d'Hespérie a touché le rivage :
Il ne m'est plus permis de tarder davantage.
L'Aurore a peint les cieux d'un éclat plus vermeil,
Et la nature attend le retour du Soleil.
Va, pars; mais non, mon fils, sois enfin, sois plus sage;
Mets, tu le peux encor, mes conseils en usage;
Et, me laissant mon char, jouis en sûreté
Du jour que l'univers attend de ma clarté.
  Phaéton sur le char s'élance plein de joie,
Saisit avidement les rênes qu'il déploie,
Et rend grâce à Phébus, qui tremble pour son fils.
Cependant les coursiers Ethon et Pyroïs,
Eoüs et Phlégon, impatiens, hennissent,
Ils soufflent feux sur feux dans les airs, qui blanchissent.
Du fils de sa Climène ignorant le destin,
Aussitôt que Thétis aux portes du matin,
Du monde sous leurs pas eut ouvert la carrière,
Ils partent, et, loin d'eux repoussant la barrière,

(1) Constellation du pôle arctique.
(2) Constellation du pôle antarctique.

Ils fendent, dans les airs, les nuages mouvans,
Et de leurs pieds ailés ils devancent les vents.
Le char, léger de poids, sent qu'il n'a plus son guide
Et telle qu'au hasard flotte une barque vide,
Jouet mobile et vain du caprice des mers,
Le char roule par bonds et saute dans les airs.
Des coursiers indignés la fougue mutinée
Déjà s'emporte loin de la route ordonnée;
Phaéton tremble, hésite, ignore son chemin,
Et n'a plus le pouvoir de commander sa frein.
Pour la première fois l'Ourse au pôle du monde
Brûle, et s'efforçe en vain de se cacher dans l'onde
Le Serpent, par le froid jusqu'alors engourdi,
Echauffé tout-à-coup par les feux du midi,
S'anime, et reprenant son naturel funeste,
Se redresse et menace : et toi, Bouvier céleste,
Tu laissas ta charrue, et d'effroi chancelant,
On dit que d'un pas lourd tu t'enfuis en tremblant.
Quand Phaéton a vu de la hauteur du monde
La terre disparaître au loin, au loin profonde,
Il pâlit, ses genoux tremblent, et, dans les cieux,
Tout couvert de clartés, la nuit couvre ses yeux.
Ah! qu'il voudrait, plus sage et bien moins téméraire
N'avoir jamais monté sur le char de son père!
Qu'il voudrait de Mérops être appelé le fils!
Il se trouble, semblable au pilote indécis,
Qui, sur les eaux, battu d'Eole et de Neptune,
Laisse le gouvernail aux soins de la Fortune.

Que fera-t-il ? Sa vue erre de toutes parts ;
L'orient, l'occident se perd à ses regards.
Il mesure, effrayé, l'une et l'autre carrière ;
Il hésite s'il doit retourner en arrière,
Tient les rênes encor, mais ne les régit plus,
Et ne sait plus les noms des chevaux de Phébus.
Cent monstres qui des cieux gardent la vaste enceinte,
Cent animaux affreux le font frémir de crainte.
Ici le Scorpion, aux deux bras repliés,
Recourbant en longs arcs et sa queue et ses pieds,
De deux signes lui seul couvre l'espace immense.
A peine Phaéton voit son dard qui s'élance,
A peine il voit ce monstre écumant de sueur,
Se dresser, menacer, se goufler de fureur ;
Son sang transi d'effroi se glace dans ses veines,
Et sa main défaillante abandonne les rênes.
Sitôt que les coursiers, libres dans leurs élans,
Les ont senti flotter et battre sur leurs flancs,
Dans les vastes déserts de la céleste plaine
Ils s'emportent sans guide où leur fougue les mène.
Tantôt ils vont heurter, dans les cieux ébranlés,
De leurs orbes roulans les orbes étoilés ;
Tantôt des régions, arsenaux du tonnerre,
Leur vol précipité s'approche de la terre ;
Et Phœbé s'étonna qu'en de nouveaux sentiers
Son frère au-dessous d'elle eût conduit ses coursiers.
Les nuages brûlans s'exhalent en fumée :
La terre en ses hauteurs est d'abord enflammée.

Elle se fend, et perd le suc qui la nourrit.
L'herbe se sèche et meurt; l'arbre brûle et périt:
Et l'aride moisson, qu'un seul jour a dorée,
Alimente le feu dont elle est dévorée.
Que dis-je? tout s'embrase, et pour leurs habitans
Les villes ne sont plus que des bûchers ardens.
Les cités sont en cendre, et les campagnes fument
Sur le sommet des monts les forêts se consument.
L'Etna double ses feux des feux du firmament.
L'Ida forme dans l'air un vaste embrasement.
Le Rhodope une fois vit sa neige fondue;
La Scythie est en vain par le froid défendue.
Le Caucase est en flamme. On voit brûler l'Œta,
Et l'Athos, et l'Hémus, et le Pinde, et l'Ossa;
Les Alpes dans les cieux cachant leurs têtes nues,
Et le haut Apennin, qui supporte les nues.
Phaéton, aussi loin qu'il étend ses regards,
Voit l'univers en feu fumant de toutes parts.
Il ne respire plus qu'une vapeur brûlante,
Semblable à l'air qui sort d'une fournaise ardente;
Le char brûle lui-même, il le sent s'échauffer;
Sans haleine et sans voix, il se sent étouffer
Par la cendre qui vole autour de lui semée;
Il est enveloppé d'une épaisse fumée.
Emporté dans l'amas de ces noirs tourbillons,
Il ne voit plus du char les écarts vagabonds.
Alors le sang brûlé de la race africaine
Noircit son teint luisant des couleurs de l'ébène.

Trop près du char de feu, la Lybie en ce temps
Vit en sables déserts se dessécher ses champs ;
Et, les cheveux épars, ses nymphes vagabondes
S'enfuirent en pleurant la perte de leurs ondes.
Des sources, des ruisseaux le cours est effacé.
Thèbes cherche ta source, ô nymphe de Dircé!
Argos cherche Amimome ; et Corinthe, Pirène.
Les grands fleuves, roulant une brûlante arêne,
Se dessèchent ainsi que de faibles ruisseaux.
Le Tanaïs bouillonne en ses larges canaux.
Le Pénée au loin fume ; et l'amoureux Alphée
Par d'autres feux alors sent son onde échauffée.
Le Tage en flots brûlans voit ruisseler son or.
Le Nil cacha sa source, et nous la cache encor.
Ses sept bouches sans eau, jusqu'aux sables brûlées,
Se changèrent alors en arides vallées;
Le Méandre, lassé de ses trop longs détours,
Vit le cygne en ses eaux chercher un vain secours.
L'Ismène, l'Eurotas aux flammes sont en proie ;
Le Xante, qui devait brûler encore à Troie ;
Le Thermodon, le Phase, et le Gange, et l'Indus,
L'Araxe et le Niger, l'Oronte et le Cydnus,
Et l'Euphrate, orgueilleux de baigner Babylone,
L'Éridan, le Danube, et le Rhin et le Rhône,
Et le Tibre lui-même, à qui, sous les Romains,
Les Destins ont promis l'empire des humains.
La terre au loin se fend, et sous ces voûtes sombres
La lumière du jour trouble la paix des ombres,

Et fait pâlir d'effroi le noir tyran des morts.
C'est peu : la mer profonde a resserré ses bords :
Elle découvre à sec les grottes des naïades,
Et l'on voit s'élever de nouvelles cyclades.
Les dauphins n'osent plus se jouer sur les mers ;
Les phoques, étendus au fond des flots amers,
Vaincus par la chaleur, sur le sable languissent.
Les filles de Doris dans leurs antres gémissent ;
Neptune, sur les flots élevant son trident,
Trois fois ose braver les feux du ciel ardent,
Et trois fois suffoqué se replonge dans l'onde.
  La Terre cependant, cette mère féconde,
Au milieu de la mer, des fleuves, des étangs,
Qui pressés autour d'elle ou cachés dans ses flanc
Resserraient de leurs flots la ceinture liquide,
Sous le ciel enflammé lève sa tête aride ;
Elle couvre son front de l'ombre de sa main ;
D'une vaste secousse elle ébranle son sein,
Retombe, se soutient, retombe encor sur elle,
Et profère en ces mots sa plainte maternelle :
  Si je l'ai mérité, maître des dieux ! pourquoi
Repose ton tonnerre irrité contre moi ?
S'il faut que par le feu je sois réduite en cendre,
Arme-toi de ta foudre, et, loin de m'en défendre
Je me consolerai de périr par tes coups ;
Je croirai juste alors ton injuste courroux.
Vois mes cheveux brûlés, vois la cendre qui vol
Dans mon gosier aride étouffer ma parole.

Est-ce donc là le prix de ma fécondité?
Est-ce pour voir ainsi payer tant de bonté,
Qu'aux besoins des troupeaux je fournis la verdure,
Que du soc tous les ans je souffre la blessure,
Que je produis la gerbe, aliment des mortels,
Et l'encens qui des dieux honore les autels?
Quand j'aurais mérité cet indigne salaire,
Vois la mer qui décroît: quel crime a fait ton frère?
Pourquoi l'empire humide, où lui seul a des droits,
Se voit-il resserré dans des bords plus étroits?
Mais si ces intérêts sont encor trop frivoles,
Je parle pour les tiens; vois fumer les deux pôles;
Vois haleter Atlas sous le poids enflammé
Du céleste palais à demi consumé.
Roi des dieux, hâte-toi de sauver ce qui reste,
Ou du monde embrasé la perte est manifeste.
Le ciel périt, la terre, et l'empire des flots,
Et tout va retourner dans le premier chaos.
En achevant ces mots, sans force et sans haleine,
La Terre suffoquée, et respirant à peine,
Se retire en soi-même au fond des antres creux,
Lieux profonds, et voisins des mânes ténébreux.
Le père des humains, le roi de l'Empyrée,
Jupiter fut ému de sa plainte sacrée.
Il prend le Soleil même et les dieux à témoins
Que l'univers périt, s'il n'y donne ses soins.
Il monte au réservoir des pluvieux orages,
D'où sa main sur la terre épanche les nuages,

Et du tonnerre en feu lance les triples dards ;
Mais il y cherche en vain un amas de brouillards
Il prend sa foudre, il tonne ; un trait de feu rapi
Précipite à la fois et le char et son guide ;
Une flamme subtile embrase ses cheveux ;
Les feux qu'il alluma sont éteints par des feux.
A ce coup imprévu de la foudre éclatante,
Les coursiers immortels reculent d'épouvante ;
Ils brisent l'attelage, et sans frein et sans lois,
Laissent à l'abandon le char et le harnois.
Là de l'essieu brisé le tonnerre se joue :
Ici roulent épars les rayons de la roue ;
Et dans les cieux au loin de ses débris semés,
Tout le char se disperse en éclats enflammés.
Phaéton, que la foudre en longs éclairs sillonn
Précipité du ciel, dans les airs tourbillonne.
Telle, en un temps serein, une étoile à nos yeu
Glisse, ou semble glisser de la voûte des cieux.
Il tombe ; et l'Eridan, bien loin de sa patrie,
Le reçut dans son onde aux rives d'Hespérie,
Et lava dans ses flots son visage fumant.
Les naïades, au fond d'un pieux monument,
Recueillent sur ces bords sa dépouille célèbre ;
Et ces vers sont gravés sur le marbre funèbre :
« Repose, Phaéton ; ton nom est immortel.
» Tu voulus t'élever sur le char de ton père ;
» Si ta chute a suivi ton essor téméraire,
» Il est beau de tomber, quand on tombe du ciel. »

LE

TEMPLE DE LA MORT;

PAR FEUTRY.

LE
TEMPLE DE LA MORT.

Discite justitiam moniti et non temnere divos.
VIRG. Æneid. Lib. VI.

La nuit sur les mortels répandait ses pavots,
Et je m'abandonnais aux douceurs du repos ,
Quand soudain, dans l'horreur d'un songe épouvantable,
(Dieux! j'en frémis encore) une voix lamentable
Vient porter, par ses cris, la terreur dans mes sens;
L'air retentit au loin de funèbres accens:
Je cherche cette voix... ô spectacle terrible!
Dans un champ dévasté je vois un spectre horrible;
Il marche en secouant de lugubres flambeaux,
Et me semble sortir d'entre mille tombeaux.
De mânes entourée et de sang dégouttante,
Cette ombre lentement s'avance et m'épouvante:
Je veux fuir; vains efforts! je me sens par l'effroi
Vers ces tombeaux affreux entraîner malgré moi.
Dans ses yeux presqu'éteints je vois encor la rage;
Toutefois rappelant un reste de courage:
Arrête... quel es-tu?... lui dis-je avec transport...
Vois la Corruption, ministre de la Mort,
Répondit-elle; viens, suis-moi; viens, et contemple;
Je conduirai tes pas jusqu'au fond de son temple:

Tu verras son séjour, ses prêtres, ses autels,
Et tu pourras les peindre aux malheureux mortels.
  Elle dit : à l'instant m'enlevant dans les nues,
Ce fantôme s'ouvrit des routes inconnues ;
Et sur un monstre ailé traversant l'univers,
Dans sa course rapide il infectait les airs.
Que vois-je !... sous nos pas les plantes desséchées
Sont par un souffle impur sur la terre couchées ;
Les animaux plaintifs font gémir les forêts ;
Le reptile brûlant fuit au fond des marais :
Déjà ce feu mortel ravage les familles ;
Les mères vont périr sur les corps de leurs filles ;
Les vieillards expirans, les enfans éperdus,
Dans la nuit du tombeau descendent confondus.
  D'un astre ensanglanté les feux pâles et sombres
Découvrent à mes yeux la demeure des ombres.
Vers ce séjour fatal un fleuve tortueux
Roule dans un désert ses flots tumultueux ;
Il est formé de sang, il se grossit de larmes :
Son effroyable bruit fait naître les alarmes.
Sur son rivage aride on voyait des serpens,
Et des monstres nombreux, inconnus et rampans.
Ils fouillaient à l'envi ces rives sablonnées,
Pour extraire les sucs d'herbes empoisonnées ;
Et brûlant de revoir les gouffres infernaux,
Ils se replongeaient tous dans ces horribles eaux.
  Près de ces tristes bords, voisins du noir Tartare,
Est un temple fameux, de structure barbare ;

Le crime en a jeté les premiers fondemens.
Sur un vaste massif d'antiques ossemens
S'élève un double rang de colonnes informes;
Leurs frêles chapiteaux et leurs bases difformes,
Toujours souillés du sang des victimes des dieux,
Offrent de tous côtés un aspect odieux.
L'architrave est chargé d'affreux hiéroglyphes;
Et des crânes saillans séparent les triglyphes :
Plus bas, on voit régner mille créneaux obscurs;
Le Temps qui détruit tout, en répare les murs (1).
Aux rayons pâlissans de leurs torches funèbres,
Des spectres nous guidaient au milieu des ténèbres.

---

(1) *Habert* (Philippe), né à Paris en 1603, mort en 1637, et l'un des premiers qui furent reçus à l'Académie Française, est aussi l'auteur d'un poëme intitulé : *Le Temple de la Mort*, où l'harmonie se fait sentir autant que la verve, et où le langage est beaucoup plus pur que dans la plupart des ouvrages de son temps, et même de celui-ci; ce qui prouve qu'il avait du génie, et qu'il aurait pu porter plus loin la perfection de ses talens, si la mort n'eût abrégé sa carrière. On sera étonné du début de ce poëme, surtout si l'on se rappelle que Boileau et Racine n'étaient pas nés quand cet ouvrage parut. Voici comment il décrit ce temple effrayant :

Sous ces climats glacés, où le flambeau du monde
Épand avec regret sa lumière féconde,
Dans une île déserte est un vallon affreux,
Qui n'eut jamais du ciel un regard amoureux.
Là, sur de vieux cyprès dépouillés de verdure,
Nichent tous les oiseaux de malheureux augure :
La terre, pour toute herbe, y produit des poisons;
Et l'hiver y tient lieu de toutes les saisons

Dans ce sombre palais cent portiques ouverts
Reçoivent les mortels par des chemins divers.
Nous entrons... je frémis... un morne et long silence
De la Nuit éternelle annonce la présence;
Une Ombre me conduit dans ce lieu redouté,
Et me renverse au pied de la divinité.
Sur un trône de fer, effroi de la nature,
L'insatiable dieu dont elle est la pâture,
Dérobe à mes regards, sous des voiles épais,
Ses traits, hideux sans doute, et ne parle jamais.

Tous les champs d'alentour ne sont que cimetières :
Mille sources de sang y font mille rivières,
Qui, traînant des corps morts et de vieux ossemens,
Au lieu de murmurer, font des gémissemens.
Au creux de ce vallon, dès l'enfance du monde,
Est un temple fameux d'une figure ronde :
Quatre portes de fer, en quatre endroits divers,
Par l'ordre des Destins partagent l'univers;
L'une est vers le couchant, et l'autre vers l'aurore;
L'une voit le Sarmate, et l'autre voit le More :
Et là viennent en foule, et sous d'égales lois,
Les jeunes et les vieux, les peuples et les rois.
La vieillesse, la fièvre et les douleurs mortelles
Sont de ces huis sacrés les portières fidèles :
Leurs habits sont de deuil; et cet obscur manoir
A ses funestes murs entourés de drap noir,
Où des flambeaux de poix les lumières funèbres,
Par leurs noires vapeurs, augmentent les ténèbres.
Un monstre sans raison, aussi bien que sans yeux,
Est la divinité qu'on adore en ces lieux :
On l'appelle la Mort; et son cruel empire
S'étend dessus les jours de tout ce qui respire.

On voit auprès de lui, sous leurs drapeaux sinistres,
La Guerre et le Duel, ses deux plus chers ministres;
Le Temps règne au-dessus: plus loin je vis errans
Les Craintes, les Douleurs, les Soucis dévorans.
Le dais présente aux yeux des flèches, des épées,
Dans le sang des humains à tous momens trempées:
Indigné de ma vue, et s'armant d'un poignard,
Un Spectre fuit, et lance un farouche regard.
La Vérité sévère est au bas de ce trône;
Son front terrible est ceint d'une triple couronne;
Ses traits y sont gravés: brillante dans les cieux,
Obscure parmi nous, redoutable en ces lieux.
On découvre à ses pieds l'Erreur, la Calomnie,
Le vil Déguisement, la basse Flatterie,
Le Mensonge pervers, languissans, abattus;
Le Temps leur arracha le masque des vertus.
Des tableaux effrayans suspendus aux murailles,
Offrent de toutes parts de sanglantes batailles;
Dans leurs murs entr'ouverts des peuples égorgés;
Par la fureur des eaux des pays ravagés;
Des vaisseaux engloutis; des villes embrasées;
Sous leurs débris fumans des femmes écrasées;
Des enfans malheureux l'un sur l'autre expirans;
Des tortures, des fers, des bourreaux, des tyrans.
La Vérité se lève, et cherche des victimes:
Ce juge pénétrant connaît les moindres crimes,
Et règle dans ces lieux, par d'équitables lois,
L'irrévocable sort des pâtres et des rois.

Les Remords, ses licteurs, l'inflexible Vengeance,
Attentifs à sa voix, exercent sa puissance.
Mais quels tristes accens! et quel bruit souterrain!...
Chargé de fers, hélas! on traîne un souverain;
Il paraît : il n'a plus cette démarche fière,
Ces regards foudroyans, ni cette voix altière;
Ici, l'œil triste, morne, et le front abaissé,
Il avance en tremblant sous le Crime affaissé.
« Eh quoi! tu sembles craindre un trop juste reproche,
» Dit ce juge éclairé; viens, malheureux, approche;
» Tes yeux cherchent en vain tes amis, tes flatteurs,
» De tes vices honteux lâchés adulateurs :
» Pour la première fois tu vas sans doute apprendre
» Les dures vérités que tu craignais d'entendre.
» Ces lieux sont de la Mort l'effroyable séjour;
» Tremble, Nâdir (1), ton cœur va paraître au grand jour.
» Du faible Châh-Tahmas (2) l'aveugle confiance
» Te donne dans l'empire une entière puissance;
» Ton pouvoir est marqué par les plus noirs forfaits;
» Tu massacres ton roi pour prix de ses bienfaits.
» Tes secrets partisans t'offrent le diadême,
» Et semblent te forcer à cet honneur suprême.
» Tu règnes : on t'élève en tous lieux des autels;
» Insensé! tu te crois égal aux immortels :

---

(1) Kouli-kan, usurpateur de Perse, mort en 1747.

(2) Sophi, détrôné par Nâdir.

» La mollesse et l'orgueil s'emparent de ton âme ;
» De tes plaisirs affreux l'ordonnateur infâme,
» Revêtu par ton choix de ton autorité,
» Tyran, a bien servi tes feux, ta cruauté.
» Pour assouvir ton cœur, tout est mis en usage,
» Le glaive, le poison, la flamme, le carnage;
» Sous ton sceptre de fer tes peuples gémissans
» Font retentir les cieux de leurs cris impuissans :
» L'innocent est puni, le coupable respire;
» La veuve est dans les fers, et l'orphelin expire.
» Par des satrapes durs tes états sont foulés;
» Les cités sont en pleurs, et les champs désolés :
» Si leur murmure vain parvient à ton oreille,
» Contre ces malheureux ta rage se réveille,
» Et du sein des plaisirs insultant à leur sort,
» Ta voix terrible éclate et porte au loin la mort.
» Pour combler leurs malheurs, bientôt la fausse gloire
» Te montre des lauriers et t'offre la victoire ;
» Impatient, tu veux moissonner de tes mains
» Ces palmes des guerriers, les fléaux des humains.
» Les fameux conquérans qui dévastent la terre,
» Sont donnés par le ciel au défaut du tonnerre.
» Mais on voit dans tes yeux s'allumer la fureur,
» Et tu brûles déjà d'exercer ta valeur :
» Tu fais naître à l'instant une injuste querelle ;
» Tu voles : à ta voix la Victoire fidèle
» Vient par-tout seconder tes funestes desseins :
» Tes avides soldats, moins guerriers qu'assassins,

» Pillent, renversent tout, et dans leur brigandage,
» Sûrs de l'impunité, rien n'arrête leur rage.
» Tu n'as plus d'ennemis... et tes cruels projets
» Font retomber ces maux sur tes propres sujets.
» Plus la Perse gémit, et plus ton cœur s'enivre.
» Tyran! n'avais-tu pas des exemples à suivre?
» Ces monarques chéris, modèles des vertus,
» Marc-Aurèle, Trajan, Antonin et Titus;
» Ces maîtres des humains, pour toute politique,
» Suivaient les mouvemens de leur âme héroïque;
» Ils honoraient les arts, les hommes vertueux,
» Et n'étaient fortunés qu'en faisant des heureux.
» Tu voulais imiter, dans ta fureur brutale,
» Le sacrilége Éryx, Néron, Sardanapale:
» Tes vœux ont réussi, tu t'es fait redouter,
» Barbare! tu fis plus, tu te fis détester.
» On ne parlait de toi qu'en frémissant de rage.
» Chacun enfin, lassé de son dur esclavage,
» Hautement aspirait à l'honneur immortel
» D'enfoncer le couteau dans ton sein criminel.
» Tu vas frémir : ce trait va faire ton supplice;
» Ton fils, ton propre fils, de tes crimes complice,
» Par la soif de régner, altéré de ton sang,
» Dans les bras du sommeil, vient te percer le flanc.
» Il veut fuir: aussitôt tes gardes en alarmes
» Désertent ton palais et vont courir aux armes;
» Ton meurtrier est pris le poignard à la main:
» Le peuple accourt en foule, et profitant soudain

» De ce moment heureux que le ciel a fait naître,
» Armé par la fureur il égorge ce traître;
» Il massacre ta femme et tes autres enfans,
» Et veut éteindre en eux la race des tyrans.
» Ils te joindront bientôt sous ces lugubres voûtes;
» Leurs reproches amers, que déjà tu redoutes,
» Allumeront ta rage; et leurs vives douleurs
» Vont mettre pour jamais le comble à tes malheurs.
» Tes peuples maintenant, dans l'excès de leur joie,
» Rendent grâces au ciel des biens qu'il leur envoie.
» Entends-tu ces clameurs, et ces heureux transports?
» Mais, c'en est trop, cruel! les temps sont venus... sors.
» Ministres de mes lois, entraînez ce barbare
» Dans les gouffres profonds que l'Équité prépare;
» Inventez des tourmens inconnus dans ces lieux:
» Allez; que de ce monstre on délivre mes yeux. »
Elle dit: à ces mots la Vengeance attentive
Du malheureux Nadir saisit l'ombre craintive;
Elle ordonne aux Remords d'ouvrir leurs noirs cachots,
Et la met au pouvoir des esprits infernaux.
Ils s'emparent soudain de leur pâle victime;
J'ose suivre leurs pas jusqu'au fond de l'abîme:
O terreur!... quel bruit sourd, et quels gémissemens!
Quels cris!... le Désespoir, par de longs hurlemens,
Remplit de son horreur l'affreux séjour des gênes;
Des Mânes criminels il irrite les peines:
Ce monstre incorruptible et toujours agité
Répand sur l'avenir une triste clarté;

Aux Remords dévorans il doit son origine,
Et sert avec fureur la colère divine.
Au fond de ces cachots gémissent dans les fers
Les mortels vicieux, corrompus et pervers.
Là, je vis ces héros qui mirent tout en cendre;
Ces fiers imitateurs de l'impie Alexandre
Reconnaissent ici, dans leurs pleurs superflus,
Qu'une victoire injuste est un crime de plus.
On y voit confondus tous ces grands de la terre
Dont l'odieux pouvoir opprimait le vulgaire;
Ils se croyaient formés d'un limon plus parfait....
« Vos yeux se sont ouverts, leur dis-je, c'en est fait;
» Vous frémissez de voir que vous étiez des hommes
» Vains, cruels, vicieux... plus que nous ne le sommes.
» D'un chimérique nom et d'un haut rang jaloux,
» Vous crûtes les mortels faits pour ramper sous vous.
» Barbares! vous n'aviez de lois que le caprice:
» La dure oppression, la fraude, l'injustice,
» Étaient les sceaux affreux de cette autorité,
» Et le plaisir fut seul votre divinité.
» Les Phrinés, les Dipsas (1), avides de largesses,
» En vous déshonorant, absorbaient vos richesses;
» Tandis que la Vertu, coulant de tristes jours,
» A grands cris vainement implorait vos secours.
» Rien n'est sacré pour vous : nos temples, les cieux mêmes,
» Objets de vos mépris, l'étaient de vos blasphêmes!

---

(1) Ovide, quatrième élég. du 1.er Liv. des Amours.

» Tout était, selon vous, formé par le hasard;
» Vous êtes détrompés, malheureux, mais trop tard :
» La Vérité terrible à vos yeux s'est montrée,
» D'éclairs, de traits vengeurs, de remords entourée.
» L'inflexible à punir ne se lasse jamais :
» Tremblez, vous leurs pareils! ou changez désormais.»
Là, dans l'immensité d'un effroyable gouffre,
Sont plongés, dans des flots de bitume et de soufre,
Les fils dénaturés, les parens inhumains;
Les juges corrompus, les cruels assassins;
Les mortels enrichis par le vol et l'usure;
Les Sporus (1), leurs amans, l'horreur de la nature;
Les trompeuses Laïs; les obscènes auteurs,
De la tendre innocence infâmes corrupteurs.
Ici sont les époux désunis, infidèles;
Les rois voluptueux, et les sujets rebelles;
Les lâches qui, pour fuir la rigueur de leur sort,
Dans leur abattement, se sont donné la mort.
Ah! quels que soient nos maux, la vertu, la constance
Attireront sur nous l'œil de la Providence.
Plus loin sont tourmentés par leurs propres fureurs,
Les pâles envieux, les traîtres, les menteurs;
Les tigres engraissés des misères publiques;
Les dévots imposteurs, les cruels fanatiques.
O souvenir! ô crime! en sortant des autels,
Ces monstres ont percé le plus grand des mortels. (2)

(1) Suétone, Vie de Néron.
(2) Henri IV.

Mais soudain m'appelant d'une voix souterrain
Mon affreux conducteur loin de ces lieux m'entra
Et d'un rapide vol m'enlevant sur les mers,
Le barbare me laisse au vaste sein des airs :
Je me sens aussitôt précipiter dans l'onde,
Et je vois s'écrouler les fondemens du monde.

LES SAISONS,

POËME

EN QUATRE CHANTS;

PAR SAINT-LAMBERT.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Ce poëme eut quelques détracteurs dont l'opinion, peut-être vraie sous quelques rapports, fut néanmoins adressée à l'auteur avec un peu trop d'amertume et de partialité. Voltaire, dont le goût et le génie ne peuvent être révoqués en doute, vengea Saint-Lambert des traits de la critique, en lui adressant l'épître suivante :

Chantre des vrais plaisirs, harmonieux émule
Du pasteur de Mantoue et du tendre Tibulle,
Qui peignez la nature et qui l'embellissez,
Que vos Saisons m'ont plu! que mes sens émoussés,
A votre aimable voix se sentirent renaître!
Que j'aime, en vous lisant, ma retraite champêtre!
Je fais depuis quinze ans tout ce que vous chantez.
Dans ces champs malheureux, si long-temps désertés,
Sur les pas du travail j'ai conduit l'abondance;
J'ai fait fleurir la paix et régner l'innocence.
Ces vignobles, ces bois, ma main les a plantés;
Ces granges, ces hameaux, désormais habités,

Ces landes, ces marais changés en pâturages,
Ces colons rassemblés, ce sont là mes ouvrages :
Ouvrages fortunés, dont le succès constant
De la mode et du goût n'est jamais dépendant ;
Ouvrages plus chéris que Mérope et Zaïre,
Et que n'atteindront point les traits de la satire.

Heureux qui peut chanter les jardins et les bois,
Les charmes des amours, l'honneur des grands exploits;
Et, parcourant des arts la fameuse carrière,
Aux mortels aveuglés rendre un peu de lumière !
Mais encor plus heureux qui peut, loin de la cour,
Embellir sagement un champêtre séjour,
Entendre autour de lui cent voix qui le bénissent !
De ses heureux succès quelques fripons gémissent ;
Un vil cagot titré, tyran des gens de bien,
Va l'accuser en cour de n'être pas chrétien :
Le sage ministère écoute avec surprise ;
Il reconnaît Tartuffe, et rit de sa sottise.
Cependant le vieillard achève ses moissons ;
Le pauvre en est nourri ; ses chanvres, ses toisons,
Habillent décemment le berger, la bergère ;
Il unit par l'hymen Méris avec Glycère ;
Il donne une chasuble au bon curé du lieu,
Qui, buvant avec lui, voit bien qu'il croit en Dieu ;
Ainsi dans l'allégresse il achève sa vie.

Ce n'est qu'au successeur du chantre d'Ausonie,
De peindre ces tableaux ignorés dans Paris,
D'en ranimer les traits par son beau coloris,

D'inspirer aux humains le goût de la retraite:
Mais de nos chers Français la noblesse inquiète,
Pouvant régner chez soi, va ramper dans les cours;
Les folles vanités consument ses beaux jours;
Le vrai séjour de l'homme est un exil pour elle.
Plutus est dans Paris; c'est de là qu'il appelle
Les voisins de l'Adour, et du Rhône et du Var:
Tous viennent à genoux environner son char.
Les uns montent dessus; les autres, dans la boue,
Baisent en soupirant les rayons de sa roue.
Le fils de mon manœuvre, en ma ferme élevé,
A d'utiles travaux à quinze ans enlevé,
Des laquais de Paris s'en va grossir l'armée;
Il sert d'un vieux traitant la maîtresse affamée;
De sergent des impôts il obtient un emploi;
Il vient dans son hameau tout fier, de par le roi,
Fait des procès-verbaux, tyrannise, emprisonne,
Ravit aux citoyens le pain que je leur donne,
Entraîne en des cachots le père et les enfans.
Vous le savez, grand Dieu! j'ai vu des innocens,
Sur le faux exposé de ces loups mercenaires,
Pour cinq sous de tabac envoyés aux galères.
Chers enfans de Cérès! ô chers agriculteurs!
Vertueux nourriciers de vos persécuteurs!
Jusqu'à quand serez-vous, vers ces tristes frontières,
Écrasés sans pitié sous ces mains téméraires?
Ne vous ai-je assemblés que pour vous voir périr,
En maudissant les champs que vos mains font fleurir?

Un temps viendra sans doute, où des lois plus humaines
De vos bras opprimés relâcheront les chaînes;
Dans un monde nouveau vous aurez un soutien;
Car pour ce monde-ci, je n'en espère rien.

La Harpe s'exprime ainsi à l'égard du même poëme :

« Le reproche que l'on fait au poëme des *Saisons* n'est pas juste. Il prouve seulement que ceux qui le font goûtent peu les vers, et sont peu compétens pour en juger; car toutes les fois qu'un poëte peut vous promettre qu'en ouvrant son livre par-tout où vous voudrez, vous lirez de suite cent vers avec le plaisir de les trouver bien faits, vous devez être content de lui, et il peut l'être lui-même. »

LES SAISONS.

CHANT PREMIER.

EXPOSITION du poëme. Invocation. Dédicace du Printemps. Tableau de la nature dans nos climats au moment de l'équinoxe. Les premiers beaux jours ramènent les oiseaux, les vents s'apaisent, et la navigation n'est plus dangereuse. Premiers effets du Printemps sur les animaux et sur l'homme. Naissance des fleurs. Pluie de mai. Tableau de la campagne après cette pluie. L'espérance est un sentiment attaché au retour du Printemps: on l'éprouve moins dans les jardins parés. La variété, attribut du Printemps, qu'on ne trouve pas dans les jardins symétriques. Jardin à la fois utile et agréable. Le Printemps rend la santé. Tableau d'une belle matinée dans la convalescence. La campagne dans sa beauté, et le Printemps dans sa perfection. Foule de sensations délicieuses. La guerre vient souvent au Printemps opposer ses horreurs aux charmes de la nature. L'empire de l'amour sur les animaux et sur l'homme. Plusieurs des productions de la terre approchent de la maturité.

LE PRINTEMPS.

JE chante les Saisons, et la marche féconde
De l'astre bienfaisant qui les dispense au monde;

Il prodigue au Printemps la grâce et la beauté;
Du trésor des moissons il enrichit l'Eté ;
L'Automne les enlève aux campagnes fertiles,
Et l'Hiver en tribut les reçoit dans nos villes.
O toi, qui de l'espace as peuplé les déserts,
Qui de soleils sans nombre éclairas l'univers,
Qui diriges la course éternelle et rapide
Des mondes emportés dans les plaines du vide,
Arbitre des destins, maître des élémens,
Toi dont la volonté créa l'ordre et le temps,
Ton amour paternel veille sur notre asile;
Il épancha ses dons sur ce globe fertile;
Mais l'homme a négligé les présens de tes mains.
Je viens de leur richesse avertir les humains,
Des plaisirs faits pour eux leur tracer la peinture,
Leur apprendre à connaître, à sentir la nature.
Esprit universel que l'homme ose implorer,
Accepte mon hommage, et daigne m'inspirer.
Et toi qui m'as choisi pour embellir ma vie,
Doux repos de mon cœur, aimable et tendre amie,
Toi qui sais de nos champs admirer les beautés,
Dérobe-toi, Doris, au luxe des cités,
Aux arts dont tu jouis, au monde où tu sus plaire;
Le Printemps te rappelle au vallon solitaire;
Heureux, si près de toi je chante à mon retour
Ses dons et ses plaisirs, la campagne et l'amour!
L'homme s'éveille encore à la voix des tempêtes:
Mais le vent du midi qui mugit sur nos têtes

Des brûlans Africains traversa les déserts;
Il enleva des feux qu'il répand dans les airs,
Il les mêle aux vapeurs qui couvrent nos visages;
Il agite, balance et presse les nuages
Qui fondent, en tombant, les frimas entassés
Sur les coteaux blanchis et sur les champs glacés.
J'ai vu, du haut des monts, les neiges écoulées,
En torrens orageux rouler dans les vallées,
Les fleuves déchaînés sortir de leurs canaux,
Et les glaçons rompus dispersés sur les eaux.
Neptune a soulevé ses plaines turbulentes.
La mer tombe et bondit sur ses rives tremblantes:
Elle remonte et gronde, et ses coups redoublés
Font retentir l'abîme et les monts ébranlés.
Sous un ciel ténébreux Borée et le Zéphire
Des campagnes de l'air se disputent l'empire;
Et des champs dévastés les tristes habitans,
Les yeux levés au ciel, demandent le Printemps.
Mais les sombres vapeurs qui retardaient l'aurore
S'entr'ouvrent aux rayons du soleil qui les dore;
L'astre victorieux perce le voile obscur
Qui nous cachait son disque et le céleste azur;
Il se peint sur les mers; il enflamme les nues;
Les groupes variés de ces eaux suspendues,
Emportés par les vents, entassés dans les cieux,
Y forment au hasard un chaos radieux.

A peine ce beau jour succède à l'ombre humide,
Le berger vigilant, l'agriculteur avide,

De la nature oisive observent le réveil,
Et loin de leurs foyers vont jouir du soleil.
L'un voit en souriant ces prés, ce pâturage
Où bondiront encor les troupeaux du village ;
Et l'autre, en méditant, contemple ces guérets
Où sa main déposa les trésors de Cérès.
Déjà Progné revient, et cherche à reconnaître
Le toit qu'elle habita, les murs qui l'ont vu naîtı
Déjà le peuple ailé s'essayant dans les airs,
D'un vol timide encor rasant les champs déserts
Se ranime, s'égaie, et d'une aile hardie,
Il s'élance, en chantant, vers l'astre de la vie.
Ce retour des oiseaux apprend au nautonier
Qu'aux promesses d'Eole il peut se confier.
Vous, qu'aux portes du jour la fortune rappelle,
Partez, allez braver l'élément infidèle ;
L'océan solitaire attendait vos vaisseaux.
Des flots moins élevés retombent sur les flots,
Et des astres plus doux calment les vents et l'on(
Volez des champs d'Olinde aux rives de Golcond
Cueillez dans l'Yémen ce fruit délicieux
Dont les sels irritans, les sucs spiritueux,
Rendent la vie aux sens, éveillent la pensée.
Du brûlant équateur à la zone glacée,
Chez le Nègre indolent, au farouche Iroquois,
Allez porter nos arts, nos plaisirs et nos lois ;
Policez le barbare, éclairez le sauvage,
Et ne leur portez plus la mort ou l'esclavage.

Brillant astre du jour, de climats en climats,
Tu poursuis en vainqueur les ombres, les frimas;
Tu conduis le zéphir dans les airs qu'il épure;
Il trace autour du globe un trône de verdure;
Et des bords du Niger, des monts audacieux
Où le Nil a caché sa source dans les cieux,
Cette aimable couleur, de contrée en contrée
S'étend aux monts voisins de l'onde hyperborée.
Des tapis d'émeraude ont bordé les ruisseaux;
Ils couvrent les vallons, le penchant des coteaux,
Et les monts odorans où la brebis charmée
Goûte du serpolet la sève ranimée:
Les sucs et les esprits du nouvel aliment
Lui rendent la gaîté, l'âme et le mouvement:
Je la vois qui bondit sous la garde fidèle
Du chien qui la rassure en grondant autour d'elle;
Et la jeune bergère, assise au coin d'un bois,
Chante, et roule un fuseau qui tourne sous ses doigts.
Tandis que mes regards erraient sur ces campagnes,
Le pampre a reverdi sur le front des montagnes.
Ce vert sombre et foncé des humbles végétaux,
Doit bientôt revêtir les chênes, les ormeaux,
Et dans peu la forêt reprendra sa parure.
Quels chants vont éclater sous son toit de verdure!
Déjà le rossignol fait retentir les bois;
Il sait précipiter et ralentir sa voix;
Ses accens variés sont suivis d'un silence
Qu'interrompt avec grâce une juste cadence.

Immobile sous l'arbre où l'oiseau s'est placé,
Souvent j'écoute encore, et son chant a cessé.
Enfin, dans les forêts la chaleur plus active
Redonne un libre cours à la sève captive;
Ce rapide torrent, gêné dans ses canaux,
Ouvrant, pour s'échapper, l'écorse des rameaux,
Du bouton déployé fait sortir le feuillage,
L'élève et le répand sur l'arbre qu'il ombrage.
Le chevreuil, plus tranquille, est caché dans les bois;
Je ne vois plus l'oiseau dont j'écoute la voix.
La couleur qui rassemble et l'ombre et la lumière,
Ce vêtement nouveau de la nature entière,
Réjouit à-la-fois et repose mes yeux,
Que fatigue au Printemps l'éclat brillant des cieux.
O vallons! ô coteaux! champs heureux et fertiles!
Quels charmes ces beaux jours vont rendre à vos asiles!
Oh! de quel mouvement je me sens agité
Quand je reviens à vous du sein de la cité!
Je crois rentrer au port après un long orage,
Et suis prêt quelquefois d'embrasser le rivage;
Tous mes jours sont à moi, tous mes fers sont rompus;
Ici les vrais plaisirs me sont enfin rendus;
J'y sens renaître en moi le calme, l'espérance,
Et ce doux sentiment d'une heureuse existence,
Que le monde frivole où j'étais entraîné,
Et son luxe et ses arts ne m'avaient point donné.
Tout me rit, tout me plaît dans ce séjour champêtre:
C'est là qu'on est heureux sans trop penser à l'être.

Je ne jouis pas seul. Le retour du Printemps
Vient d'inspirer la joie aux citoyens des champs:
Les entends-tu, Doris, bénir leur destinée,
Et saluer en chœur l'aurore de l'année?
Vois-tu l'activité, l'espoir de son bonheur
Eclater dans les yeux du jeune agriculteur?
Content de voir finir les jours de l'indolence,
Il veut, par le travail, mériter l'abondance;
Il se plaît dans sa peine; il craint la pauvreté,
Mais il craint plus encor la triste oisiveté.
Tandis que sous un dais la Mollesse assoupie
Traîne les long momens d'une inutile vie,
Le chant gai de l'oiseau qui monte au haut des airs
Pour donner aux oiseaux le signal des concerts,
Dès que le jour naissant dans l'ombre s'insinue,
L'avertit que Cérès l'appelle à la charrue.
Il dompte, en se jouant, ce taureau menaçant
Qui résiste avec crainte, et cède en mugissant,
Et le soc enfoncé dans un terrain docile,
Sous ses robustes mains ouvre un sillon facile.
Il va semer ces grains si chers aux animaux,
Compagnons éternels de ses nobles travaux:
La herse, en les couvrant sous la glèbe amollie,
Assure le dépôt qu'à la terre il confie.

S'il a vu dans ses champs l'ivraie ou les chardons
Opprimer le froment, usurper les sillons,
Il invite au travail sa compagne fidèle.

Elle assemble aussitôt ses enfans autour d'elle;

L'aîné, le fer en main, va devancer ses pas;
Le plus jeune sourit, emporté dans ses bras;
Et tous, avant l'aurore, ils vont, loin du village,
Délivrer le froment étouffé sous l'herbage.
L'enfant laborieux, mais novice en son art,
Suit sa mère en aveugle, et l'imite au hasard;
Et le fer que conduit sa main mal assurée
Blesse la jeune plante à Cérès consacrée;
Il voit autour de lui ses frères empressés,
Rassembler en monceaux les cailloux dispersés.
Tous de leurs vains travaux relèvent l'importance
Et chacun d'eux alors croit sortir de l'enfance.
La mère d'un souris flatte leur vanité,
Applaudit à leur zèle, excite leur gaîté,
Et d'un œil satisfait les voit sur la verdure
S'agiter, se jouer, croître avec la nature.
Mais les momens sont chers: les beautés du Printe
Se succèdent en foule et brillent peu d'instans:
Jouissons, le Temps vole, et Flore nous appelle.
Le soleil, entouré d'une splendeur nouvelle,
Va, dans sa route oblique, embrasser les gémea
Conduit par la pléiade, il sort du sein des eaux,
Sur nos champs embellis prodigue la lumière,
Et semble avec plaisir prolonger sa carrière;
Des tapis de verdure il fait sortir les fleurs;
Il nuance, varie, anime les couleurs.
Déjà sur le rempart qui défend la prairie,
La rose est en bouton, l'aubépine est fleurie;

J'ai vu la marguerite étalant ses beautés,
Son cercle émaillé d'or, ses rayons argentés:
Ici la primevère élève sur la plaine
Ses grappes d'un or pâle et sa tige incertaine.
Heureux, cent fois heureux l'habitant des hameaux,
Qui dort, s'éveille, chante à l'ombre des berceaux;
Et, ravi des beautés qu'il voit dans la campagne,
Du plaisir qu'il éprouve avertit sa compagne!
Eglé va consulter dans le ruisseau voisin
Quelle fleur doit orner ou sa tête ou son sein;
Ces trésors du Printemps semés sur la verdure
Sont pour elle un tribut qu'il doit à sa parure.
  Naissez, brillantes fleurs, sur ces vastes guérets,
Couronnez ces vergers, égayez ces forêts,
Réjouissez les sens et parez la jeunesse:
En donnant les plaisirs, promettez la richesse.
Tempère, astre du jour, le feu de tes rayons,
Ne brûle pas ces bords que tu rendis féconds:
Sans dissiper leurs eaux échauffe les nuages,
Et que la douce ondée arrose nos rivages.
  Ah! Doris, c'est alors qu'il faut voir le Printemps!
Hâtons-nous, quittons tout: les vieillards, les enfans,
Pour voir tomber des cieux la vapeur printanière,
Sont déjà rassemblés au seuil de leur chaumière.
Hélas! ils ont tremblé que l'excès des chaleurs
Ne consumât les fruits desséchés sous les fleurs,
Ne flétrît dans ces prés l'herbe qui vient de naître,
Et ne retînt caché l'épi qui va paraître:

Mais ils ont vu pâlir le disque du soleil.
Cet astre, en s'élevant de l'orient vermeil,
Se montre environné d'une vapeur légère,
Qui monte dans les cieux, s'étend sur l'hémisphère,
Et sans troubler les airs répand l'obscurité.
Le feuillage du saule est à peine agité,
Et les faibles roseaux ne courbent point leurs têtes.
On n'entend point ces bruits précurseurs des tempêtes;
Les troupeaux sans frayeur s'écartent des hameaux,
Et l'oiseau dans les bois chante sous les rameaux.
La nue enfin s'abaisse, et sur les champs paisibles
Distille sa rosée en gouttes insensibles:
Je ne vois point les flots de sa chute ébranlés,
Ni leur sein sillonné de cercles redoublés;
A peine je l'entends, dans le bois solitaire,
Tomber de feuille en feuille et couler sur la terre.
Jusqu'à la fin du jour la tranquille vapeur
Sur les champs ranimés dépose la fraîcheur.
Le soleil, au couchant, dore enfin nos rivages;
Il sème de rubis le contour des nuages:
La campagne étincelle; un cercle radieux,
Tracé dans l'air humide, unit la terre aux cieux;
Et bientôt les vapeurs, où brillait la lumière,
Suivent le globe ardent qui finit sa carrière.
La Nuit, qui sur son char s'élève au firmament,
Amène le repos, suspend le mouvement;
Et le bruit faible et doux du zéphir et de l'onde,
Se fait entendre seul dans ce calme du monde.

ıure assoupit les sens du laboureur;
acles du jour ont réjoui son cœur;
ır ses champs descendre l'abondance;
nges flatteurs, enfans de l'Espérance,
ent les plaisirs qu'interrompt son sommeil.
uels brillans tableaux étonnent son réveil!
t! quels parfums! quels changemens rapides!
st élancé de ses tuyaux humides:
stes des champs, tous les arbres féconds,
t leurs couleurs aux couleurs des gazons;
ge, à travers la blancheur la plus pure,
son feuillage échapper la verdure.
ıe l'homme est heureux! qu'il doit être content
tés qu'il admire et des biens qu'il attend!
rance, Doris, descend sur ces campagnes,
r ces coteaux, vole sur ces montagnes,
ns ces vergers, et revient au Printemps
r notre âme au spectacle des champs:
ıs et d'épis sa tête est couronnée;
ıtre de loin les bienfaits de l'année,
ı tout mortel le prix de ses travaux,
r au jeune homme, au vieillard le repos.
la retrouver dans ce vallon champêtre.
fait jouir des biens encore à naître;
je la cherchais dans ces tristes jardins
ases brillans surchargent cent gradins;
ıit, enchaîné dans sa prison de verre,
le habitant d'une rive étrangère.

Mais ils ont vu pâlir le disque du soleil.
  Cet astre, en s'élevant de l'orient vermeil,
Se montre environné d'une vapeur légère,
Qui monte dans les cieux, s'étend sur l'hémisph
Et sans troubler les airs répand l'obscurité.
Le feuillage du saule est à peine agité,
Et les faibles roseaux ne courbent point leurs tê
On n'entend point ces bruits précurseurs des temp
Les troupeaux sans frayeur s'écartent des hamea
Et l'oiseau dans les bois chante sous les rameaux
  La nue enfin s'abaisse, et sur les champs pais
Distille sa rosée en gouttes insensibles:
Je ne vois point les flots de sa chute ébranlés,
Ni leur sein sillonné de cercles redoublés;
A peine je l'entends, dans le bois solitaire,
Tomber de feuille en feuille et couler sur la ter
Jusqu'à la fin du jour la tranquille vapeur
Sur les champs ranimés dépose la fraîcheur.
  Le soleil, au couchant, dore enfin nos rivages
Il sème de rubis le contour des nuages:
La campagne étincelle; un cercle radieux,
Tracé dans l'air humide, unit la terre aux cieux;
Et bientôt les vapeurs, où brillait la lumière,
Suivent le globe ardent qui finit sa carrière.
  La Nuit, qui sur son char s'élève au firmament
Amène le repos, suspend le mouvement;
Et le bruit faible et doux du zéphir et de l'onde,
Se fait entendre seul dans ce calme du monde.

Ce murmure assoupit les sens du laboureur;
Les spectacles du jour ont réjoui son cœur;
Il a vu sur ses champs descendre l'abondance;
Et des songes flatteurs, enfans de l'Espérance,
Lui rendent les plaisirs qu'interrompt son sommeil.
Mais quels brillans tableaux étonnent son réveil!
Quel éclat! quels parfums! quels changemens rapides!
L'épi s'est élancé de ses tuyaux humides:
Les arbustes des champs, tous les arbres féconds,
Opposent leurs couleurs aux couleurs des gazons;
Et leur tige, à travers la blancheur la plus pure,
Laisse de son feuillage échapper la verdure.
Oh! que l'homme est heureux! qu'il doit être content
Des beautés qu'il admire et des biens qu'il attend!
L'Espérance, Doris, descend sur ces campagnes,
Plane sur ces coteaux, vole sur ces montagnes,
Entre dans ces vergers, et revient au Printemps
Intéresser notre âme au spectacle des champs:
De raisins et d'épis sa tête est couronnée;
Elle montre de loin les bienfaits de l'année,
Promet à tout mortel le prix de ses travaux,
Le plaisir au jeune homme, au vieillard le repos.
Je viens la retrouver dans ce vallon champêtre.
Elle m'y fait jouir des biens encore à naître;
En vain je la cherchais dans ces tristes jardins
Où des vases brillans surchargent cent gradins;
Où languit, enchaîné dans sa prison de verre,
Le stérile habitant d'une rive étrangère.

Il y manque des fleurs. Autour de son jardin
Il élève d'abord le myrte et le jasmin;
Aux plants du potager la jonquille est mêlée;
Sur les bords d'un sentier monte la giroflée;
La fraise, auprès des eaux, fleurit avec l'œillet.
  Lindor cueille des fleurs qu'il assemble en bouque
Et les porte à Glicère, à la beauté qu'il aime;
Aux jardins de Lindor elle en cueille elle-même;
Il veut les rendre alors plus rians et plus beaux;
Il fait monter, tomber et serpenter les eaux;
Il les fait disparaître; il sait l'art de surprendre
Par des plants, des aspects qu'on ne doit point attend
Dans ce jardin fécond l'odorat est flatté,
Les yeux sont satisfaits et le goût est tenté:
Tout plaît aux sens, au cœur, et tout charme Glicè
  Lindor apprend enfin que lui-même a su plaire.
Ils craignirent bientôt des témoins indiscrets;
Il fallut des berceaux, des asiles secrets.
On vit le chèvre-feuille et le pampre flexible,
Composant de concert une alcove paisible,
Sous leurs rameaux unis, sous leurs fleurs en feston
Dérober au grand jour des fleurs et des gazons.
Ce terrain plus riant, plus riche et plus fertile,
Ne présentait le beau qu'à côté de l'utile.
Raimond, dans son jardin, travaillait plus gaîmen
Glicère y va combler les vœux de son amant;
Au père de Lindor elle a conduit son père.
  Sous des berceaux fleuris, asile du mystère,

Les vieillards enchantés unirent leurs enfans.
Cet hymen, ces beaux lieux, ces charmes du Printemps
Leur rendant l'espérance et de jeunes pensées,
Leur sang se rallumait dans leurs veines glacées,
Et portait dans leurs yeux le feu de la santé.
  Charme de la jeunesse, âme de la beauté,
Compagne du travail et de la tempérance,
Santé, premier des biens, trésor de l'indigence,
Soutien de nos vertus, source de nos désirs,
Toi, sans qui la nature offre en vain les plaisirs,
Tu reviens consoler, dans la saison nouvelle,
Le mourant qui s'éteint, le vieillard qui t'appelle.
  Jadis j'ai vu mes jours s'avancer vers leur fin;
Un art souvent funeste et toujours incertain
Allait détruire en moi la nature affaiblie;
Le retour du Printemps me rendit à la vie;
Je me sentis renaître; et bientôt, sans effort,
Soulevé sur ce lit d'où s'écartait la mort,
J'embrassai ces amis dont les soins pleins de charmes
Suspendaient mes douleurs, dissipaient mes alarmes:
Je revis mes vergers, ces ruisseaux, ces forêts
Que j'avais craint long-temps de perdre pour jamais.
  Oh! que l'âme jouit dans la convalescence!
Je ne pouvais rien voir avec indifférence;
Mes yeux étaient frappés d'un papillon nouveau:
Cet insecte, disais-je, est sorti du tombeau;
De sa cendre féconde il tire un nouvel être;
La nature à tous deux nous permit de renaître.

Sur la fleur du tilleul, sur la rose ou le thym,
Si je voyais l'abeille enlever son butin,
Elle revient, disais-je, errer sur ce rivage,
Après avoir langui dans un long esclavage;
Et moi, je viens m'unir à tant d'êtres divers,
Et reprendre ma place en ce vaste univers.
J'allais me pénétrer des rayons de l'aurore,
J'allais jouir du jour avant qu'il pût éclore;
J'étais pressé de voir, pressé de me livrer
Au plaisir de sentir, de vivre et d'admirer.
Je tressaillais, Doris, au moment où ma vue,
Pénétrant par degrés dans la sombre étendue,
Démêlait les couleurs et distinguait les lieux;
Les objets confondus s'arrangeaient sous mes yeux:
D'abord des monts altiers la surface éclairée
Se présentait de loin de vapeurs entourée;
Un faisceau de rayons détaché du soleil,
Coulait rapidement sur l'horizon vermeil;
Et l'astre lumineux, s'élançant des montagnes,
Jetait ses réseaux d'or sur les vertes campagnes.
O toi, qui m'as rendu la pensée et les sens,
Marche, éclaire le monde et prodigue au Printemps
Des charmes, des plaisirs dont je jouis encore!
C'est ainsi qu'au moment qui succède à l'aurore,
De l'orient en feu j'admirais les beautés,
J'admirais les gazons, les ruisseaux argentés,
Et le jeu des rayons dans ces perles liquides
Que dépose la nuit sur les vallons humides.

Les vents qui murmuraient dans les arbres voisins,
M'apportant les parfums des champs et des jardins,
Mes sens étaient charmés, et mon âme ravie
Croyait sentir la sève et respirer la vie.
J'entendis tout-à-coup un mélange de voix
Résonner dans la plaine, éclater dans les bois:
Le berger ranimait les chalumeaux antiques;
La pauvreté contente entonnait des cantiques;
La bélante brebis, le taureau mugissant,
Vers les monts émaillés couraient en bondissant.
Cependant les oiseaux errans dans les bocages,
Remplissaient de leurs chants les voûtes des ombrages;
L'insecte, en bourdonnant, murmurait son plaisir.
Ces sons qu'à mon oreille apportait le zéphir,
Les campagnes, les cieux, la nature embellie,
Tout me félicitait du retour à la vie;
Et moi, je renaissais pour voir un monde heureux.
Ma voix mêlait ses chants aux chants harmonieux
Qui célébraient l'aurore et la saison nouvelle.
Oh! combien ces concerts, la joie universelle,
Augmentaient à mes yeux les charmes du Printemps!
J'associais mon cœur à tous les cœurs contens;
Je m'égalais, Doris, à cet Etre-Suprême,
Heureux par le bonheur de tant d'êtres qu'il aime.
Il jouit dans nos cœurs, c'est là sa volupté;
Il jette dans l'espace un regard de bonté,
Et parcourt d'un coup d'œil ces campagnes profondes,
Pour y voir le plaisir animer tous les mondes.

Ah! c'est ici, Doris, qu'il doit fixer les yeux.
Vois, admire, jouis.... O jours délicieux!
Le Printemps dans sa gloire embellit tous les êtres;
Animaux, végétaux, tout, dans ces lieux champêtres
Arrive en ce moment au jour de sa beauté.
Déjà près du cancer le soleil est monté;
Le ciel tranquille et pur que blanchit la lumière,
En réfléchit l'éclat sur la nature entière.
Tandis que ce grand astre, aux deux tiers de son tour
Est encor loin des mers où s'éteindra le jour,
Arrêtons-nous, Doris, au bord de ce bocage,
Et du tertre émaillé que ce vieux chêne ombrage,
Regardons ces coteaux l'un à l'autre enchaînés,
Et ces riches vallons de pampres couronnés.
Vois dans ces champs, ces bois, la nature affranchi
Se livrer librement à sa noble énergie,
Répandre autour de toi ses bienfaits au hasard,
Et son luxe échapper aux entraves de l'art;
Contemple cette plaine et riante et féconde,
Qui semble un autre Eden, et le jardin du monde.
Là, Bacchus a cédé la campagne à Cérès;
Vertumne avec Pomone ombragent ces guérets:
Vois ces arbres en fleurs, de leur cime agitée
Verser sur les sillons une pluie argentée,
Les rubis du pavot qu'emportent les zéphirs,
Et le bluet flottant qui sème ses saphirs.
Ici, les églantiers ont dessiné la route
D'un ruisseau qui serpente égaré sous leur voûte;

Plus loin, l'astre du jour, les champs et les coteaux
Ont pris du mouvement, et tremblent dans ces eaux
Dont le reflet brillant se peint sur la verdure.
Mais aujourd'hui, Doris, est-il dans la nature
Des prés, des champs, des bois sans grâce et sans beauté?
Est-il en ce moment un cœur sans volupté?
Pour moi, sous ces berceaux, tranquille, heureux de vivre,
Content du jour qui passe et du jour qui va suivre,
Je jouis, sans choisir, des plaisirs renaissans
Que la saison nouvelle apporte à tous mes sens.
Et c'est dans ces beaux jours que les rois de la terre
Evoquent des enfers le démon de la guerre!
C'est lorsque le Printemps, précédé des zéphirs,
Des monts chargés de fleurs appellent les plaisirs,
Que la voix des tyrans nous appelle au carnage!
Leurs esclaves cruels, ministres de leur rage,
Sur les bords consacrés aux transports les plus doux,
Vont lancer le tonnerre et tomber sous ses coups.
Là, le jeune guerrier s'éclipse à son aurore;
Il rougit de son sang la fleur qui vient d'éclore,
Et tourne ses regards vers l'aimable séjour
Où le rappelle en vain l'objet de son amour:
Les regrets dont sa mort sera bientôt suivie
Ajoutent dans son cœur au regret de la vie.
Là, périt un héros, le modèle et l'appui
D'enfans infortunés qui n'espéraient qu'en lui:
Peut-être dans l'état, que défendit leur père,
Ils souffriront un jour l'opprobre et la misère:

Il meurt en prononçant le nom de ses enfans.
La fureur et la mort volent dans tous les rangs ;
La discorde implacable, entassant ses victimes,
Y foudroie au hasard des guerriers magnanimes,
Des lâches au combat par la crainte entraînés,
D'utiles citoyens, des brigands effrénés.
Satellites des rois, assassins mercenaires,
Immolez, s'il le faut, ces monstres sanguinaires,
Dévoués, comme vous, aux fureurs des tyrans ;
Mais respectez du moins des mortels innocens!
Pourquoi poursuivre, hélas! ce citoyen champêtre
A travers les moissons que ses mains ont fait naître
Quel horrible plaisir enivre ces vainqueurs!
Au cri de la nature a-t-il fermé les cœurs ?
Sur les toits des hameaux qu'il embrase avec joie,
L'un suit d'un œil content le feu qui se déploie;
L'autre, le front poudreux, le bras ensanglanté,
Profanant le plaisir, outrageant la beauté,
Vient d'arracher la fille à sa mère tremblante,
Et massacrer l'amant aux yeux de son amante.
Ceux-ci vont dépouiller, dans le champ des combats,
Leurs compagnons mourans, qui leur tendent les bras.
O féroces humains! ô honte! ô barbarie!
Mais un roi juste et sage a calmé leur furie.
Des peuples éclairés et polis par les arts,
Ne vont plus s'égorger sous les drapeaux de Mars ;
Et déjà le Printemps ne craint plus que la guerre
Ravage les beautés qu'il prodigue à la terre.

Amour, c'est pour toi seul qu'il orne l'univers;
Viens remplir de tes feux l'air, la terre et les mers.
Des grâces, des plaisirs, source aimable et féconde,
Principe de la vie, âme et ressort du monde,
Enflamme, réunis les êtres dispersés;
Rends heureux l'univers: qu'il aime, et c'est assez.
Par l'excès des plaisirs fais sentir ta puissance;
La nature est enfin digne de ta présence;
Jeune, riante et belle, elle attend tes faveurs;
Ton trône est préparé sous des berceaux de fleurs;
Des chants multipliés dans les airs se confondent,
Et volent des coteaux aux vallons qui répondent.
Je vois les animaux l'un vers l'autre accourir,
S'approcher, s'éviter, se combattre et s'unir;
Ils semblent inspirés par une âme nouvelle,
Et le feu du plaisir dans leurs yeux étincelle.
Le coursier indocile, inquiet, agité,
Echappe en bondissant au frein qui l'a dompté;
Du haut de la colline il porte au loin la vue;
Il cherche un vaste objet dans la vaste étendue.
La génisse mugit de vallons en vallons,
Et le taureau fougueux suit ses pas vagabonds.
Par les sons étouffés d'un lugubre murmure
Il révèle aux échos les tourmens qu'il endure.
La bergère, effrayée, entend les loups cruels
Annoncer en hurlant leurs plaisirs mutuels.
Amour, tu sais dompter l'instinct le plus sauvage:
Le tyran des déserts, entouré de carnage,

Dans les sables brûlans, au fond des antres sourds
Exprime en rugissant ses féroces amours.
A ses horribles feux sa compagne sensible,
Lui répond par un cri lamentable et terrible;
Leur long mugissement retentit dans les airs,
Et trouble dans la nuit le calme des déserts.
Enfin, le couple affreux s'unit dans l'ombre obscur
Et semble en jouissant menacer la nature.
Le tigre à tes faveurs a long-temps résisté;
Il semblait à regret sentir la volupté;
Au plus doux des plaisirs mêlant sa barbarie,
Il caresse en grondant son amante en furie.
Mais dans ces champs, ces bois, sur le toit des hamea
Des sentimens plus doux animent ces oiseaux;
Je les vois s'empresser autour de leurs amantes,
Et, les yeux enflammés, les ailes frémissantes,
Par des soins, par des chants, demander du reto
Inspirer le plaisir, et mériter l'amour.
Sur ce dôme azuré la colombe amoureuse,
A son amant chéri se montre dédaigneuse;
Il cherche à se parer des couleurs de son sein,
Et change en s'agitant leur émail incertain:
Le dédain l'éloignait, un coup d'œil le rappelle.
L'aigle, entouré des feux dont l'Olympe étincel
Suit, atteint son amante et jouit dans les cieux.
Le moineau téméraire, ardent, impétueux,
Vole à l'objet qu'il aime: il presse, il sollicite;
D'un moment de rigueur il s'indigne, il s'irrite:

Le délai le consume, et l'instant des plaisirs
N'est pour lui qu'un passage à de nouveaux désirs.
Le cygne a déployé ses ailes argentées,
Et, sillonnant les eaux mollement agitées,
Aux yeux de son amante étalant sa beauté,
Navigue avec orgueil, flotte avec majesté.
Voyez sous ces rameaux ces tendres tourterelles
Nourrir de cent baisers leurs ardeurs mutuelles,
Et par des sons touchans, un murmure enflammé,
Exhaler le plaisir d'aimer et d'être aimé.
Se voir est leur bonheur, et l'amour est leur vie.
Des chants de son amant Philomèle ravie,
L'écoute, s'attendrit et cède à ses désirs;
Il a chanté pour plaire, il chante ses plaisirs.
Sur la feuille naissante un insecte invisible
Poursuit avec ardeur un être imperceptible;
Les atomes vivans s'unissent dans les airs,
Tandis que la baleine et les monstres des mers
De leurs longs mouvemens troublent le sein des ondes:
On les voit se jouer sous leurs voûtes profondes,
Et dans les flots tremblans se suivre et s'abîmer.
Tout désire et jouit; l'homme seul sait aimer:
Il est souvent des sens l'esclave involontaire,
Mais à son cœur sensible un cœur est nécessaire.
L'amour dans ces oiseaux meurt avec le Printemps;
L'amour chez les humains revient dans tous les temps
Consoler les douleurs dont l'âme est poursuivie;
Il embellit l'aurore et le soir de la vie.

D'un sentiment confus dès l'enfance agité,
L'homme a connu l'amour même avant la beauté.
Du vieillard la beauté reçoit encor l'hommage;
Il vient, en rougissant, vanter son esclavage,
Et, des ans auprès d'elle oubliant le fardeau,
Semer de quelques fleurs les bords de son tombeau.
Mais c'est dans les beaux jours de l'ardente jeunesse
Que l'amour fait sentir sa fougue et son ivresse,
Surtout dans ces momens où les feux du Printemps
Secondent ceux de l'âge et la force des sens;
Des charmes les plus doux l'image retracée
Revient à chaque instant occuper la pensée:
Les sens n'ont qu'un objet, le cœur qu'un sentiment
Le besoin du plaisir est alors un tourment.
Amour, charmant Amour, la campagne est ton temple
Là, les feux d'un ciel pur, le penchant et l'exemple,
Le doux esprit des fleurs, le souffle du Zéphir,
Les concerts amoureux, tout dispose au plaisir;
Tout le chante, le sent, l'inspire et le partage.
Les vergers, les hameaux, le chaume et le treillage
Les bosquets détournés, les vallons ténébreux,
Tout devient un asile où l'amour est heureux.
Ici, dans leur enfance, au fond de la feuillée,
Et sur la mousse fraîche et mollement enflée,
En se baisant sans cesse, Hylas et Lycoris
Attendent que l'Amour éclaire leurs esprits.
L'abeille au fond des fleurs goûte moins de délices
A pomper le nectar qu'enferment leurs calices,

Et dans son vol léger l'amoureux papillon
Donne moins de baisers aux roses d'un vallon.
Là, dans un bois fleuri, Chloé, timide et tendre,
Opposait la pudeur aux transports de Sylvandre;
Mais les oiseaux unis qui courbent ces rameaux,
Ces accens de l'amour dans tous les animaux,
Cette molle douceur dans les airs répandue,
Porte la volupté dans son âme éperdue;
L'incarnat de son teint, ses regards languissans,
De l'amoureux Sylvandre ont égaré les sens:
Sourd à de faibles cris, à des refus timides,
Ses yeux étincelans et ses lèvres avides
Errent rapidement de beautés en beautés.
Enchaînés l'un à l'autre, ivres de voluptés,
Tous leurs sens enflammés au même instant jouissent.
Ces amans plus heureux que les vertus unissent,
Et dont les sentimens profonds, purs et constans,
Résistent aux faveurs, sont respectés du Temps,
Aux plaisirs de s'aimer trouvent de nouveaux charmes.
Un doux ravissement leur fait verser des larmes;
Enchantés du présent, calmes sur l'avenir,
Savourant du passé l'aimable souvenir,
L'un et l'autre rend grâce à l'objet qu'il adore,
Et ne demande au ciel qu'un cœur plus tendre encore.
A la douce clarté des flambeaux de la nuit,
Sous un berceau de myrte où l'Amour les conduit,
Au chant des rossignols dont les voix se répondent,
Leurs baisers, leurs soupirs, leurs âmes se confondent;

Ils jouissent encor dans le calme des sens.
Cependant ces désirs sans cesse renaissans,
Ces chaînes de l'amour, ces ardeurs mutuelles,
Vont donner l'existence à des races nouvelles.
J'ai vu dans la forêt les couples des oiseaux
A leur postérité préparer des berceaux;
Sur les germes naissans la mère est établie,
Et le feu de son sein les dispose à la vie;
Ils vont briser leurs fers, ils vont jouir du jour.
Ce moment à la terre annonce un autre amou
Il a ses voluptés, ses transports, son ivresse.
Sentiment vif et pur, généreuse tendresse,
Protégez, conservez les êtres animés;
Nés pour aimer un jour, qu'ils soient d'abord aim
Le plus grand des plaisirs leur donna la naissanc
Qu'un souvenir si doux attache à leur enfance;
D'un être faible encor qu'un autre soit l'appui,
Qu'il prodigue des soins qu'on prodigua pour lui.
A l'amour maternel la nature confie
Ces êtres imparfaits qui commencent la vie.
O jeunesse des bois! sortez de vos berceaux,
Mêlez-vous dans les airs aux peuples des oiseaux;
Parcourez la campagne, errez sous la verdure,
Jouissez de vos biens, possédez la nature.
Tous ces fruits sont à vous: le flambeau de l'Été
Avance les momens de leur maturité;
Et déjà le trésor des richesses champêtres
Promet des alimens à la foule des êtres.

CHANT SECOND.

Le soleil et la chaleur font éclore une multitude d'êtres nouveaux qui animent les élémens. Caractère de grandeur et d'opulence que l'Été donne à la nature. Elle est moins variée qu'au Printemps ; elle ne doit être vue qu'en grand. Riche et vaste paysage fait pour être vu pendant l'Été ; ses effets sur l'âme. Eloge de l'agriculture. Combien il est facile de rendre heureux les laboureurs. Leurs mœurs. L'Été dans sa force. Puissance et majesté de la nature sous la zone torride ; la chute du Nil ; une forêt. Paysages tels qu'on les désire pendant la chaleur, et leurs effets sur les sens et sur l'âme. Tondaison. Fenaison, et gaîté des travaux champêtres. Un gentilhomme que la guerre avait ruiné, prend une ferme. Maturité des blés. Corvée, et ses horreurs. Orage. Grêle. Vue d'un pays après un orage qui n'a point fait de dégât. Episode dans lequel sont renfermés plusieurs circonstances de l'Été. Un bain ; la moisson ; actions-de grâces après la moisson, etc.

L'ÉTÉ.

O toi, dont l'Éternel a tracé la carrière,
Toi qui fais végéter et sentir la matière,

Qui mesures le temps et dispenses le jour,
Roi des mondes errans qui composent ta cour,
Du Dieu qui te conduit noble et brillante image,
Les Saisons, leurs présens, nos biens sont ton ouvra
Tu disposas la terre à la fécondité,
Quand tu la revêtis de grâce et de beauté :
Tu t'élevas bientôt sur la céleste voûte,
Et des traits plus ardens, répandus sur ta route,
De l'équateur au pôle ont pénétré les airs,
Le centre de la terre et l'abîme des mers :
A des êtres sans nombre ils donnent la naissance.
Tout se meut, s'organise, et sent son existence;
La matière est vivante, et des champs enflammés
Le sable et le limon semblent s'être animés.
Les germes des oiseaux, des poissons, des reptiles
S'élancent à la fois de leurs prisons fragiles.
Ici, le faon léger se joue avec l'agneau;
Là, le jeune coursier bondit près du chevreau;
Sur les bords opposés de ces feuilles légères
Résident des tribus l'une à l'aûtre étrangères;
Les calices des fleurs, les fruits sont habités;
Dans les humbles gazons s'élèvent des cités;
Et des eaux de la nue une goutte insensible
Renferme un peuple atome, une foule invisible.
Comme un flot disparaît sous le flot qui le suit
Un être est remplacé par l'être qu'il produit.
Ils naissent, Dieu puissant, lorsque ta voix fécon
Les appelle à leur tour sur la scène du monde :

Dévorés l'un par l'autre, ou détruits par le temps,
Ils ont à tes desseins servi quelques instans.
Mais si l'Été brûlant a prodigué la vie
A tant d'êtres nouveaux dont la terre est remplie,
Il augmente, il achève, il mûrit les trésors
Qu'un air plus tempéré fit naître sur nos bords.
Quel aspect imposant il donne à la nature!
Il ne la flétrit pas, il change sa parure.
Sans doute elle a perdu de sa variété;
Mais, simple avec grandeur, belle avec majesté,
Elle a pour ornement sa superbe opulence:
Nos biens sont sa beauté, sa grâce est l'abondance.
Déjà l'œil dans nos champs compte moins de couleurs;
L'Été dans le parterre a relégué les fleurs.
Je n'irai plus chercher au bord de la prairie
Cet émail, ces beautés que le Printemps varie.
Je porte mes regards sur de vastes guérets;
Je parcours d'un coup-d'œil les champs et les forêts,
Un océan de blés, une mer de verdure.
Dans un espace immense il faut voir la nature,
Loin des rians jardins, loin des plants cultivés:
J'irai sur l'Apennin, sur ces monts élevés,
D'où j'ai vu d'autres monts formant leur vaste chaîne,
De degrés en degrés s'abaisser sur la plaine.
Un fleuve y serpentait, et ses flots divisés
Baignaient dans cent canaux les champs fertilisés.
Je le voyais briller à travers les campagnes,
Se noircir quelquefois de l'ombre des montagnes,

S'approcher, s'éloigner, et, d'un cours incertain,
Se perdre et s'enfoncer dans un sombre lointain.
Mes regards, étonnés de ces riches spectacles,
Commandaient à l'espace, et volaient sans obstacle
Jusqu'aux fonds azurés où la voûte des airs
S'unit, en se courbant, au vaste sein des mers.
Je voyais les moissons du soleil éclairées,
Ondoyer mollement sur les plaines dorées;
Des forêts s'élever sur les monts écartés;
Des arbres couronner les bourgs et les cités;
Des prés déjà blanchis et des pampres fertiles
Du peuple des hameaux entourer les asiles.
Le globe des Saisons, dans les flots radieux
Précipitant ses traits lancés du haut des cieux,
Le fleuve étincelant et la mer argentée
Renvoyaient sur les monts leur lumière empruntée
C'était dans ces momens où l'excès des chaleurs
Sous leurs paisibles toits retient les laboureurs.
Il semblait qu'à moi seul la nature en silence
Etalât sa richesse et sa magnificence.

Les trésors rassemblés sur ces vastes cantons,
Ces monts et ces forêts, ces mers, ces champs fécond
De ce tout varié la confuse harmonie,
Ce spectacle si grand des vrais biens de la vie,
Occupaient ma pensée, et portaient dans mon cœu
Un plaisir réfléchi, le calme et le bonheur.

J'admirais tes bienfaits, divine Agriculture;
Tu sais multiplier les dons de la nature;

Toi seule à l'enrichir forces les élémens:
Elle doit à tes soins ses plus beaux ornemens.
Sans toi, ces végétaux, que tu sais reproduire,
Périssent en naissant, ou naissent pour se nuire.
Tu tiras les humains du centre des forêts;
Fixés auprès des champs qu'ils cultivaient en paix,
Ils purent prononcer le saint nom de patrie,
Et connaître les mœurs, ornemens de la vie.
Bientôt les animaux, vaincus dans les déserts,
Esclaves des humains, se plurent dans nos fers.
L'homme ravit la laine à la brebis paisible;
Le taureau lui soumit son front large et terrible;
La génisse apporta son nectar argenté,
Aliment pur et doux, source de la santé.
L'Agriculture alors nourrit un peuple immense,
Et des champs aux cités fit passer l'abondance.
La candeur, l'équité, la liberté, l'honneur
Fut le partage heureux du peuple agriculteur;
Et lui seul, enrichi des trésors nécessaires,
Reçut de l'étranger les tributs volontaires.
Sénat d'un peuple-roi, qui mit le monde aux fers,
Conseil de demi-dieux qu'adora l'univers,
Cérès avec Bellone a formé ton génie.
Des hameaux dispersés sur les monts d'Ausonie,
Des vallons consacrés par les pas des Catons,
Du champ des Régulus, du toit des Scipions,
S'élançait, au Printemps, ton aigle déchaînée
Pour annoncer la foudre à la terre étonnée.

Au retour des combats, tes vertueux guerriers
Au temple de Cérès appendaient leurs lauriers.
Les arbres émondés par le fer des Emiles,
Les champs sollicités par les mains des Camilles,
De leurs dons à l'envi comblaient leurs possesseurs;
Et ces fruits du travail n'altéraient point leurs mœurs.
Peuple qui des rochers de la Scandinavie
Descendis en vainqueur sur l'Europe asservie,
Tu maintiens sur tes bords les vertus des héros;
Mais tu sais respecter l'habitant des hameaux;
Et du vil publicain, du noble tyrannique,
Il n'a point à nourrir le faste asiatique;
Il prend place au conseil, près du trône des rois;
Sait penser, obéir, suivre et donner des lois.
Hélas! le malheureux qui rend nos champs fertiles
Est immolé sans cesse aux habitans des villes;
Et, dédaignant ses soins, son état, ses vertus,
Nous honorons ici les talens superflus,
Un vain faste, des noms, un frivole art de plaire.
O toi par qui fleurit l'art le plus nécessaire,
Ami de l'innocence, honnête agriculteur,
Qu'il est facile et doux de faire ton bonheur!
Ah! s'il n'a point à craindre une injuste puissance,
Un tyran subalterne, ou l'avide finance,
Si la loi le protège, il est heureux sans frais;
Auprès de la nature, il sent tous ses bienfaits.
Le luxe ne vient point lui montrer ses misères:
Content de ses plaisirs, de l'état de ses pères,

Il peut aimer demain ce qu'il aime aujourd'hui,
Et la paix de son cœur n'est jamais de l'ennui.
Vous le rendez heureux, volupté douce et pure!
Attachée à l'hymen, aux nœuds de la nature,
L'épouse qu'il choisit partage ses travaux;
De l'ami de son cœur elle adoucit les maux.
Ses enfans sont sa joie, ils seront sa richesse;
Il verra leurs enfans appuyer sa vieillesse,
Et sur son front ridé rappelant la gaîté,
Prêter encore un charme à sa caducité.
Qu'il revient avec joie à son humble chaumière
Dès que l'astre du jour a fini sa carrière!
Qu'il trouve de saveurs aux mets simples et sains
Qu'avec soin son épouse apprêta de ses mains!
La paix, la complaisance et le doux badinage,
Aimables compagnons de son heureux ménage,
Entourent avec lui la table du festin.
Réveillé par l'amour, inspiré par le vin,
Versant à ses enfans le doux jus de l'Automne,
Il chante ses plaisirs et le dieu qui les donne:
Sa fille en souriant répète ses chansons.

Mais voici le moment où l'astre des Saisons
Arrive du Cancer au lion de Némée.
Il revêt de splendeur la nature enflammée.
Le déluge embrasé qu'il répand dans les airs
Couvre les champs, les monts, les forêts et les mers.
Tout reçoit, réfléchit la clarté qu'il dispense;
Tout brille confondu dans la lumière immense.

La campagne gémit sous les rayons brûlans;
De la terre entr'ouverte ils pénètrent les flancs.
Du sommet des rochers sur les arides plaines
Déjà n'arrive plus le tribut des fontaines.
Le fleuve se resserre, et l'habitant des eaux
Cherche l'abri d'un antre ou l'ombre des roseaux
Par des feux dévorans la sève est consumée;
Elle ne soutient plus la plante inanimée,
Et le grain, détaché de l'herbe qui pâlit,
Dans le limon poudreux tombe et s'ensevelit.
Le coursier, sans vigueur et la tête penchée,
Jette un triste regard sur l'herbe desséchée.
Le pasteur, écarté sous des arbres touffus,
La tête sur la mousse, et les bras étendus,
S'endort environné de ses brebis fidèles,
Et des chiens haletans qui veillent autour d'elles
La chaleur a vaincu les esprits et les corps;
L'âme est sans volonté, les muscles sans ressorts
L'homme, les animaux, la campagne épuisée,
Vainement à la nuit demandent la rosée.
Sous un ciel sans nuage, on voit de longs éclairs
Serpenter sur les monts et sillonner les airs.
La nuit marche à grands pas, et de son char d'éb
Jette un voile léger que l'œil perce sans peine;
Son empire est douteux, son règne est d'un mom
L'éclat du jour qui naît blanchit le firmament;
Des feux du jour passé l'horizon luit encore.
Les vents et la fraîcheur n'annoncent plus l'auror

La chaleur qui s'étend sur un monde en repos
A suspendu les jeux, les chants et les travaux:
Tout est morne, brûlant, tranquille; et la lumière
Est seule en mouvement dans la nature entière.
Oh! si l'astre puissant des saisons et des jours
Opprime les climats éloignés de son cours,
S'il devient si terrible aux zones tempérées,
Quelles sont ses fureurs dans ces vastes contrées
Que le tropique embrasse, où le flambeau des cieux
Parcourt à l'équateur son cercle radieux?
C'est là que la nature, et plus riche et plus belle,
Signale avec orgueil sa vigueur éternelle:
C'est là qu'elle est sublime. Aux feux brillans des airs
Elle oppose les lacs, les fleuves et les mers;
Et le vent d'orient, y portant la rosée,
Répare et rafraîchit la campagne embrasée.
Le mélange fécond et des feux et des eaux
Y fait naître, y nourrit de puissans végétaux,
Titans majestueux, enfans de la nature.
Jamais l'affreux Hiver n'attente à leur verdure;
Ils répandent au loin leurs rameaux spacieux,
Ou de leur cime altière ils menacent les cieux.
A cent peuples errans les cocotiers fertiles
Offrent des alimens, des boissons, des asiles.
Les fleurs du canelier, l'odorant ananas,
L'arbuste de Tidor, embaument ces climats.
La nature en ces lieux, paisible souveraine,
Partage à ses sujets son superbe domaine;

Et là, changeant l'année et doublant les saisons,
Leur prodigue deux fois les fruits et les moissons.
Elle élève pour eux des forêts étendues
Qui gouvernent le globe et supportent les nues.
Cet être qui de loin semble un mont animé,
Ce colosse effrayant si puissamment armé,
L'éléphant y repose; heureux sous ces ombrages,
Il voit se succéder les races et les âges.
Le lion, plus terrible, à l'ombre des forêts,
Dans un antre sanglant médite ses forfaits;
Ou, les crins hérissés et la gueule écumante,
De rivage en rivage il répand l'épouvante.
Au bord du vaste fleuve à Brama consacré,
Toujours ivre de sang et de sang altéré,
Sans faim et sans besoin multipliant ses crimes,
Le tigre, en se jouant, déchire ses victimes.
Là, des monstres affreux, d'énormes animaux,
Souverains tour-à-tour de la terre et des eaux,
Sur les deux élémens font craindre leur puissance.
Par ses cris menaçans le crocodile immense
Y fait trembler les bords dont il fut adoré.
Là, l'horrible serpent, de lui-même entouré,
A l'aspect des troupeaux en sifflant se déploie,
Et, s'élançant en orbe, il engloutit sa proie.
Plus funestes encor, dans ces climats brûlans,
Souvent des tourbillons d'insectes dévorans
Partent du fond des bois, des marais et des ondes;
Emportés par les vents sur des plaines fécondes,

Le nuage animé dépouille les forêts,
Les vergers de Pomone et les champs de Cérès.
Mais aux bords du Niger, où la jeune africaine
De son teint qui pâlit va ranimer l'ébène,
Dans les champs de Lima, de Bengale et d'Ormus,
Quand la nuit tient sur eux ses voiles suspendus,
Des insectes sans nombre exhalent la lumière;
De feux errans sans cesse ils couvrent la bruyère,
Et dans l'ombre des bois, ces phosphores vivans
Brillent sur les rameaux balancés par les vents.
Le soleil, en roulant sur ce brûlant espace,
Du globe qu'il attire élevant la surface,
Fait monter jusqu'aux cieux les Andes et l'Atlas.
Jamais leur front serein n'est chargé de frimas;
Des tourbillons de feu, de cendre et de fumée,
Sortent en rugissant de leur cime enflammée;
La chaleur dans leur sein fait germer ces métaux,
Source de l'industrie, aliment de nos maux.
Sur les champs sablonneux le rubis étincelle
Dans les flancs des rochers, la nature immortelle
Épure avec lenteur les feux du diamant.
De la chaîne des monts tombent en écumant
Des fleuves, des torrens qu'ont nourris les orages;
A travers les rochers et les forêts sauvages,
Les empires puissans, les cités, les déserts,
Leur cours impétueux les porte au sein des mers:
L'Orellanne et l'Indus, le Gange et le Zaïre,
Repoussent l'Océan, qui gronde et se retire.

C'est là qu'en s'élevant de ses gouffres profonds
Jusqu'aux voûtes des cieux, les trombes, les sipho
Des fleuves suspendus, des colonnes liquides,
En effleurant les mers, suivent les vents rapides.
Dans ces mêmes climats, aux bords de l'Océan
Repose sur les monts le terrible ouragan:
Il s'ébranle, mugit, lance des clartés sombres,
Et part environné du tumulte des ombres.
Les foudres redoublés ouvrent ses flots errans;
Il tourne autour du glode et roule des torrens.
Les cités, les forêts qu'il brise à son passage,
Couvrent de leurs débris la zone qu'il ravage.
Il soulève les monts, bouleverse les mers;
Et le sable entassé dans ces affreux déserts,
Dans les champs enflammés de la vaste Libye,
Solitude sans eaux, sans verdure et sans vie,
Où des sources de feux, un fleuve étincelant,
Tombent du haut du ciel sur un sable brûlant.
L'astre par qui tout naît, tout végète ou respire,
Y combat la nature, y détruit son empire.
Sur cet espace aride, immense et sans couleur,
On voit quelques rochers noircis par la chaleur,
Seule variété que présente à la vue
Des sables éclatans la stérile étendue.
Hélas! ce ciel d'airain, ce soleil irrité,
Annonce à nos climats la même aridité:
Tout languit, tout périt: Sirius en furie
A dévoré la sève; il menace la vie.

Oh! que ne puis-je errer dans ces sentiers profonds,
Où j'ai vu des torrens rouler du haut des monts,
A travers les rochers et la sombre verdure!
Que ne suis-je égaré dans la vallée obscure,
Où des monts de Luna qui portent son canal,
Tombe le Nil immense en voûte de cristal!
Je verrais rejaillir ses eaux précipitées,
Le soleil enflammer leurs masses argentées,
Et sous un ciel serein les humides vapeurs
De la brillante Iris étaler les couleurs.
Le bruit, l'aspect des eaux, leur écume élancée,
Rafraîchiraient de loin mes sens et ma pensée;
Et là, couronné d'ombre, entouré de fraîcheur,
Je braverais en paix les feux de l'équateur.

Et vous, forêt sacrée, espaces frais et sombres,
Séjour majestueux du silence et des ombres,
Temples où le druide égarait nos aïeux,
Sanctuaire où Dodone allait chercher ses dieux;
Qu'il m'est doux d'échapper, sous vos vastes ombrages,
A la zone du feu qui brûle ces rivages!
Vous pénétrez mes sens d'une agréable horreur:
Le plaisir que j'éprouve est mêlé de terreur;
Je ne sais quoi de grand s'imprime à mes pensées.
Ce dôme ténébreux, ces ombres entassées,
Ce tranquille désert, ce calme universel,
Leur donne un caractère et grave et solennel.
Tout semble autour de moi plein de l'Être suprême.
Là, je viens sous ses yeux m'interroger moi-même;

Là, contre les erreurs d'un monde corrompu,
Je munis ma raison, j'affermis ma vertu.
Je t'adresse mes vœux, ô bienfaiteur des mondes!
Viens parler à mon cœur sous ces voûtes profondes,
Augmente dans ce cœur l'amour de l'équité,
Le respect pour tes lois, et surtout la bonté!
Puissé-je, loin des cours, du vice et des orages,
Aimer, faire le bien et chanter tes ouvrages;
Et libre, exempt d'erreurs, et du monde oublié,
Cultiver les beaux-arts, les champs et l'amitié!
Mais souvent le zéphir agite la verdure,
Le feuillage frémit, se soulève et murmure:
Je crois voir s'animer les chênes, les ormeaux;
Ces arbres sont pour moi des compagnons nouveaux.
Je crois rentrer alors dans le monde sensible,
Et le sombre désert n'a plus rien de terrible.
Il n'est qu'une retraite, un paisible séjour,
Où ne pénètrent point le tumulte et le jour.
Si je veux habiter de plus rians asiles,
J'irai dans ces vergers peuplés d'arbres fertiles,
Le long de ce coteau qui dérobe un vallon
Au souffle de Borée, au vol de l'Aquilon.
Une eau calme et limpide y descend des collines,
Et des plants de Pomone abreuve les racines;
Ce vent faible et léger qui vole sur les eaux,
Et qui suit dans les bois la course des ruisseaux,
Me frappe à l'instant même où j'entre sous l'ombrage:
Il m'apporte le frais et l'odeur du feuillage.

La prune suspendue à ces rameaux féconds,
Les grappes d'incarnat qui courbent ces buissons,
Ces rubis émaillés qu'arrondit la nature,
Sur ces arbres touffus sortant de la verdure,
M'offrent, pour tempérer mon sang trop allumé,
Leur chair délicieuse et leur jus parfumé.
Là le bélier docile à la voix qui le guide,
Se plonge en frissonnant dans le cristal liquide :
Au signal du berger, le dogue menaçant
Ramène sur le bord le troupeau frémissant.
Cependant le fermier, les filles du village,
Rassemblés sous un chêne, à l'ombre du feuillage,
Et tous en demi-cercle assis sur le gazon,
Bientôt à la brebis vont ravir la toison.
Elle arrive auprès d'eux : elle semble alarmée
A l'aspect des ciseaux dont la troupe est armée.
La bergère, en flattant l'animal simple et doux,
Dissipe sa frayeur, le prend sur ses genoux;
Et la brebis, rendue à sa douceur timide,
Livre sans murmurer sa laine encore humide.
On médit, en riant, des seigneurs du canton;
De l'histoire du jour on passe aux fils Aimon.
Les enfans du hameau folâtrent dans la plaine;
L'un montre le bélier délivré de sa laine;
L'autre veut effrayer, caché dans les roseaux,
Ses jeunes campagnons se jouant dans les eaux;
Leurs cris, la cornemuse et le chant des bergères,
Vont apprendre leur joie aux échos solitaires.

Un jour sous les berceaux d'un verger écarté,
Contemplant ces pasteurs, partageant leur gaîté,
J'abordai le fermier qui, de l'ombre d'un hêtre,
Observait, comme moi, cette scène champêtre.
Qu'il est dans votre état d'agréables momens!
Lui dis-je; et tous nos arts, nos vains amusemens,
Valent-ils ces travaux que la joie accompagne,
Et la simplicité des jeux de la campagne?
Non, dit-il; j'ai connu vos plaisirs si vantés;
Ils sont trop peu sentis, ils sont trop achetés;
Je leur ai comparé les plaisirs du village:
J'y vis, je suis content, et bénis mon partage.
Jeune, et né d'un sang noble, à la guerre entraîné,
Je n'y démentis pas le sang dont j'étais né:
Mais mes fonds dissipés, mes fermes consumées
Par ce luxe sans frein qui corrompt nos armées,
Quand la paix couronna les succès de mon roi,
Je me vis sans fortune, ainsi que sans emploi.
Le besoin n'avilit que les cœurs sans courage;
Moi, plein du sentiment des forces de mon âge,
Des grands, des importans redoutant les hauteurs,
Leurs souris dédaigneux, leurs coups-d'œil protecteurs,
J'allai dans un château, retraite vénérée,
D'un guerrier vertueux, l'honneur de la contrée.
Je l'abordai sans crainte, et parlant sans détour:
J'eus des fermiers, lui dis-je, et viens l'être à mon tour;
Je viens redemander au travail, à la terre,
Mes biens qu'ont dissipés ma folie et la guerre;

Je vous demande à vivre, et veux le mériter.
Si parmi vos fermiers vous daignez me compter,
Peut-être vos bienfaits pourront vous être utiles,
Et vos champs par mes soins deviendront plus fertiles.
Le vieillard, étonné, me baigna de ses pleurs,
M'embrassa, m'applaudit, mit fin à mes malheurs;
Et, depuis ce moment, la joie et l'abondance
Ont habité ma ferme, et sont ma récompense.
Ici, loin des Phrynés, de l'intrigue et des grands,
J'emploie avec honneur mes jours indépendans;
Je nourris dans mon cœur le mépris des richesses,
L'orgueil qui sied au pauvre, et l'horreur des bassesses.
J'apprends dans le travail à vaincre la douleur;
Dans la guerre ou la paix, soldat ou laboureur,
Je pense en citoyen, et je sers ma patrie;
J'irai dans les combats lui dévouer ma vie,
Et sais la rendre utile au fond de ces hameaux,
Où la tendre amitié me lie à mes égaux:
Nous portons constamment sa forte et douce chaîné.
Unis dans le plaisir, compagnons dans la peine;
Satisfaits de nous voir, heureux de nous parler,
Le plus rude travail ne peut nous accabler:
Mais ici le travail n'est jamais solitaire.
Dans les murs des cités l'artisan sédentaire,
Emprisonné dans l'ombre, et sans société,
A son triste atelier sent mourir sa gaîté:
Il n'a point son ami, qui, par un doux sourire,
La ranime en son cœur au moment qu'elle expire.

Voyez-vous ces beautés au visage vermeil,
Et ces jeunes pasteurs brûlés par le soleil,
Ces vieillards, ces enfans que le travail rassemble?
Eh bien! ils sont heureux du plaisir d'être ensemb
Mais montez sur mes pas au sommet du coteau,
Vous verrez dans nos prés un plus brillant tableau.
Il ne me trompait pas : sur la plaine brûlante,
Des faneurs promenaient la faux étincelante;
La sueur inondait leurs membres palpitans.
Fatigués, harassés, ils paraissaient contens.
La fille du fermier, la bergère ingénue,
Sans corset, les pieds nus, la gorge demi-nue,
Le trident à la main, retournant le gazon,
Au faneur égayé fredonnait sa chanson.
Quand le feu du midi suspendit leur ouvrage,
Je les vis en riant se rendre sous l'ombrage,
Et bientôt se livrer aux charmes d'un festin
Qu'avaient assaisonné le travail et la faim.
Ciel! avec quelle ardeur la troupe impatiente
Dévorait tour-à-tour la framboise odorante,
Le lait de ses troupeaux, la fraise et le pain bis,
Placés sur le gazon qui servait de tapis!
Le plaisir d'un repas n'est senti qu'au village.
Quand on eut consommé les fruits et le laitage,
Le cidre pétillant réveilla les cerveaux :
Il fit naître les chants, le rire et les bons mots;
La Folie et l'Amour régnaient dans l'assemblée;
Les jeux et les baisers volaient sous la feuillée;

Et par des traits piquans, mais sans malignité,
La raillerie encore augmentait la gaîté.
Colinette, en pressant une mûre nouvelle,
Rougit le front d'Alain, qui s'endort auprès d'elle :
On en rit; il s'éveille, et d'un air ingénu,
Il cherche de ces ris le sujet inconnu.
Heureux peuple des champs! vos travaux sont des fêtes!
Mais le globe enflammé qui roule sur vos têtes
A noirci les épis courbés sur les sillons.
La cigale a donné le signal des moissons.
O Dieu puissant et bon! père de la nature!
Achève tes bienfaits. Que la nielle impure,
Les insectes, l'orage et les vents ennemis,
Respectent les présens que tu nous as promis.
Gouverneurs, intendans, ministres de nos maîtres,
Protégez, secondez les récoltes champêtres :
Puisse le laboureur moissonner librement
Ces champs où son travail fit naître le froment!
J'ai vu le magistrat qui régit la province,
L'esclave de la cour et l'ennemi du prince,
Commander la corvée à de tristes cantons
Où Cérès et la faim commandaient les moissons.
On avait consumé les grains de l'autre année;
Et je crois voir encor la veuve infortunée,
Le débile orphelin, le vieillard épuisé,
Se traîner en pleurant au travail imposé.
Si quelques malheureux, languissans, hors d'haleine,
Cherchaient un gazon frais, le bord de la fontaine,

Le piqueur inhumain qui préside aux travaux,
Leur vendait à prix d'or un moment de repos.
Il avait arraché du sein de son ménage,
D'un jeune agriculteur l'épouse jeune et sage;
Mère tendre, inquiète, elle avait apporté
Un gage malheureux de sa fécondité,
Un enfant au berceau qu'elle allaite elle-même,
Image de l'amour et de l'époux qu'elle aime.
Elle le vit bientôt abattu sur son sein,
Y porter en pleurant et la bouche et la main;
Du lait qu'il demandait la source était tarie:
La mère, ainsi que lui, prête à perdre la vie,
Cherchait par ses baisers à tromper leurs douleurs;
Aux pleurs de son enfant elle mêlait ses pleurs.
Elle l'emporte enfin dans un prochain bocage,
Et lui donne à sucer un fruit âpre et sauvage:
Le fruit est agréable à l'enfant affamé,
Qui sourit à sa mère et semble ranimé.
Elle entend du piqueur la voix triste et cruelle,
Et retourne au travail où ce tyran l'appelle.
Mais peut-elle un moment rester loin de son fils?
Elle croit tout-à-coup en entendre les cris;
Et courant au buisson qui lui servait d'asile,
Elle l'y trouve, hélas! pâle, froid, immobile:
Il n'est plus. Elle jette un cri long et perçant,
Prend son fils, le soulève, et tombe en l'embrassant
Sa bouche est entr'ouverte et sa tête est penchée;
Sur le corps de son fils sa vue est attachée;

Mais levant vers le ciel et les mains et les yeux,
Et lançant des regards menaçans, furieux :
C'est vous, tyrans, c'est vous; c'est la faim, la misère;
C'est ce travail funeste... O ciel! venge une mère.
Elle retombe alors sans voix, sans sentiment,
Et le corps agité par un long tremblement.
La foule l'environne, et le peuple qui l'aime
La secourt en tumulte, en pleurant sur lui-même.
On l'emporte, on la suit; ce peuple infortuné,
Sur ces riches guérets jette un œil consterné.
Il observe, en tremblant, plus d'un triste présage.
  Les cris de la corneille ont annoncé l'orage.
Le bélier effrayé veut rentrer au hameau.
Une sombre fureur agite le taureau,
Qui respire avec force, et, relevant la tête,
Par ses mugissemens appelle la tempête.
  On voit à l'horizon, de deux points opposés,
Des nuages monter dans les airs embrasés;
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre;
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et, le long du vallon, le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout-à-coup sous un voile grisâtre;

Le nuage élargi les couvre de ses flancs;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlans.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue;
Elle redouble, vole, éclate dans les airs;
Leur nuit est plus profonde; et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
Qui tourne sur la plaine, et rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant, dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas! d'un ciel en feu les globules glacés
Ecrasent en tombant les épis renversés;
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages;
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfans effrayés.
La foudre éclate, tombe, et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes
Qui courent en torrent sur les plaines fécondes.
O récolte! ô moisson! tout périt sans retour:
L'ouvrage de l'année est détruit en un jour!...
Ah! fuyons ces tableaux, et loin de ces rivages
Allons chercher des lieux où le cours des orages,

Sans y lancer la foudre ou noyer les moissons,
A rafraîchi les airs et baigné les sillons.
De l'écharpe d'Iris l'éclatant météore,
Déployant dans les cieux les couleurs de l'aurore,
Y couronne les champs où le ruisseau vermeil
Voit jouer dans ses flots les rayons du soleil.
Un reste de nuage, errant sur les campagnes,
Va s'y perdre en fumée au sommet des montagnes;
Un vent frais et léger y parcourt les guérets,
Et roule en vagues d'or les moissons de Cérès.
On y sent ce parfum, cette odeur végétale,
Que la terre échauffée après l'orage exhale.
Le berger au berger répète ses chansons;
L'heureux agriculteur, si près de ses moissons,
Se rappelle ses soins, ses travaux, sa prudence;
Admire ses guérets, sourit à l'abondance.
Il est content de lui, ne se repent de rien,
Et se dit, comme Dieu, ce que j'ai fait est bien.

Lise, le lendemain, au lever de l'aurore,
Coupe le tendre osier, le jeune sycomore,
Et forme ces liens qui doivent enchaîner
Les trésors que Cérès se prépare à donner.
La chasse au même instant, dans le même bocage,
Avait conduit Damon, le seigneur du village.
Lise à peine comptait trois lustres et trois ans;
Ses grands yeux étaient noirs, modestes et perçans;
Sa taille, sa fraîcheur, ses grâces naturelles,
Promettaient à Damon des voluptés nouvelles.

Comblé dans les cités des faveurs de l'amour,
L'idole de la mode et le héros du jour,
Il avait ces travers que son rang et l'usage,
Et surtout les succès, imposent à son âge.
L'exemple des vertus qu'il doit à son canton,
Les mœurs de son fermier, du sage Polémon,
Dont le sévère honneur veille sur sa famille,
Les larmes qui suivront la faute de sa fille,
Rien n'arrête un amant fougueux dans ses désirs,
Qui prend l'instinct pour guide, et pour loi ses plaisirs
A Lise, de sa part, des messagers fidèles
Vont porter des rubans, des bouquets, des dentelles
Il veut plaire ou séduire, et croit de jour en jour
Rendre plus agréable ou l'amant ou l'amour:
Mais, toujours entouré de surveillans sévères,
Il maudit les parens, l'œil vigilant des mères.
Damon, savant dans l'art d'écarter les soupçons,
A ses soins assidus sait trouver des raisons:
C'est Polémon qu'il aime; il veut, dit-il, s'instruire
Connaître son terrain, les grains qu'il peut produire
Il est agriculteur; et Polémon, ravi,
Voit en lui son égal, son disciple, un ami.
Un jour, dans un verger, au fond d'une tonnelle,
Damon aperçoit Lise, et Lucas auprès d'elle;
Il s'approche, il observe; il voit l'heureux Lucas
Autour du sein de Lise étendre un de ses bras,
Saisir de l'autre main sa main qu'elleabandonne,
Et prendre en souriant un baiser qu'on lui donne.

Des troupeaux de Damon, ce jeune et beau pasteur,
D'une chaste beauté modeste adorateur,
Avait plu par ses soins, ses mœurs et sa constance
Ce spectacle à Damon n'ôte point l'espérance,
Ne le rend point jaloux. Il poursuit ses projets;
Il cherche les moyens d'en hâter les succès;
Et même il croit dès-lors sa victoire infaillible.
Lise est à moi, dit-il, puisque Lise est sensible.
Bientôt il s'aperçoit que vers la fin du jour,
Au moment favorable aux larcins de l'amour,
Lise se rendait seule au bord d'une onde claire,
Qui coule autour d'un bois dans un pré solitaire,
Où d'épais alisiers, recourbés en berceau,
De verdure et d'ombrage environnaient les eaux.
O Lise! en quel état Damon va vous surprendre!
O sagesse! ô pudeur! pouvez-vous la défendre?
Lise part, Damon vole, et par d'étroits sentiers
Il arrive avant elle au berceau d'alisiers.
Là, sous des arbrisseaux, dans un lieu frais et sombre,
Il attend que la nuit ait répandu son ombre.
Il voit bientôt noircir le vert de la forêt;
Prêt enfin de quitter son asile secret,
Il tremble qu'en sortant le bruit ne le découvre;
Il soutient les rameaux du buisson qu'il entr'ouvre.
Le corps demi-courbé, les genoux chancelans,
Et l'oreille attentive, il avance à pas lents.
Près de lui, loin de lui, sa vue est occupée;
D'un bruit sorti des eaux son oreille est frappée.

Il se glisse en rampant sous ce berceau fatal
Où l'onde, en s'étendant, arrondit son canal,
Et là, d'un œil avide, il cherche ce qu'il aime.
  Il voit... ciel! quel objet!... c'était Lise elle-même.
Le jour du crépuscule et du globe argenté
Sous le voile des eaux éclairait sa beauté.
Tel est dans un parterre un lis qui vient d'éclore,
Quand il brille au matin sous les pleurs de l'aurore:
Tantôt en se jouant dans les flots du bassin,
Elle étale à Damon les trésors de son sein;
Le jais de ses cheveux, et l'eau sombre et verdâtre,
Opposés à sa gorge, en relèvent l'albâtre;
Tantôt une attitude, un geste, un mouvement,
Appelle sous les eaux les yeux de son amant.
  Bientôt Lise, à l'abri d'un dôme de feuillage,
Va prendre ses habits posés sur le rivage;
Les voiles dépliés vont couvrir ses appas:
Damon vole, s'élance, et Lise est dans ses bras.
  O Lise! il faut un prix à l'amour le plus tendre.
Ciel! où suis-je? ô Damon! qu'osez-vous entreprendre?
N'espérez rien de moi, Damon; retirez-vous....
O ma mère! ô Lucas!.... Damon à ses genoux
Prodigue les sermens, les larmes, les caresses;
Il cherche à la tenter par d'immenses promesses,
Elle résiste à tout. Les pleurs de ses beaux yeux,
Des cris tantôt plaintifs et tantôt furieux,
Des mots qui vont au cœur, sa pudeur et sa grâce,
D'un amant effréné n'arrêtaient point l'audace.

Lise tombe à ses pieds en lui tendant la main;
Et relevant de l'autre un voile sur son sein,
Faible, la voix éteinte et la vue égarée:
O ciel! est-il donc vrai que ma honte est jurée?
Il n'en est point, dit-il, dans les plaisirs secrets.
Quel témoin craignez-vous au fond de ces forêts?
Tout est enseveli dans l'ombre universelle;
Qui saura mon bonheur? Je le saurai, dit-elle.
Lise n'en dit pas plus; des soupirs, des sanglots,
Des cris demi-formés succèdent à ces mots.
Sur ses genoux tremblans elle reste penchée.
Damon la voit pâlir, et son âme est touchée.
Quoique infecté des mœurs d'un monde corrompu,
Damon pouvait encor respecter la vertu;
Il en sentit l'empire, et lui rendit hommage.
J'ai pu vous offenser; c'est le tort de mon âge,
C'est celui de mes sens; je saurai l'expier,
Et peut-être qu'un jour vous pourrez l'oublier.
Ces mots rendent à Lise et la vie et ses charmes.
Mais sa pudeur encor n'était pas sans alarmes;
Et pour la rassurer Damon part à regret.
Il fixe sur sa route un œil morne et distrait;
Les pleurs de la beauté, l'innocence offensée,
Des tableaux importuns poursuivent sa pensée.
La nuit, fraîche et tranquille, inspirait le repos:
Le sommeil même au crime accordait ses pavots:
Damon est réveillé par un cri lamentable.
Il voit près de son lit un vieillard vénérable:

O ciel ! c'est Polémon qui ne peut respirer,
Et fait de vains efforts pour se plaindre et pleurer :
Mais ses larmes enfin coulent en abondance ;
Après de longs sanglots il sort de son silence.
Je suis vieux, je suis pauvre, et vous m'ôtez l'honneur!
Vous que nous respections, vous un vil suborneur !
Et pour perdre ma fille ! une fille si chère !
Oh ! si vous aviez vu les larmes de sa mère !
Damon, je vais hâter l'instant de ma moisson,
Et quitter pour jamais ce malheureux canton.
O ferme où mes travaux ont enrichi mon maître !
Jardins que j'ai plantés, arbres que j'ai vu naître !
Troupeaux que j'ai nourris ! recevez mes adieux ;
Ma fille loin de vous me fermera les yeux.....
A ces mots, en pleurant, le vieillard se retire.
Damon le suit des yeux, les détourne, et soupire ;
Le mépris de lui-même est entré dans son cœur.
Il demeure immobile, abattu de langueur ;
Mais il se lève, il part ; sa démarche est rapide :
Il arrive à l'instant au pied du mont aride
Qui couvre le vallon où, pendant les beaux jours,
Lucas paît ses brebis et chante ses amours.
Lucas, qui l'aperçoit, s'épouvante à sa vue ;
Mais il voit sur son front la gaîté répandue ;
Damon lui prend la main ; et Lucas, étonné,
Loin du vallon sauvage est d'abord entraîné
Sous le toit vertueux que Polémon habite.
Le vieillard est troublé ; son épouse, interdite,

S'élance vers sa fille en lui tendant les bras.
Lise jette un regard sur Damon et Lucas,
Rougit, baisse les yeux, et regarde sa mère.
Le front de Polémon devient sombre et sévère.
Damon est à ses pieds: O mon cher Polémon!
Voyez dans ce berger le rival de Damon.
Lise brûle pour lui de l'amour le plus tendre;
Il aime, il est aimé; qu'il soit donc votre gendre.
Lise, un berger sans biens n'est pas digne de vous:
Que votre amant soit riche, et qu'il soit votre époux.
Voyez sur ce coteau cette ferme nouvelle,
Cet herbage fécond qui s'étend autour d'elle,
Ces vergers dont les fruits l'enrichiront un jour,
Et ces larges noyers qui croissent à l'entour;
Je les donne à Lucas. O vertueuse mère!
O sage Polémon! si Lise vous est chère,
Il faut que dans deux jours ces amans soient unis.
Qu'après vous mes fermiers, aujourd'hui mes amis,
Contens de moi, de vous, et charmés l'un de l'autre,
Ils fassent à jamais leur bonheur et le vôtre.
Lise et l'heureux berger, la mère et Polémon,
Se regardaient l'un l'autre et regardaient Damon:
Lucas se précipite aux pieds de sa maîtresse;
Lise fait éclater sa joie et sa tendresse;
Les parens sont ravis; et Damon, enchanté,
Trouve dans tous les yeux le prix de sa bonté.
Des noces, des festins bientôt la douce image
Va porter la gaîté de village en village;

Et dès le lendemain les cris et les chansons
Ont annoncé l'aurore et l'instant des moissons.
Polémon, plein de joie, armé de sa faucille,
Vers ses sillons dorés a conduit sa famille.
De la riche Cérès les trésors vont s'ouvrir.
Voici l'heureux moment où l'homme va jouir.
Déjà des moissonneurs la troupe partagée
Attaque les sillons, sur deux files rangée;
Un sentiment profond, pur et délicieux,
Règne dans tous les cœurs, brille dans tous les yeux.
Lise, auprès de Lucas plus ardente à l'ouvrage,
A bientôt devancé les filles du village;
Et nouveau laboureur, dans ce noble métier,
Lucas aux yeux de Lise est fier de s'essayer.
Ici Dolon sourit, agacé par Thémire;
Là, Colin rit tout haut des bons mots qu'il va dire.
Polémon en secret ordonne aux moissonneurs
D'augmenter le tribut qu'on destine aux glaneurs.
Ces beaux jours ont banni l'envie et la misère.
Le pauvre donne au pauvre, et le riche est son frère.
Mais Lise et son amant ont vu naître le jour
Où le ministre saint doit bénir leur amour;
Ils vont sanctifier la flamme la plus pure,
Et jurer de s'aimer sans craindre le parjure.
On leur dit les devoirs imposés aux époux:
Assurés de les suivre et de les aimer tous,
Ils semblent étonnés de s'entendre prescrire
Ces aimables vertus que l'amour leur inspire.

A peine ces amans, par des vœux solennels,
Sont unis l'un à l'autre aux pieds de nos autels,
Que le sage pasteur rappelle à l'assemblée
Les trésors, les plaisirs dont la terre est comblée.
Grand Dieu! tu nous donnas les fruits et les moissons,
Et l'amour et l'hymen, les premiers de tes dons.
L'air, les feux et les eaux, à tes ordres dociles,
Ont rendu de concert nos campagnes fertiles.
Tu daignas seconder le travail de nos mains.
L'homme est cher à son Dieu; ce père des humains
Nous admet les premiers à ces festins champêtres
Où sa voix paternelle invite tous les êtres.
De sa vaste bonté tout ressent les effets;
Les bienfaits qu'il prodigue annoncent des bienfaits.
Jouir, c'est l'honorer; jouissons, il l'ordonne;
Associons le pauvre aux trésors qu'il nous donne,
Et reprenons gaîment un travail vertueux
Qui nous rendit toujours meilleurs et plus heureux.
Après des chants de joie et de reconnaissance
Le peuple se recueille; il s'écoule en silence,
Et suit Lise et Lucas, qui, se donnant la main,
Du logis paternel ont repris le chemin.
Un orme vénérable en protège l'entrée:
Polémon les attend sous son ombre sacrée.
Tous deux avec respect tombent à ses genoux;
Et lui, levant les mains sur les jeunes époux,
L'œil humide de pleurs, d'une voix attendrie,
Bénit au nom du ciel le saint nœud qui les lie.

Damon conduit la troupe au salon du festin,
Placé dans un bocage, au fond de son jardin :
De convives pressés la table est entourée.
Chacun jette un regard sur la plaine dorée,
Et voit avec plaisir ces épis ramassés
S'élever sur la plaine en gerbes entassés.
Le ministre sacré, le seigneur du village,
Imposaient à la joie, et la rendaient plus sage.
On lisait dans les yeux une douce gaîté,
Un contentement pur, l'amour, la volupté;
Et dans son calme heureux la troupe recueillie
Jouissait sans transport, badinait sans folie.
Bacchus, dont le nectar animait les esprits,
Ne fit point retentir le tumulte et les cris,
Mais du plaisir d'aimer il augmenta les charmes.
Au bord de la paupière on vit briller les larmes;
Et Damon tour à tour recevait dans ses bras
Polémon, et sa fille; et la mère, et Lucas:
Environné, pressé de ses vassaux qu'il aime,
Il est content de tous, et surtout de lui-même.

CHANT TROISIÈME.

Tableau général des présens et des plaisirs que promet l'Automne. Invitation aux magistrats et aux jeunes écoliers de se rendre à la campagne, et d'y passer le temps des vacances. Calme de la nature au commencement de cette saison; ses effets sur les animaux et sur l'homme. La chasse, la pèche, le mouvement, sont les remèdes contre la mélancolie, à laquelle cette saison dispose. Vie heureuse d'un gentilhomme de campagne. Second moment de l'Automne; les vendanges, les vents, les pluies. Peinture des glaciers sur les sommets des grandes montagnes, et l'origine des fleuves et des ruisseaux. Les engrais des terres; le dernier des travaux champêtres. Les engrais inventés par les Anglais. Il est nécessaire que le gouvernement protège et soutienne les cultivateurs. Dernier moment de l'Automne; il attriste l'âme. Les vapeurs. Langueur de tous les êtres. Les oiseaux se rassemblent; leur départ. L'homme se retire dans les villes.

L'AUTOMNE.

O vous, qu'ont enrichis les trésors de Cérès,
Préparez-vous, mortels, à de nouveaux bienfaits.

Redoublez vos présens, terre heureuse et féconde;
Récompensez encor la main qui vous seconde.
Et toi, riant Automne, accorde à nos désirs
Ce qu'on attend de toi, du repos, des plaisirs,
Une douce chaleur, et des jours sans orages!
Il vient environné de paisibles nuages;
Il voit du haut des cieux le pourpre des raisins,
Et l'ambre et l'incarnat des fruits de nos jardins;
De coteaux en coteaux la vendange annoncée
Rappelle le tumulte et la joie insensée;
J'entends de loin les cris d'un peuple fortuné
Qui court, le thyrse en main, de pampres couronné
Favoris de Bacchus, ministres de Pomone,
Célébrez avec moi les charmes de l'Automne;
L'année à son déclin recouvre sa beauté.
L'Automne a des couleurs qui manquent à l'Été.
Dans ces champs variés, l'or, la pourpre et l'opale
Sur un fond vert encor brillent par intervalle,
Et couvrent la forêt qui borde ces vallons
D'un vaste amphithéâtre étendu sur les monts.
L'arbre de Cérasonte au gazon des prairies
Oppose l'incarnat de ses branches flétries.
Quelles riches couleurs, quels fruits délicieux
Ces champs et ces vergers présentent à vos yeux!
Voyez par les zéphirs la pomme balancée
Échapper mollement à la branche affaissée;
Le poirier, en buisson courbé sous son trésor,
Su le gazon jauni rouler les globes d'or,

Et de ces lambris verts attachés au treillage
La pêche succulente entraîner le branchage.
Les voilà donc ces fruits qu'ont annoncés les fleurs,
Et que l'Été brûlant mûrit par ses chaleurs!
Jouissez, ô mortels! et par des cris de joie
Rendez grâces au ciel des biens qu'il vous envoie:
Que la danse et les chants, les jeux et les amours
Signalent à-la-fois les derniers des beaux jours.
Jouissez, hâtez-vous; la fanfare éclatante
Au peuple des forêts va porter l'épouvante;
Le cor fait retentir ses accens belliqueux;
Et Diane a donné le signal de ses jeux.
Oh! qui peut sans regret s'enfermer dans les villes?
Malheureux, qui jamais n'habitez nos asiles,
Condamnés dès l'enfance à l'ombre des cités,
Hélas! vos vains honneurs, vos tristes dignités,
La folle ambition, la fortune infidèle,
Vous écartent du port où ma voix vous appelle!
La campagne et mes champs ne sont pas faits pour vous.
Il faut avoir nos mœurs pour partager nos goûts:
L'esclave de la cour, le flatteur de ses maîtres,
Ne sent ni les vertus ni les plaisirs champêtres.
Les visirs, les sultans sont-ils faits pour goûter
Ces innocens plaisirs qu'ils voudraient nous ôter?
Ministres de Thémis, ou plutôt ses victimes,
Vos yeux sont fatigués du spectacle des crimes;
Venez jouir aux champs du tableau des vertus.
Suspendez un moment vos travaux assidus:

Le repos vous attend à l'ombre de ces hêtres.
Vos plants chargés de fruits redemandent leurs maîtres:
L'opulent espalier vous montre ses rameaux,
Et Bacchus vous appelle au penchant des coteaux.
Et vous, de vos parens jeune et tendre espérance,
Vous, à peine échappés aux périls de l'enfance,
Vous, martyrs de l'école et de ses faux docteurs,
Quittez ces tristes bancs consacrés aux erreurs,
Et venez dans nos champs, sans pédant et sans livre,
Connaître le plaisir et commencer à vivre.
Ici, tout vous invite à des jeux innocens;
Ici, vous jouirez des plus beaux de vos ans.
Esclaves qu'on déchaîne au retour de l'Automne,
Prenez part un moment aux plaisirs qu'il nous donne.
L'homme respire enfin sous un ciel tempéré;
Des feux d'un globe ardent il n'est plus dévoré.
Le soleil est voilé; mais son disque invisible
Porte un jour tendre et doux sur un monde paisible.
Quel calme sur les eaux, dans les bois, dans les airs!
Quel silence étendu règne sur l'univers!
L'alcion s'est fixé sur des roseaux tranquilles,
Ou rase, en se jouant, les ondes immobiles.
Le peuple des hameaux, des champs et des forêts,
Moins ému, moins bruyant, semble jouir en paix;
Sa volupté moins vive est encor douce et pure.
Moi, je partage ici la paix de la nature;
Dans ces heureux vallons, sur ces riches coteaux,
J'ai senti le plaisir; je jouis du repos.

Automne, ciel tranquille, agréables retraites,
Vous calmez de nos cœurs les ardeurs inquiètes.
Puisse au bonheur si pur que je goûte aujourd'hui,
Ne succéder jamais le tourment de l'ennui!
Ah! nous étions heureux par la seule espérance;
Puissions-nous l'être encor au sein de l'abondance!
L'homme a tout recueilli, n'a plus à désirer,
Et le cœur satisfait va cesser d'espérer;
Le flatteur avenir n'embellit plus la vie.
Peut-être en ce moment la nature affaiblie,
Du soleil abaissé les rayons languissans
Ne pourront ranimer nos esprits et nos sens.
Sortons de la langueur par un mâle exercice;
A nos jeux, nos plaisirs, que le travail s'unisse:
Opposons la fatigue à l'ennui du repos.
Aux habitans des airs, des forêts et des eaux,
L'Automne le commande, allons livrer la guerre.
Moi, nouveau Salmonée, armé de mon tonnerre,
Tantôt dans les taillis je vais au point du jour
Du lièvre ou du chevreuil attendre le retour;
Et tantôt, parcourant les buissons des campagnes,
Je cherche la perdrix qu'appellent ses compagnes.
Mon chien bondit, s'écarte, et suit avec ardeur
L'oiseau dont les zéphirs vont lui porter l'odeur:
Il l'approche, il le voit; transporté, mais docile,
Il me regarde alors, et demeure immobile:
J'avance, l'oiseau part; le plomb, que l'œil conduit,
Le frappe dans les airs au moment qu'il s'enfuit;

Il tourne, en expirant, sur ses ailes tremblantes,
Et le chaume est jonché de ses plumes sanglantes.
Souvent, quand le soleil dore le haut des monts,
Et que l'ombre alongée obscurcit les vallons,
Je descends dans un pré, vers un golfe paisible
Qu'environne un ombrage au jour inaccessible;
Là je vois le pêcheur sur les flots ébranlés,
Lançant d'un bras nerveux ses filets rassemblés,
Entourer d'un long cercle un peuple trop avide,
Qu'attira vers la rive une amorce perfide.
Les filets, en tombant l'un de l'autre écartés,
Réunis lentement sous les flots argentés,
Enveloppent d'abord dans leurs grottes profondes
Et ramènent vers moi les habitans des ondes.
Leur foule, en s'élançant de ces rets déployés,
Frappe le sable humide, et bondit à mes pieds.
J'enlève quelquefois à l'eau pure et bruyante
La truite suspendue à la ligne tremblante.
Cent fois, dans ma jeunesse, aux rives des ruisse
J'ai semé les buissons d'innombrables réseaux :
Avec quel mouvement d'espérance et de joie,
Vers la fin d'un beau jour, j'allais chercher ma pr
A présent même encor, sous les rameaux naissan
De l'oiseau de la nuit imitant les accens,
Des habitans des bois j'entends la troupe ailée
S'avancer, voltiger autour de ma feuillée :
J'écoute, en palpitant, leur vol précipité;
D'un transport vif et doux mon cœur est agité

Quand je les vois tomber sur ces verges perfides,
Qu'infecta de ses sucs l'arbrisseau des druides.
O doux emploi des jours ! agréables momens !...
Mais l'Automne offre encor d'autres amusemens
Où le courage et l'art mènent à la victoire.
Diane, dans ses jeux, se propose la gloire.
Entendez-vous quel bruit retentit dans les airs,
Et d'échos en échos roule dans ces déserts ?
La Discorde, Bellone, ou le dieu de la guerre,
Par ce bruit effrayant menacent-ils la terre ?
De la vaste forêt l'espace en est rempli.
Dans ses sombres buissons le cerf a tressailli;
Au monarque des bois la guerre est déclarée.
Il a vu d'ennemis sa demeure entourée,
Et des chiens dévorans, en groupes dispersés,
De distance en distance autour de lui placés.
Là le coursier fougueux, levant sa tête altière,
Bondissant sous son maître, et frappant la bruyère,
De la course tardive appelle les instans.
Mais on part; il s'élance, et des sons éclatans,
Sur les traces du cerf, dont la terre est empreinte,
Ont conduit le chasseur au centre de l'enceinte.
Le timide animal s'épouvante et s'enfuit,
Et voit dans chaque objet la mort qui le poursuit.
Sa route sur le sable est à peine tracée ;
Il devance, en courant, la vue et la pensée ;
L'œil le suit, et le cherche aux lieux qu'il a quittés.
Ses cruels ennemis, par le cor excités,

S'élèvent sur ses pas au sommet des montagnes,
Ou fondent à grands cris sur les vastes campagnes.
Effrayé des clameurs et des longs hurlemens
Sans cesse à son oreille apportés par les vents,
Vers ces vents importuns il dirige sa fuite :
Mais la troupe implacable, ardente à sa poursuite,
En saisit mieux alors ses esprits vagabonds.
Il écoute, et s'élance, et s'élève par bonds;
Il voudrait ou confondre ou dérober sa trace,
Se détacher du sable, et voler dans l'espace.
Hélas! il change en vain sa route et ses retours;
Dans le taillis obscur il fait de longs détours;
On le suit dans ces bois théâtre de sa gloire,
Où jadis cent rivaux lui cédaient la victoire;
Où, couvert de leur sang, consumé de désirs,
Pour prix de son courage il obtint les plaisirs.
Il force un jeune cerf à courir dans la plaine
Pour présenter sa trace à la meute incertaine;
Mais le chasseur la guide, et prévient son erreur:
Le cerf est abattu; tremblant, saisi d'horreur,
Son armure l'accable, et sa tête est penchée;
Sous son palais brûlant sa langue est desséchée;
Il entend de plus près des cris plus menaçans,
Et fait, pour fuir encor, des efforts impuissans:
Ses yeux appesantis laissent tomber des larmes.
A la troupe en fureur il oppose ses armes;
En vain le désespoir le ranime un instant,
Il tombe, se relève, et meurt en combattant.

La fanfare au chasseur annonce sa victoire.
  Vous, nés pour les vertus, les travaux et la gloire,
Venez, jeunes guerriers, noble sang des héros,
Echapper dans nos bois aux dangers du repos;
Développez en vous la force et le courage;
Préludez aux combats dont nos jeux sont l'image;
Bravez la faim, la soif, l'inclémence des airs;
Combattez, foudroyez les tyrans des déserts:
Ils pourraient aux humains disputer la nature,
Et nos riches moissons deviendraient leur pâture.
Frappez ces loups cruels qui brisent sous leurs dents
Des agneaux déchirés les membres palpitans;
Percez le sanglier, qui court avant l'aurore
Renverser les sillons où le blé vient d'éclore;
Signalez par ces coups votre âge et vos loisirs;
Servez l'état enfin, même dans vos plaisirs.
N'imitez pas ces grands, ces nobles inutiles,
Qu'énervent la mollesse et le luxe des villes;
Voyez-les s'avilir, et prétendre aux honneurs,
Esclaves des Phrinés dont ils ont pris les mœurs,
De frivoles devoirs fatigués sans les suivre,
Accablés du soin d'être, et du travail de vivre.
  O funeste loisir! ô poids affreux du temps!
Vous n'êtes point connus du citoyen des champs;
Il sait du jour qui passe employer la durée.
Au sommeil, à l'amour sa nuit est consacrée;
Sans entraves, sans maître, et libre de choisir
Les momens du travail, du repos, du plaisir,

Il dispose à son gré tout le cours de sa vie.
Heureux qui loin du monde, utile à sa patrie,
Y fait naître des biens, en respecte les lois,
Et, dérobant sa tête au fardeau des emplois,
Aimé dans son domaine, inconnu de ses maîtres,
Habite le donjon qu'habitaient ses ancêtres!
De l'amour des honneurs il n'est point dévoré.
Sans craindre le grand jour, content d'être ignoré,
Aux vains dieux du public il laisse leurs statues,
Par l'Envie et le Temps si souvent abattues.
Pour juge il a son cœur, pour ami ses égaux;
La gloire ou l'intérêt n'en font point ses rivaux:
Il peut trouver du moins dans le cours de sa vie
Un cœur sans injustice, un ami sans envie.
Il ne s'égare point dans ses vastes projets
Qui tourmentent le cœur incertain du succès;
Il ne peut être en butte à ces revers funestes
Qui souvent de la vie empoisonnent les restes:
Elever ses troupeaux, embellir son jardin,
Plutôt que l'agrandir féconder son terrain,
Par sa seule industrie augmenter sa richesse,
Voilà tous les projets que forme sa sagesse;
Il ne veut qu'arriver au terme de ses jours
Par un chemin facile, et qu'il suivra toujours.
La Chine et le Japon, l'aiguille et la peinture,
N'ornent point ses lambris d'une vaine parure;
On y voit les portraits de ses sages aïeux.
Ils vécurent sans faste, il veut vivre comme eux:

'garde souvent ces images si chères,
parlent à son cœur des vertus de ses pères.
t-il avoir besoin que le luxe et les arts
leur pompe frivole amusent ses regards?
·t-il pas des ruisseaux, son verger, la prairie,
beautés, des couleurs que chaque instant varie,
ɔale et l'incarnat d'un matin radieux,
e pourpre et l'azur du couchant nébuleux,
son œil cherche en vain la première nuance
pourpre qui finit, de l'azur qui commence?
s il jouit encor de plus rians tableaux.
l voit l'homme ingénu, ses plaisirs, ses travaux;
respect pour les dieux, la vérité champêtre,
douce égalité de l'esclave et du maître,
mour et l'amitié dans leur simplicité,
mélange des mœurs et de la volupté:
'oit le vrai bonheur, et le trouve en lui-même.
on cœur, toujours content de l'épouse qu'il aime,
a quelque chagrin, n'en est pas consumé;
ppose aux destins le plaisir d'être aimé.
st aux champs que l'hymen unit des cœurs sincères,
n'est point profané par des feux adultères;
l'époux, accablé sous le fardeau des ans,
sse encor sa moitié dans ses bras languissans;
règne la Pudeur, la Concorde, l'Estime,
l'Amour entouré des Vertus qu'il anime.
! quel plaisir encor pour ces époux heureux,
lever dans leur sein les gages de leurs feux;

De voir à leur instinct succéder la pensée;
De préserver d'erreur leur raison commencée;
De guider leurs penchans, d'épurer, de former
Ces cœurs que la nature instruit à les aimer!
Leur père est à la fois leur maître et leur modèle;
Il leur peint des vieux temps la probité fidèle.
« Avant que l'art de plaire eût remplacé les mœurs,
» Et lorsque les vertus conduisaient aux honneurs,
» Vos aïeux, leur dit-il, au prince, à la patrie,
» Immolaient leur repos, leur fortune et leur vie;
» Ils vivaient à la cour sans nuire et sans flatter;
» Avant que d'obtenir ils voulaient mériter;
» Sans s'abaisser alors à de vils artifices,
» Ils nommaient des aïeux, et citaient des services. »
Il vante en leur présence un mortel généreux
Dont le cœur bienfaisant s'ouvrit aux malheureux.
Le jeune enfant s'essaie aux vertus qu'il admire;
Le père s'applaudit des vertus qu'il inspire.
Souvent, dans un salon propre et non fastueux,
Il admet à sa table un ami vertueux;
L'art d'irriter encor la faim qu'on a calmée,
D'un nectar étranger la sève parfumée,
Ne flattent point chez lui le goût des conviés :
Le rapport des esprits que l'estime a liés,
L'enjoûment sans folie, et l'amour sans faiblesse,
De l'amour paternel la sainte et douce ivresse,
Des sermens de s'aimer que le cœur a dictés,
Voilà de ces festins les sages voluptés.

O vous! ô mes amis, en qui j'ai vu renaître
Des mœurs de nos aïeux la majesté champêtre!
Ch***, couple heureux, respectables époux,
J'ai chanté les vertus que j'admirais en vous!
Mais le sombre horizon se refuse à l'aurore,
Et rend douteux long-temps le jour qui vient d'éclore.
Des nuages épais, sur les champs descendus,
Entourent de la nuit les objets confondus:
Immobiles sur l'onde, et fixés sur la plaine,
Ils dérobent l'espace à la vue incertaine
Du triste voyageur dans sa route égaré,
Et qui suit au hasard un sentier ignoré.
L'astre du jour pâli répand des clartés sombres:
Son disque sans rayons se montrant dans les ombres,
Ce voile nébuleux ajoute à sa grandeur.
Mais le soleil l'entr'ouvre, il reprend sa splendeur;
Il argente les cieux, dont les vapeurs légères
Promènent sur les champs leurs ombres passagères.
L'aquilon les emporte au sommet du Taurus;
Il en couvre l'Atlas, les Alpes, l'Immaüs,
Et sans cesse entretient, par des vapeurs nouvelles,
De leurs sommets glacés les neiges éternelles.
Là des rochers rompus, renversés par le Temps,
Semblent être lancés par les mains des Titans;
Dans l'Olympe azuré les uns portent leurs cimes;
D'autres sont suspendus sur le bord des abîmes.
Sur ces monts hérissés, monumens du chaos,
Règne un repos profond, le calme des tombeaux:

Nul son n'est entendu sur leurs fronts solitaires.
Cependant le fracas des torrens, des tonnerres,
Interrompt à leurs pieds le silence des airs.
Les frimas répandus sur ces tristes déserts,
Y présentent aux yeux d'informes pyramides,
Une mer immobile et des vagues solides.
Ces masses de cristal, ces abîmes sans fonds,
Ces marbres, ces rochers entassés sur ces monts,
Ce désordre effrayant, ces aspects formidables,
Conservent à jamais leurs horreurs immuables:
La nature et le temps semblent les respecter.
Là les êtres vivans tremblent de s'arrêter;
Et l'astre dont les feux animent la matière,
Sans y porter la vie, y répand la lumière.
Fleuves majestueux, ce sont là vos berceaux,
Et l'urne intarissable où vous puisez les eaux.
Vous les versez d'abord dans de sombres vallées;
Vous frappez à grand bruit des rives désolées,
Où le marbre ébranlé, se détachant des monts,
Tombe, roule et bondit dans vos flots vagabonds;
Plus tranquilles enfin, sur une plaine immense
Vous portez la fraîcheur, la vie et l'abondance.
Des nuages légers, dans l'air moins élevés,
Effleurant des coteaux les sommets cultivés,
Déposés sur le sable et le limon fertile,
Pénètrent les rochers, s'arrêtent sur l'argile,
Et s'échappant de l'antre où distillaient leurs eaux,
Forment en bouillonnant les sources des ruisseaux.

Ils serpentent d'abord sur des plaines fécondes;
Ils vont confondre au loin leur mumure et leurs ondes,
S'ouvrir en s'unissant un plus vaste canal,
Et rouler sur l'arène un paisible cristal.
Ainsi du sein des mers une mer de nuages
S'exhale, se répand et part de leurs rivages,
Du liquide fécond pénètre l'univers,
Et par mille canaux retourne au sein des mers.
Ces voiles suspendus qui cachent à la terre
Le ciel qui la couronne et l'astre qui l'éclaire,
Préparent les mortels au retour des frimas.
Si le soleil encor se montre à nos climats,
Il n'arme plus de feux les rayons qu'il nous lance;
La nature à grands pas marche à sa décadence.
Mais la feuille, en tombant du pampre dépouillé,
Découvre le raisin de rubis émaillé;
De l'ambre le plus pur la treille est colorée.
Les celliers sont ouverts, la cuve est réparée.
Boisson digne des dieux, jus brillant et vermeil,
Doux extrait de la sève et des feux du soleil,
Source de nos plaisirs, délices de la terre,
Viens dissiper l'ennui qui me livre la guerre,
Et donne-moi du moins le bonheur d'un moment!
Bacchus, dieu des festins, père de l'enjoûment,
C'est toi qui répandis sur les monts du Bosphore
Les pampres enlevés aux portes de l'Aurore;
Tu couvris de raisins les rochers de Lesbos.
Ta liqueur inspira les Muses, les héros,

Et ton culte polit la Grèce encor sauvage !
C'est toi qui des Gaulois enflammais le courage,
Quand ce peuple vainqueur, du haut des Apennins,
Vint sous leurs toits fumans écraser les Romains.
Il voulait de tes dons enrichir sa patrie ;
Et, le front couronné des pampres d'Hespérie,
Ivre de vin, de joie, il repassa les monts.
Les vallons répétaient ses cris et ses chansons,
Et les thyrses guidaient sa marche triomphante.
La Gaule à ton nectar dut sa gaîté brillante,
Le charme des festins, et le sel des bons mots,
L'art d'écarter lès soins et d'oublier les maux !
Mais déjà vers la vigne un grand peuple s'avance ;
Il s'y déploie en ordre, et le travail commence.
Le vieillard, que conduit l'espoir du vin nouveau,
Arrivé plein de joie au penchant du coteau,
Y voit l'heureux Lindor et Lisette charmée
Trancher au même cep la grappe parfumée ;
Ils chantent leurs amours et le dieu des raisins.
Une troupe à leurs voix répond des monts voisins ;
Plus loin le tambourin, le fifre et la trompette
Font entendre des airs que le vallon répète :
Cependant les chansons, les cris du vendangeur
Fixent sur le coteau les regards du chasseur.
Mais le travail s'avance, et les grappes vermeilles
S'élevant en monceaux dans de vastes corbeilles,
Colin, le corps penché sur ses genoux tremblans,
De la vigne au cellier les transporte à pas lents ;

Une foule d'enfans autour de lui s'empresse,
Et l'annonce de loin par des cris d'allégresse.
Tandis que le raisin sous la poutre est placé,
Qu'un jus brillant et pur dans la cuve est lancé,
Que d'avides buveurs y plongent la fougère,
Où monte en pétillant une mousse légère,
Sur les monts du couchant tombe l'astre du jour.
Le peuple se rassemble, il hâte son retour;
Il arrive, ô Bacchus, en chantant tes louanges,
Et danse autour du char qui porte les vendanges:
Ce char est couronné de fleurs et de rameaux,
Et la grappe en festons pend au front des taureaux.
Le plaisir turbulent, la joie immodérée,
Des heureux vendangeurs terminent la soirée;
Ils sont tous contens d'eux, du sort et des humains;
Des rivaux réunis un verre arme les mains:
Bacchus a suspendu la haine et la vengeance;
Il fait régner l'amour, il répand l'indulgence.
Deux vieillards attendris se tiennent embrassés;
Tous deux laissent tomber des mots embarrassés;
Dans leurs yeux entr'ouverts brillent d'humides flammes.
Ils font de vains efforts pour épancher leurs âmes,
Et, pleins des sentimens qu'ils voudraient exprimer,
Tous deux en bégayant se jurent de s'aimer.
Alain, jusqu'à ce jour amant tendre et timide,
Puise dans le nectar une audace intrépide,
Et poursuit Alison qui résiste en fuyant;
Elle hésite, chancelle, et tombe en souriant.

Grégoire à Mathurine allait porter son verre;
Sous ses pas incertains il sent trembler la terre;
Il a vu les lambris et le toit s'ébranler :
La table qu'il embrasse est prête à s'écrouler;
Il tombe, il la renverse, et la cruche brisée
Se disperse en éclats sur la terre arrosée.
On se lève en tumulte, on part, et les buveurs
Font retentir au loin leurs chants et leurs clameurs;
Ils n'ont point entendu le démon des tempêtes.
  Il vient de l'occident; il vole sur leurs têtes,
Et passe en rugissant de vallons en vallons.
Tranquille en ce moment au bruit des aquilons,
Le sage laboureur ne craint plus leurs ravages;
Il a mis ses trésors à couvert des orages;
Des gerbes de Cérès il chargea ses greniers;
Les tonneaux de Bacchus ont rempli ses celliers.
Il a fait plus; déjà la glèbe retournée
Cache sous le sillon l'espoir de l'autre année,
Et même sur les champs, épuisés par leurs dons,
Il déposa l'engrais qui les rendra féconds.
  Apprenez, ô mortels, qu'il est un art facile
D'obtenir des moissons du champ le plus stérile :
Connaissez-le cet art de choisir les engrais,
Qu'au vertueux Towshend a révélé Cérès.
Triptolème nouveau, je viens te rendre hommage :
Le bien qu'on fait au monde ajoute à mon partage;
Ami du bienfaiteur, sans pouvoir l'imiter,
J'aspire à ses vertus, et j'aime à les chanter.

Dans les champs d'Albion, sur un sable infertile,
C'est toi qui le premier fis répandre l'argile,
Fécondas l'un par l'autre, et du mélange heureux
Vit naître les moissons sur un fond sablonneux.
Au sol qu'une huile épaisse avait rendu solide,
C'est toi qui le premier mêlas le sable aride;
Par ses angles tranchans le limon divisé,
Laissa sortir le blé du champ fertilisé.
Mais ton exemple encor instruisit ta patrie
A revêtir les monts des dons de la prairie,
A contraindre les champs depuis peu moissonnés
D'offrir une herbe tendre aux troupeaux étonnés.
Ton peuple industrieux, que l'état encourage,
Des secrets de ton art apprit à faire usage.
La Tamise, en tournant de vallons en vallons,
Admire leurs trésors; et des riches moissons
Qu'on vit sous les consuls border les flots du Tibre,
Cérès avec plaisir couronne un fleuve libre.

Hélas! dans nos climats, le peuple des hameaux,
Rendu stupide enfin par l'excès de ses maux,
Ne sait point par son art seconder la nature.
L'habitude et l'instinct dirigeant sa culture,
Il n'invente jamais, et tremble d'imiter;
Pour cesser d'être pauvre il n'ose rien tenter;
Il traîne avec effort sa vie infortunée,
Et pense qu'aux douleurs les dieux l'ont condamnée.
Allez, peuples des champs, faire entendre vos voix
Jusque dans cet asile où résident vos rois;

Allez au pied du trône exposer vos misères :
Des enfans malheureux se plaignent à leurs pères.
Opprimés, diraient-ils, dans tes vastes états,
O roi ! nous gémissons, nous ne murmurons pas ;
Ton peuple est accablé sous un joug qu'il adore,
Et sait dans ses malheurs que son roi les ignore.
En traçant ces sillons qu'arrosent nos sueurs,
Nous aimons la patrie, et formons ses vengeurs ;
Ils iront de leur sang t'acheter la victoire,
Et mourir inconnus pour augmenter ta gloire.
Citoyens oubliés, dans la poudre abattus,
Nous avons conservé le dépôt des vertus ;
Et le ciel, qui nous livre à l'horrible indigence,
Pour nous en consoler, nous laissa l'innocence.
Des devoirs sont encor nos plaisirs les plus doux ;
Ces noms si saints, si chers, et de père et d'époux,
Ne sont point au hameau de vains noms, mais des chaînes :
Hélas ! ces doux liens qui seuls charmaient nos peines,
Ne font plus aujourd'hui qu'augmenter nos douleurs.
A nos tristes enfans nous léguons nos malheurs ;
Nous pleurons auprès d'eux de les avoir fait naître.
C'est au nom de tes lois, c'est au nom d'un bon maître
Qu'on vient à ces enfans arracher les secours
Dont l'amour paternel soutient leurs faibles jours.
De l'humble agriculteur, sans force et sans défense,
Des brigands effrénés dévorent la substance.
Nous respectons la loi, victimes des a[illegible]
Avec joie à l'état nous offrons nos tribu[illegible] :

Les cœurs des malheureux sont rarement avares ;
Mais faut-il immoler à des monstres barbares
Le sang de nos enfans, le prix de nos travaux?
Faut-il seuls de l'état supporter les fardeaux,
Ou, loin des lieux chéris qu'ont habités nos pères,
Aller porter nos pleurs aux rives étrangères?
Ah! les rois sont humains; ils veulent être aimés;
S'ils soupçonnaient les maux des peuples opprimés,
Ils voudraient les venger des oppresseurs avides,
Et dérober le pauvre aux rigueurs des subsides.
C'est alors qu'on verrait l'habitant des hameaux
Reprendre avec ardeur ses soins et ses travaux;
Et son aveugle instinct deviendrait du génie.
Il couvrirait de biens le sol de sa patrie;
Et le peuple des champs, plus riche et plus nombreux,
Rendrait heureux son prince en s'avouant heureux.
Hélas! l'homme est forcé de se donner des chaînes;
C'est un poids qu'il ajoute au fardeau de ses peines;
Il est né pour souffrir. Mais peut-il aujourd'hui
Résister aux malheurs prêts à fondre sur lui?
Le soleil retiré vers l'humide Amalthée,
Jette un dernier regard sur la terre attristée:
Tout est changé pour nous. Ce théâtre inconstant
Où l'homme passe un jour et jouit un instant;
Cette terre, autrefois si belle et si fertile,
De moment en moment devient pauvre et stérile.
Je ne les verrai plus ces émaux éclatans,
La pompe de l'Été, les grâces du Printemps;

Ces nuances du vert des bois et des prairies,
Le pourpre des raisins, l'or des moissons mûries.
Les arbres ont perdu leurs derniers ornemens;
A travers leurs rameaux j'entends des sifflemens.
Doux Zéphir, qui le soir caressais la verdure,
Quel son, quel triste son succède à ton murmure!
Les vents courbent les pins, les ormes, les cyprès,
Et semblent dans leur course entraîner les forêts;
Les arbres ébranlés, de leurs cimes penchées
Font voler sur les champs les feuilles desséchées.
Les rayons du soleil, sans force et sans chaleur,
Ne perçant plus des airs la sombre profondeur,
Éole étend sur nous la nuit et les nuages.
L'ombre succède à l'ombre, et l'orage aux orages.
L'homme a perdu sa joie et son activité.
Les oiseaux sont sans voix, les troupeaux sans gaîté;
Ils ne reçoivent plus du dieu de la lumière
Ce feu qui fait sentir et vivre la matière.
La campagne épuisée a livré ses présens,
Et n'a rien à promettre à mes goûts, à mes sens.
Dans ces jardins flétris, dans ces bois sans verdure,
Je sens à mes besoins échapper la nature.
Ce concert monotone et des eaux et des vents,
Suspendant ma pensée et tous mes sentimens,
Sur elle-même enfin mon âme se replie,
Et tombe par degrés dans la mélancolie.
Ces vallons sans troupeaux, ces forêts sans concerts,
Ces champs décolorés, ce deuil de l'univers,

Rappellent à mon cœur des pertes plus sensibles.
Je crois me retrouver à ces momens horribles
Où j'ai vu mes amis que la faux du trépas
Menaçait à mes yeux, ou frappait dans mes bras.
De Ch** expirant je vois encor l'image ;
Je le vois à ses maux opposer son courage,
Penser, sentir, aimer au bord du monument,
Et jouir de la vie à son dernier moment.
Objet de mes regrets, ami fidèle et tendre,
J'aime à porter mes pleurs en tribut à ta cendre.
  Malheur à qui les dieux accordent de longs jours!
Consumé de douleurs vers la fin de leur cours,
Il voit dans le tombeau ses amis disparaître,
Et les êtres qu'il aime arrachés à son être.
Il voit autour de lui tout périr, tout changer ;
A la racé nouvelle il se trouve étranger;
Et lorsqu'à ses regards la lumière est ravie,
Il n'a plus, en mourant, à perdre que la vie.
  Cette idée est affreuse, et j'aime à m'y livrer ;
Je cède avec plaisir au besoin de pleurer,
Et cherche un aliment à ma douleur profonde.
Je me peins les fléaux et les crimes du monde,
Le poison des remords, les ennuis dévorans,
Les pleurs de la vertu, les succès des tyrans ;
Et l'affreux désespoir, l'œil ardent, le teint blême,
Se roulant dans son sang, qu'il a versé lui-même.
La crainte et la tristesse entrent dans tous les cœurs.
  Ceux même de qui l'âge écarte les langueurs,

Ceux qu'amusent encor l'erreur et l'espérance,
Sentent moins le plaisir de leur douce existence.
La naïve Rosette et le jeune Lubin
S'aimaient, vivaient contens, sans soins du lendemai
Tous deux, un soir d'Automne, au bord d'une prairi
Où leurs brebis paissaient l'herbe humide et flétrie,
Ils entendaient rugir la voix des aquilons,
Et les eaux des torrens gronder dans les vallons.
Ce bruit les attristait; le berger, sa compagne
Portaient, en soupirant, les yeux sur la campagne.
Rosette tout-à-coup s'élança vers Lubin;
Son amant attendri la pressa sur son sein;
Au plaisir de s'aimer tous deux ils se livrèrent,
Et, sans se dire un mot, long-temps ils s'embrassèrer
Mais un trouble inconnu, de tristes sentimens
Jusque dans leurs plaisirs poursuivaient ces amans:
Tu vois, disait Lubin, l'état de la nature;
Il n'est plus de berceaux ni de lits de verdure;
Les oiseaux des forêts ne chantent plus l'amour:
On peut cesser d'aimer. Oh! si toi-même un jour!..
Ah, Lubin! garde-toi de soupçonner Rosette;
Rassure-la plutôt, son âme est inquiète;
Je ne sais quelle peur a saisi mes esprits;
Mais je crains. Ces vallons, ces bois, ces champs flétr
Ce bruit sourd et lointain, ce ciel couvert d'orages,
Sont peut-être pour nous de funestes présages;
Nous sommes menacés. Oui, répondait Lubin;
Nous ne nous rendrons plus sur ce coteau voisin;

Nous vivrons au hameau : mais si tu m'es fidèle,
Je supporterai tout. Hélas! lui disait-elle,
Je t'aimerai toujours, mais je te verrai moins;
Et puis dans le village il est tant de témoins!
Nous ne serons plus seuls. Le couple aimable et tendre
S'aperçut que la nuit commençait à descendre;
Il reprend en rêvant le chemin du hameau,
Et près de la forêt il rencontre un tombeau;
C'est là qu'heureuse et belle, et chère à sa contrée,
De l'amant qu'elle aimait et des siens adorée,
Descendit Lycoris à la fleur de ses ans!
  L'aspect de ce tombeau consterne nos amans;
Ils s'arrêtent tous deux; leur vue et leurs pensées
Sur ce lugubre objet restent long-temps fixées:
Tous deux sans se parler, tous deux sans mouvement,
Demeurent appuyés au fatal monument:
Enfin, les yeux remplis des pleurs qu'ils vont répandre,
Et jetant l'un à l'autre un regard triste et tendre,
Pénétrés à-la-fois de douleur et d'amour,
Ils jurent de s'aimer jusqu'à leur dernier jour.
  Ces sermens, un baiser, raniment leur courage;
Et, semblable au rayon qui perce le nuage,
Le plaisir dans leurs yeux brille à travers les pleurs;
L'espérance et l'amour ont charmé leurs douleurs.
  Mais dans l'âge avancé, lorsque l'homme apprécie
Ce songe d'un moment qu'il appelle la vie,
Quand le voile est tombé, quand le fardeau des ans
Et l'ennui de l'Automne ont accablé nos sens,

Tandis qu'autour de nous la nature mourante
Inspire les regrets, imprime l'épouvante,
Quel appui, quel secours pourrait, dans ces momens,
Ou rassurer notre âme, ou calmer ses tourmens?
  Voyez-vous ces oiseaux s'élancer des vallées?
Les airs sont obscurcis par leurs troupes ailées:
Ils s'assemblent en foule au retour des frimas.
Ils erraient dispersés, lorsque dans nos climats
Ils jouissaient en paix des dons de la nature.
Contens, ils vivaient seuls: la faim et la froidure,
La crainte et la douleur les ont unis entre eux.
A côté l'un de l'autre ils sont moins malheureux;
C'est le sort des humains rassemblés dans les villes.
Partons, retirons-nous dans ces communs asiles;
C'est là qu'un peuple aimable, au sein d'un doux loisir,
Sait goûter, ou du moins espérer le plaisir.
C'est l'abri que le ciel présente à nos misères;
L'homme faible et sensible y pleure avec ses frères.
  O divine amitié! nœuds sacrés et puissans,
Doux rapports des esprits, des goûts, des sentimens,
Plaisirs purs et profonds, délices de la vie,
Vous charmez les langueurs de mon âme affaiblie!
J'ai des amis constans, éclairés, vertueux;
Avec eux je puis tout, et ne puis rien sans eux:
Ils arment ma raison de leurs conseils utiles;
Leur main vers la vertu conduit mes pas débiles;
Et mon esprit, semblable aux faibles arbrisseaux,
S'élève en embrassant ces superbes ormeaux.

Ah ! je pourrai dans peu les voir et les entendre ;
Dans mon cœur attendri leurs cœurs vont se répandre ;
J'oublîrai mes douleurs ; et leurs doux entretiens,
Me rendant par degrés le sentiment des biens,
S'il en est que le ciel me refuse à moi-même,
J'en jouirai du moins dans les mortels que j'aime.
Plaisirs de mes amis, vous remplirez mon cœur !
Oui, je verrai, Beauveau, ta gloire et ton bonheur,
J'entendrai célébrer ta vertu bienfaisante,
Ton âme toujours pure et toujours indulgente,
Ta valeur, ta raison, ta noble fermeté,
Ton cœur ami de l'ordre, et juste avec bonté ;
Je verrai la compagne, à tes destins unie,
Embellir ton bonheur, seconder ton génie,
Et pour elle et pour toi croître de jour en jour
Du public éclairé le respect et l'amour.
Vos succès, vos plaisirs, votre union charmante,
Ce spectacle si doux de la vertu contente,
Me tiendront lieu de tout ; et, sans les regretter,
Je perdrai les plaisirs que l'Hiver va m'ôter.

CHANT QUATRIÈME.

Tempête et déluge qu'amène ordinairement le solstice d'Hiver. Sentimens de frayeur qu'inspire le désordre des élémens. Réflexions sur l'ordre général de l'univers. Gelée. L'Hiver sous le cercle polaire dans nos climats. Givres, neiges, glaces, et leurs effets dans les pays de montagnes. Etat de la nature, dont souffrent tous les êtres sensibles. Ses rigueurs inspirent à l'homme une tristesse profonde. L'homme a reçu le génie de l'invention, qui ne peut être excité que par les besoins. Il doit aux rigueurs de la nature l'état social. Naissance de la société; ses progrès. Les arts et les sciences naissent tous de quelque besoin. Les beaux-arts, l'élégance des mœurs naissent du besoin de plaire et de l'amour. Plaisir que donne la société dans sa perfection. La plupart de ces plaisirs ne sont pas nécessaires au bonheur, même pendant l'Hiver. Tableau de la vie champêtre dans cette saison. La vie heureuse d'un grand seigneur avancé en âge, et retiré dans ses terres, où il excite l'industrie, et fait du bien.

L'HIVER.

Quel bruit s'est élevé des forêts ébranlées,
Du rivage des mers, et du fond des vallées?

Pourquoi ces sons affreux, ces longs rugissemens,
Ce tumulte confus, ce choc des élémens?
Le fougueux aquilon déchaîné sur nos têtes,
Sous un ciel sans clarté promène les tempêtes;
Il siffle, tourne, gronde, et des vallons déserts,
Rapide tourbillon s'élançant sur les mers,
Il s'élève des monts sur les voûtes profondes,
Sur les bords effrayés brise les vastes ondes,
Et des bornes d'Alcide aux rives de Thulé,
Balance l'Océan sur le globe ébranlé.
Les vents du haut des cieux précipitent les nues;
Nos champs ont disparu sous des mers inconnues;
Sur les eaux qui tombaient, le ciel verse des eaux;
Les torrens sont pressés par des torrens nouveaux;
Les fleuves en fureur ont franchi leurs rivages;
Jusqu'au penchant des monts ils portent leurs ravages,
Et des ponts abattus, des hameaux renversés,
Ils roulent dans leur sein les débris dispersés.
Quelques arbres épars dans d'immenses vallées,
Élevant sur les eaux leurs tiges dépouillées,
Offrent de vains appuis à des infortunés
Luttant contre les flots, par les flots entraînés.
Ces ondes et ces vents qui se livrent la guerre,
Jusqu'en ses fondemens ont fait trembler la terre:
Le monde est menacé du retour du chaos;
Et l'humide élément vainqueur de ses rivaux,
Vainqueur du dieu du jour dans la nature entière,
Semble éteindre aujourd'hui la vie et la lumière.

O terrible ouragan, suspendez vos fureurs!
O campagne! ô nature! ô théâtre d'horreurs!
Quoi! d'un père adoré l'univers est l'ouvrage,
Il chérit ses enfans, et voilà leur partage!
  Le soleil sans paraître avait fini son tour,
Et la nuit succédait aux ténèbres du jour;
J'entendais les combats de Neptune et d'Éole.
J'étais seul, éloigné de l'ami qui console,
Et d'un peuple léger, qui du moins un moment
Dissipe de nos maux le triste sentiment.
Je me trouvais alors dans ma retraite obscure,
Abandonné de tous, en proie à la nature.
L'image des débris du monde dévasté,
D'un ciel tumultueux la sombre majesté,
Les ténèbres, les vents augmentaient ma tristesse.
Je cherchais un appui qui soutînt ma faiblesse,
Qui donnât quelque joie à mon cœur opprimé,
Et rendît l'espérance à ce monde alarmé.
A travers ce chaos, dans ce désordre extrême,
Mon cœur épouvanté cherchait l'Être-suprême.
  Cependant, au milieu de ces grands mouvemens,
L'Eternel imposa le calme aux élémens.
L'orage avait tari le vaste sein des nues;
Déjà se divisaient leurs ondes suspendues;
Et le flambeau des nuits, d'étoiles entouré,
Montait sur l'horizon, d'un jour pâle éclairé.
Les nuages légers fuyant dans l'air humide,
Semblaient entraîner tout dans leur ombre rapide.

On voyait les forêts et les monts s'ébranler;
Et dans l'air incertain les astres osciller.
Ce bruit sourd qui précède et qui suit les orages
Expirait dans les bois et le long des rivages.
 Je sentis se calmer le trouble de mon cœur.
Mon esprit s'élevait jusques à son auteur;
Je suivais la nature en ses métamorphoses;
Et, cherchant les rapports des effets et des causes,
Je vis ou je crus voir l'ordre de l'univers.
 Ces orages, disais-je, et ces tristes Hivers,
Nos maux et nos plaisirs, nos travaux et nos fêtes,
Les frimas, les chaleurs, les beaux jours, les tempêtes,
Sont dans l'ordre éternel l'un à l'autre enchaînés;
Ils naissent de leur cause aux jours déterminés;
Et par ces changemens la sagesse infinie
Dans l'univers immense entretient l'harmonie.
Les vents qui sur ces mers tourmentaient ces vaisseaux,
Sur un rivage aride ont apporté les eaux;
Les esprits sulfureux, les sels, l'huile éthérée,
Dispersés par ces vents de contrée en contrée,
Elémens de la sève, y vont rendre féconds
Les champs couverts de chaume, usés par les moissons.
Hiver, cruel Hiver, ton retour salutaire
A de nouveaux présens doit disposer la terre.
Tandis que sur ses bords tu répands les frimas,
Le globe des saisons va sur d'autres climats
Renouveler la vie et varier l'année.
Soleil, marche, et poursuis ta carrière ordonnée;

Nous te verrons dans peu recommencer ton cours,
Et ramener encor la joie et les beaux jours.
Voulons-nous jouir seuls de ta clarté féconde,
Que doivent partager tous les peuples du monde?
C'est ainsi que d'un Dieu méditant les desseins,
Admirant ce grand tout, ouvrage de ses mains,
J'instruisais ma raison à subir sans murmure
Ces rigueurs d'un moment qu'a pour nous la nature.
Les airs étaient sereins; des soleils radieux
Semaient de leurs traits d'or le bleu sombre des cieux;
Mais Borée apporta ces frimas invisibles,
Ces atomes perçans, ces dards imperceptibles
Que lui-même entassa sous le pôle étoilé,
Près des monts de cristal qui couronnent Thulé.
Là le terrible Hiver établit son empire.
Dans ces lieux désolés où la nature expire,
Habitent le Désordre et l'Uniformité.
Au bord de l'horizon, le soleil arrêté
Y poursuit sans chaleur sa paisible carrière,
Roule six mois entiers autour de l'hémisphère,
Descend, se précipite, et, six mois éclipsé,
Laisse régner la nuit sur l'horizon glacé.
Le pôle lance alors des feux rouges et sombres;
Et leur triste lueur, qui lutte avec les ombres,
De ces climats affreux éclaire les horreurs.
L'Hiver, en ce moment, s'y livre à ses fureurs;
Il subjugue Neptune; il couvre de ses chaînes
Cette mer ténébreuse où les vastes baleines,

Se montrant en Automne aux yeux des matelots,
Semblaient de longs écueils élevés sur les flots.
Il envoie au midi la Peur et les Orages,
La Famine et les Vents, la Mort et les Ravages.
D'un froid âpre et funeste il pénètre nos sens.
Le soleil lance en vain quelques traits impuissans;
La nuit revient d'abord augmenter la froidure.
Des chaînes de cristal ont chargé la nature.
On n'entend plus le soir la course des ruisseaux ;
La cascade muette a suspendu ses eaux ;
Et souvent le berger, au lever de l'aurore,
L'observe en l'écoutant, et croit l'entendre encore.
Les glaçons réunis sur les vastes étangs
Renferment sous un mur leurs tristes habitans.
Ce fleuve est entraîné dans sa course rapide ;
Il voudrait s'élancer de sa voûte solide;
Sous le cristal vainqueur il roule emprisonné.
  De givre, de glaçons ce bois est couronné ;
Ils brillent suspendus à la branche flétrie,
Et d'un voile d'argent ils couvrent la prairie.
Mais de nouveaux frimas, rassemblés dans les airs,
Pèsent sans mouvement sur les coteaux déserts;
Et la voûte des cieux, qui semble être abaissée,
Dépose avec lenteur la vapeur condensée.
Le fermier, qui parcourt les guérets confondus,
Au milieu de ses champs ne les reconnaît plus.
Une vaste blancheur, sur le monde étendue,
Est la seule couleur qu'il présente à la vue ;

Ce voile universel dérobe à tous les yeux
Les ouvrages de l'homme et les bienfaits des dieux.
Aux flancs des monts altiers, à leurs cimes glacées
L'Hiver a suspendu les neiges entassées;
Et lorsqu'aux champs de l'air luttent les aquilons,
Quand les feux du soleil pénètrent les glaçons,
Détachés tout-à-coup des Alpes ébranlées,
Ils tombent à grand bruit dans ces riches vallées
Où l'homme a conservé ses vertus et ses droits;
Où, paisible et guerrier, libre et soumis aux lois,
L'habitant fortuné de la sage Helvétie
Parcourt d'un pas égal l'espace de la vie.
Là j'ai vu deux époux, ou plutôt deux amans:
Leurs cœurs s'étaient donné leurs premiers sentimens
Quelques champs étendus au pied d'un mont fertile,
Un verger, un bois sombre, entouraient leur asile;
La même volonté semblait les animer.
Modérés, bienfaisans, satisfaits de s'aimer,
Souvent sous l'humble toit qu'habitait l'indigence
Le couple fortuné conduisit l'abondance.
La tendresse contente ajoute à la bonté.
Un jour où le soleil, prodiguant sa clarté,
D'émeraude et d'azur, de rubis et d'opale,
Semait des monts glacés la pente orientale,
Et rendait l'espérance à l'homme, aux animaux;
Impatiens d'agir, lassés d'un long repos,
Pour suivre le chamois errant dans la montagne,
Le jeune et tendre époux s'arrache à sa compagne:

Une terreur secrète attrista ses adieux.
Mais, avant qu'Hespérus eût brillé dans les cieux,
Il retourne à pas lents, et courbé sous sa proie.
Son fils à sa rencontre accourt, ivre de joie;
Le père l'aperçoit, et, lui tendant la main,
Le soutient sur la glace, et poursuit son chemin.
Déjà de sa cabane il découvrait l'entrée;
C'est là qu'il va revoir une épouse adorée;
Il croit jouir bientôt de ses embrassemens.
  Il voit le mont trembler jusqu'en ses fondemens;
Et des glaçons flottans sur sa croupe ébranlée
La masse tombe, roule, et comble la vallée;
Jusqu'aux voûtes des cieux leur chûte a retenti;
Du couple vertueux l'asile est englouti.
Hélas! sous ces glaçons l'épouse ensevelie,
Aux jours de son bonheur va donc perdre la vie!
  Les yeux levés au ciel, et les bras étendus,
L'époux faible, mourant, répète : *Elle n'est plus!*
Son fils, pâle, tremblant aux genoux de son père,
Et les baignant de pleurs, lui demande sa mère.
Ils tombent languissans sur les sillons glacés;
Et des bras l'un de l'autre entourés et pressés
Ils confondent leurs pleurs, leurs cris lents et pénibles.
  Aussitôt des voisins généreux et sensibles
Viennent les enlever à ces scènes d'horreur.
Le père entre leurs bras s'agite avec fureur;
Il s'élance, et s'arrache à leur pitié cruelle.
  Ah! courons, mes amis; je l'entends qui m'appelle;

J'y cours. Il dit, il vole, et, la bêche à la main,
Dans ces monts de cristal se traçant un chemin,
Il croit ouvrir leur masse étendue et profonde.
Un seul de ses voisins l'embrasse et le seconde :
Son délire du moins adoucit ses douleurs.
Courbé sur les glaçons, qu'il baigne de ses pleurs,
A la clarté du jour, et dans la nuit obscure,
Combattant le sommeil, la faim et la froidure,
Le malheureux époux, fatigué, harassé,
Poursuit un mois entier son travail insensé.
Mais il revoit enfin la vérité funeste;
Et mesurant des yeux le travail qui lui reste,
Désolé, sans espoir, avide de la mort,
Il veut se dérober aux horreurs de son sort :
Il regarde son fils, et se soumet à vivre.
Je n'ai pu, disait-il, la sauver ni la suivre;
Idole de mon cœur, charme de tous mes jours,
Je vivrai pour t'aimer, pour te pleurer toujours.
Le soleil cependant éclairait la contrée.
Bientôt des vents du sud l'haleine tempérée
Amollit, pénétra les glaçons entassés;
Et du sein moins profond des frimas affaissés,
L'époux infortuné voit sortir le platane
Dont la tige autrefois ombrageait sa cabane.
Saisi, dans ce moment, de joie et de terreur,
Il reprend son travail, le quitte avec horreur,
Y revient en tremblant. Sous la voûte écroulée
Il lui semble revoir son épouse accablée,

Son sein livide et froid, ses traits défigurés,
Ou sous les murs sanglans ses membres déchirés:
Il était poursuivi par cette affreuse image.
Un bruit lugubre et sourd interrompt son ouvrage;
Il entend sous la glace une voix et des cris;
Il entend.... c'est son nom et celui de son fils;
Il prête, en frissonnant, une oreille attentive.
Ciel! ô ciel! serait-ce elle? est-ce une ombre plaintive?
Serait-il retombé dans son égarement?
Il le craint; mais son fils, son fils en ce moment
A reconnu la voix, et s'écrie: O ma mère!
Hors d'eux-mêmes, tremblans, et le fils et le père
Frappent sur les glaçons à coups précipités;
Et bientôt des frimas les restes écartés
Leur laissent voir du toit les solives puissantes
Qui n'ont point succombé à leurs charges pesantes.
La porte sur ses gonds tourne et s'ouvre à leur voix!
Chère épouse!... elle vit... c'est elle... je la vois.
Elle s'élance à lui, faible, pâle, égarée;
Et tombant dans ses bras, dont elle est entourée,
Baise son front chéri, qu'elle inonde de pleurs.
Cher ami... cher époux... que j'ai plaint tes douleurs!
Hélas! sous ce tombeau, dans cette nuit profonde,
Je disais: Il perd tout, le voilà seul au monde.
Il ne pouvait répondre, et tous deux en pleurant
Dans leurs bras tour-à-tour serraient le jeune enfant.
J'ai vu ces deux époux: les soins, la complaisance,
Achèvent leur bonheur commencé dès l'enfance;

Ils vivent l'un par l'autre, ils existent pour eux ;
Le jour succède au jour, et les voit plus heureux.
  Cependant l'Hiver règne, et l'astre de la vie
Dissimulant sa force à la terre engourdie,
Les végétaux mourans sous la neige enfermés
N'offrent plus la pâture aux êtres animés.
Des champs et des forêts l'hôte le plus timide
S'arme contre la faim d'une audace intrépide,
Et, courant au hameau, semble avoir oublié
Et les piéges mortels, et l'homme sans pitié.
Hélas! l'homme ou la faim lui vont ôter la vie.
  L'hôte informe et cruel de la sombre Hercinie
S'instruit à triompher des horreurs des saisons.
Il marche d'un pas lent, hérissé de glaçons,
Où dans un antre obscur, fièrement impassible,
Il oppose au besoin son courage inflexible.
  Les tyrans des forêts, par la faim dévorés,
Impatiens de meurtre, et de sang altérés,
Quittent pendant la nuit les bois et les montagnes,
Et, courant en fureur à travers les campagnes,
Ils osent s'élancer sur l'homme épouvanté.
Ce roi de l'univers, sa grâce et sa fierté,
Ce front où de son rang la noblesse est empreinte,
Ne leur inspire plus le respect et la crainte.
Ces monstres affamés cherchent dans les tombeaux
Des ossemens poudreux ou d'horribles lambeaux :
On entend quelquefois des cris lents et funèbres,
Des hurlemens affreux rouler dans les ténèbres,

Et se mêler dans l'air aux tristes sifflemens
Qui partent d'un vieux dôme ébranlé par les vents:
Ces funestes concerts, que les monts réfléchissent,
Semblent être l'écho des mânes qui gémissent.
  Le lâche qui poursuit l'innocent opprimé,
L'ingrat qui blesse un cœur dont il était aimé,
Le perfide assassin, le monstre sanguinaire
Qui plonge le couteau dans le sein de son frère,
Croit voir en ce moment les spectres des enfers,
Et leurs lugubres jeux couvrir les champs déserts:
Leurs longs gémissemens, leurs clameurs lamentables,
Retentissent dans l'ombre au fond des cœurs coupables.
  Ah! si l'ami des lois, le juste, est sans remords,
S'il n'entend point les cris des démons ou des morts,
Il souffre, il voit souffrir. Sur tout ce qui respire
La douleur et la mort étendent leur empire.
  O toi qui fis nos sens, toi qui formas nos cœurs,
Ou rends-moi moins sensible, ou suspends tes rigueurs!
Dieu qui disposas tout, Dieu dont les mains fécondes
Ont tiré du néant les soleils et les mondes,
Ne pouvais-tu de l'homme écarter les douleurs?
Glacé par les frimas, brûlé par les chaleurs,
Jeté par la nature à travers les orages,
Sur des bords ennemis, dans des déserts sauvages,
Abandonné sans force au choc des élémens,
Le martyr de ses sens et de ses sentimens,
De chagrins en chagrins conduit par l'Espérance,
Il passe dans les pleurs son moment d'existence,

Et se traîne, accablé sous le poids de ses maux,
Sur un monde en ruine à travers les tombeaux.
  Mais c'est trop oublier les bontés de mon maître
Et les plaisirs sans nombre attachés à mon être.
Talens, amour des arts, agréables instincts,
Palais où le bon goût préside à nos festins,
Cercles brillans et gais où la raison s'éclaire,
Où l'esprit s'embellit par le désir de plaire,
Doux besoin du plaisir, aimable volupté,
Sentimens animés par la société,
Tendres liens des cœurs, amitié sainte et pure,
Peut-être expiez-vous les torts de la nature.
  Aimons, vivons ensemble, adorons notre auteur
Il a mis dans nos seins le génie inventeur;
Et de ce noble instinct l'activité féconde
Asservit à nos vœux les airs, la terre et l'onde;
Mais ce génie enfin devait être excité.
L'homme sans ses besoins n'eût jamais inventé.
Tourmenté par les vents, le froid et les orages,
Un jour il assembla des joncs et des feuillages;
Les chênes recourbés s'unirent en berceaux,
Et la hutte parut sous son toit de roseaux.
  Pour calmer de la faim la fureur effrénée,
Souvent il arrachait une herbe empoisonnée;
Et pour ne craindre plus la faim ou les poisons,
Il planta les jardins, fit naître les moissons.
  L'homme, avant ces deux arts, errant à l'aventure
Allait aux animaux disputer la pâture;

Le lion furieux et le tigre affamé,
Triomphaient aisément d'un rival désarmé;
Souvent il échappait; mais, couvert de morsures,
Il portait en tremblant ses mains sur ses blessures;
Il fuyait au hasard; ses cris longs et perçans
Remplissaient des forêts les antres gémissans;
Les insectes de l'air, la ronce ensanglantée,
Aigrissaient les douleurs de la plaie irritée;
Et bientòt épuisé, rampant avec effort,
D'un son de voix horrible il invoquait la mort.
On vit alors la fronde en cercle balancée;
La pierre inévitable aux monstres fut lancée;
La massue écrasa les tyrans des forêts,
Et l'arc en s'étendant les perça de ses traits.
La rigueur des hivers, à l'homme encor sauvage,
Du feu tombé des cieux apprit à faire usage:
Sans doute il vit un jour des cyprès embrasés;
La foudre serpentait sur leurs rameaux brisés.
Ce prodige étonna l'homme faible et stupide;
Il observa le feu dans sa course rapide,
Et le vit dans les bois s'étendre ou s'arrêter.
Il apprit à l'éteindre, à le ressusciter;
Il asservit enfin l'élément indocile,
Qui devint dans ses mains un instrument utile.
Aux rives d'Aréthuse, aux bords des Lestrigons,
Un jour dans leurs forêts les peuples vagabonds,
Effrayés d'un bruit sourd et semblable au tonnerre,
Qui grondait sur les eaux et roulait sur la terre,

Virent au même instant le soleil se voiler,
Les plaines se mouvoir, les forêts s'ébranler,
La mer en bouillonnant s'élever jusqu'aux nues,
Et les vents balancer ses vagues suspendues.
L'Etna tonne, il s'entr'ouvre, et de ses flancs brisés
Il vomit à grand bruit des torrens embrasés.
Les éclairs jaillissaient de sa cime tremblante;
Il lançait des rochers, une cendre brûlante.
Atteint par ces rochers, par les flots enflammés,
Déchirés et sanglans, à demi consumés,
Les humains, les troupeaux, les animaux sauvages,
Fuyant, se rencontrant sous les mêmes ombrages,
Rapprochés par la peur, égarés, éperdus,
Remplissaient les déserts de leurs cris confondus.
  Le ciel se calme enfin; la nature est tranquille,
Et chaque être animé reconnaît son asile.
Dans les torrens de soufre, et qui fumaient encor,
L'homme voit éclater l'argent, le fer et l'or;
Il apprend que le feu peut les rendre fluides.
Bientôt dans tous les arts ses progrès sont rapides.
Le bronte industrieux alluma ses fourneaux.
Sous les monts du Lipare, aux antres de Lemnos,
Le métal enflammé coule, étincelle, écume,
Et le pesant marteau retentit sur l'enclume.
  Déjà l'acier tremblant, sous ses coups redoublés,
Fait tomber du Tmolus les ormes ébranlés;
Les marbres divisés ont crié sous la scie;
La bèche ouvre des champs la surface endurcie;

Et le coursier d'Enna, regrettant ses forêts,
Traîne le soc rampant à travers les guérets.
L'homme jouit alors des trésors de la terre;
Il ne se borna plus au triste nécessaire,
Et se trouva des goûts et des besoins nouveaux.
Il fallut rapprocher les arts et les travaux.
Des bords de l'Océan, des forêts enflammées,
Sortirent des cités par les arts animées;
Et la voile, en cédant au mouvement des airs,
Emporta le vaisseau qui sillonna les mers.
L'homme, bravant l'orage et les flots infidèles,
Alla chercher au loin des voluptés nouvelles.
Jadis dans les forêts les sauvages humains,
Souvent l'un contre l'autre avaient armé leurs mains;
Sur le sable rougi du sang de l'innocence
Le sang était encor versé par la vengeance:
La crainte les soumit au frein sacré des lois.
On arma de faisceaux des consuls ou des rois:
Leur pouvoir eut long-temps des bornes salutaires;
Du bonheur des humains sages dépositaires,
Monarques bienfaisans, citoyens couronnés,
Ils inspiraient des mœurs aux peuples fortunés.
L'homme eut alors la paix, les vertus, l'abondance;
Mais à ses mœurs encore il manquait l'élégance,
Il manquait les beaux-arts. Le plus vif des désirs,
Ce besoin qui conduit au plus doux des plaisirs,
L'Amour donna l'essor aux talens, au génie;
Il mesura le chant, fit naître l'harmonie.

L'homme, à peine arraché des antres et des bois,
Au son des instrumens sut marier sa voix;
L'art donné par l'Amour servit à l'Amour même;
Le chant des premiers airs exprima, *Je vous aime.*
L'unisson de la voix, celui des instrumens,
Portait dans tous les nerfs de doux frémissemens;
Remué par ces sons, s'agitant en cadence,
L'homme fut étonné de connaître la danse;
Elle animait ses jeux, augmentait sa gaîté,
Et disposait encor l'âme à la volupté.
Mais il est d'autres arts que l'Amour a fait naître.
Tendre Dibutadis, c'est lui qui fut ton maître,
Et dans ta main tremblante il plaça le crayon
Qui traça sur un mur l'ombre de Polémon.
A peine des beaux-arts on entrevit l'aurore,
L'homme en offrit l'hommage au sexe qu'il adore;
Ce sexe en fut l'arbitre. Apollon, enchanté,
Fit recevoir les lois que dictait la beauté:
On vit naître le goût, les grâces, la décence;
Dans les arts et les mœurs on connut l'élégance.
D'un peuple délicat sur le choix des plaisirs,
Un luxe ingénieux amusant les loisirs,
Le besoin de jouir, de plaire et d'être aimable,
Répandit sur la vie un charme inexprimable.
Voyez dans ces palais, au jour de cent flambeaux
Dont les feux répétés tremblent dans les cristaux,
Vainqueur du sombre Hiver, à l'abri des tempêtes,
L'homme ordonner des jeux et disposer des fêtes.

Sur ces riches lambris l'opulence et les arts
Semblent se disputer de fixer vos regards.
Ici par les Vanloo la nature exprimée
Respire, pense, agit sur la toile animée;
Là l'aiguille savante égala les pinceaux:
La volupté choisit le sujet des tableaux.
Mais le bal va s'ouvrir chez Hébé, chez Alcine:
L'or et l'émail des fleurs, les perles et l'hermine,
De la foule élégante ornent les vêtemens.
L'incarnat des rubis, le feu des diamans,
Répandent un jour doux sur les charmes des belles,
Et les yeux avertis vont se fixer sur elles.
Le désir de tout vaincre et l'espoir du succès,
Brillent modestement dans leurs yeux satisfaits.
Le feu de leurs regards s'anime avec la danse.
L'Amour, sans se montrer, fait sentir sa présence,
Et, plein d'un sentiment vif et délicieux,
Chacun sent le plaisir qu'il voit dans tous les yeux.
Entrez dans ces salons où de bruyans Protées
Echangent en riant leurs formes empruntées,
Où la nuit, le tumulte et les masques trompeurs
Font naître à chaque instant d'agréables erreurs:
Là le maintien décent, la froide retenue,
N'imposent point la gêne à la joie ingénue:
Là les sexes, les rangs, les âges confondus
Suivent, en se jouant, la Folie et Momus.
O doux amusemens d'une aimable jeunesse!
Dans les jours des frimas vous charmiez ma tristesse

Lorsque j'étais encore à la fleur de mes ans :
Mais j'oppose aujourd'hui les arts et les talens
Aux langueurs des hivers, au déclin de mon âge,
Et je goûte un bonheur aussi doux et plus sage :
Je veux que mes plaisirs m'inspirent des vertus.
 J'entendrai Cornélie, Alvarès et Burrhus :
L'âme dans ces héros se choisit des modèles,
Et s'essaie avec eux à des vertus nouvelles ;
Là tous nos sentimens sont purs et généreux ;
Là mon cœur attendri s'attache aux malheureux :
Je voudrais m'élancer au secours de Zopire.
Que j'ai versé de pleurs sur la mort de Zaïre !
Mais ces pleurs étaient doux ; le plaisir d'admirer,
Autant que la pitié, me forçait à pleurer.
O spectacles divins ! écoles respectables
Du véritable honneur, des vertus véritables !
Théâtre où, pour instruire et les grands et les rois,
L'auguste Vérité fait entendre sa voix,
Pourrai-je vous quitter pour les jeux de Thalie ?
Oui, d'aimables censeurs de l'humaine folie
Vont sur une autre scène amuser mon loisir,
Et déguiser encor leurs leçons en plaisir.
Ils nous ont délivrés des gothiques usages ;
Des antiques travers, du vernis des vieux âges ;
Ils corrigent en nous ces défauts, ces erreurs
Qui pourraient altérer les charmes de nos mœurs.
Mais ne peut-on jouir sans songer à s'instruire ?
 Les Muses, les Amours, unis pour me séduire,

M'enlèvent à l'instant dans un monde enchanté,
Où tout vante, respire et peint la volupté.
Melpomène est ici plus tendre que terrible;
C'est au plaisir d'aimer qu'elle me rend sensible.
Quels sons harmonieux! quels transports ravissans!
Tous les arts à-la-fois séduisent tous mes sens;
Les chants et les beaux vers ont charmé mon oreille;
Mes regards sont conduits de merveille en merveille;
Je descends de l'Olympe au bord des vastes mers;
J'ai vu les champs de Mars et la nuit des enfers;
Je leur vois succéder de rians paysages
Où de jeunes beautés dansent sous les ombrages.
Leurs pas pleins de mollesse irritent mes désirs;
Leurs bras voluptueux m'invitent aux plaisirs.
Ici les spectateurs, ce choix d'un peuple aimable,
Sont encore à mes yeux un spectable agréable.

C'est vous, sexe enchanteur, à qui ce peuple heureux
Doit ces jeux si brillans, ces théâtres pompeux.
Lorsque le grand Louis suspendait ses conquêtes,
Tous les arts concouraient à vous donner des fêtes;
Les talens rassemblés célébraient dans sa cour
Ses victoires, ses goûts, vos charmes et l'amour.

Des mœurs et des plaisirs arbitres éclairées,
Vous avez en tout temps illustré nos contrées;
Vous changiez en héros nos stupides aïeux.
C'était pour mériter un regard de vos yeux
Qu'ils couraient ou défendre ou venger l'innocence:
Un mot de votre bouche était leur récompense.

Le vaillant paladin vous consacrait son bras;
C'est vous qu'il invoquait au milieu des combats;
Il vous rendait un culte; et ces honneurs suprêmes
Vous élevaient encore au-dessus de vous-mêmes.
Illustres par vos choix, et non par vos rigueurs,
Vous cédiez noblement à de nobles vainqueurs;
Vous portiez la bonté dans des cœurs inflexibles;
Aux charmes des beaux-arts vous les rendiez sensible
On vit la courtoisie habiter les châteaux;
L'esprit fut introduit dans les jeux des héros;
Apollon célébrait les guerriers et les belles;
Le paladin chantait et combattait pour elles.
Régnez, sexe charmant, régnez sur l'univers:
C'est surtout au Français à respecter vos fers;
Qu'il doive encor sa gloire au désir de vous plaire.
Conservez, ranimez son brillant caractère,
Cet amour pour son prince et pour la liberté,
L'art d'embellir la vie et la société,
Et ce mélange heureux de souplesse et d'audace,
De force et de gaîté, de grandeur et de grâce.
Mais quoi! pour triompher de l'ennui des hivers
Faut-il donc tous les ans les bals et les concerts?
Oh! si je puis revoir mes campagnes chéries,
M'égarer un moment dans les plaines flétries,
Chercher dans les vallons la trace des beautés
Qu'ils offraient, au Printemps, à mes yeux enchant
Me retrouver encore auprès de la nature,
Espérer les zéphirs, et prévoir la verdure!

Là, sous un toit modeste aux Muses consacré,
Et de chantres divins, de sages entouré,
Je jouirais en paix des charmes de l'étude !
  Heureux l'ami des arts, qui, dans la solitude,
Sait goûter tour-à-tour l'Arioste et Milton,
Et revient s'éclairer entre Locke et Newton !
Heureux qui sait jouir, et qui cherche à connaître !
  Muses, guides de l'homme, ornemens de son être,
Vous qui lui découvrez d'utiles vérités,
Et le rendez sensible aux grâces, aux beautés;
Muses, je vous aimai dès l'âge le plus tendre :
Je voulais tout sentir, tout peindre, tout apprendre.
Ciel! avec quel transport, quel plaisir vif et pur
J'appris à distinguer sur le céleste azur
Ces globes dont Newton mesura la carrière,
Et que l'astre du jour dore de sa lumière;
De ces brillans soleils qui couvrent de leurs feux
Des mondes ignorés suspendus autour d'eux !
Mon esprit s'élançait dans l'étendue obscure ;
Je voyais sous mes pas s'agrandir la nature;
J'ajoutais chaque instant un monde à l'univers;
Et, franchissant encor l'immensité des airs,
Revenu sur la terre à ce point invisible
Qui décrit dans l'espace un trait imperceptible,
J'observais les ressorts, les mœurs des animaux.
Je savais dans leurs rangs placer les végétaux;
J'étais ravi de voir, à travers un méandre,
La sève en circulant s'élever et descendre;

J'appris pourquoi les mers, bravant la pesanteur,
Vont deux fois dans un jour du pôle à l'équateur.
Je cherchais dans les airs les causes du tonnerre;
J'aurais voulu percer le centre de la terre,
Voir sous la main du Temps les marbres s'y former,
Et sous les monts tremblans les métaux s'enflammer
Mais c'est l'homme aujourd'hui que je cherche à connaîtr
Je cherche à pénétrer les secrets de son être,
A retrouver en lui ces principes des mœurs
Qu'ont altérés le temps, nos lois et nos erreurs:
J'ouvre, dans ce dessein, les fastes de l'histoire.

Ces monumens confus de misère et de gloire,
Me montrent les états l'un par l'autre abattus,
Le choc des nations, et trop peu de vertus.
Je vois dans Ecbatane, ou sur les bords du Tibre,
Sous le joug des tyrans, ou chez un peuple libre,
L'homme, moins protégé qu'enchaîné par les lois,
Le jouet des tribuns, ou l'esclave des rois.
La fraude le subjugue ou la force l'opprime.
Noble amour des humains, fanatisme sublime,
Qu'Athènes respira dans les lois de Solon,
Seul démon de Socrate, âme du grand Caton,
Vertu des Antonins, bonté vaste et féconde,
Inspirez, conduisez les arbitres du monde,
Et que le temps rapide amène à nos neveux,
Non des siècles brillans, mais des siècles heureux!
Que les muses, les arts et la philosophie,
Passent d'un peuple à l'autre, et consolent la vie!

Vérité, juste effroi des mortels corrompus,
Puissans par les erreurs et grands par les abus,
Achève, il en est temps, de percer le nuage
Qui te dérobe au peuple et te déguise au sage.
En vain l'aveugle Orgueil et l'Envie en fureur
Défendent contre toi l'ignorance et l'erreur;
Ils n'éclipseront pas le jour qui vient d'éclore,
Et dont l'Europe entière a vu briller l'aurore.
  Souvent les voyageurs m'entraînent sur leurs pas.
J'erre avec Magellan de climats en climats,
Ou les voiles d'Anson m'emportent sur les ondes.
Je compare les lois et les mœurs des deux mondes.
J'aime à voir ces beaux lieux où les vents alisés
Déposent la fraîcheur sur les champs embrasés,
Où l'art n'a point encor subjugué la nature.
L'homme y recueille en paix des moissons sans culture.
Les forêts à sa faim offrent des alimens;
Le froid n'offense point son corps sans vêtemens;
La nuit, dans un hamac qu'il suspend au branchage,
Le jour, errant sans soins ou couché sous l'ombrage,
Il est triste, indolent, sans mœurs et sans bonté;
Son âme s'endurcit dans sa stupidité;
Nul besoin n'éveillant sa sombre léthargie,
Ainsi que sans lumière, elle est sans énergie.
Je vole avec Bernier vers les portes du jour;
J'ai passé du Bengale aux champs du Visapour;
Je vois Agra, Dehly nourrir un peuple immense,
Mais qu'opprime en tout temps une injuste puissance;

Là, d'un trône usurpé méprisables soutiens,
Défenseurs des tyrans contre les citoyens,
Les nobles, les omras dépouillent leur patrie,
Qu'enrichissent en vain son sol et l'industrie.
Tel est le sort de l'Inde et de ses beaux climats,
Où jamais les Hivers n'ont porté les frimas :
Un sol riche, un ciel pur, et l'or sont leur partage.
Le nôtre est la raison, l'horreur de l'esclavage,
Un cœur ami des lois et des vertus de Mars.
Mais je reviens encor dans le temple des arts.
Le sanctuaire s'ouvre, et j'aperçois Virgile.
Il s'avance, appuyé sur le chantre d'Achille :
L'un sublime, touchant, naïf, impétueux;
L'autre, sage, élégant, tendre et majestueux :
Je crois sentir en moi le feu qui les inspire !
Déjà dans cette erreur j'allais prendre la lyre,
Lorsque j'entends la voix du vieillard de Téos.
Le front paré de fleurs et de pampres nouveaux,
Il rit, verse du vin, et chante sa maîtresse ;
Il me fait partager sa joie et son ivresse.
Ovide me transporte au palais du Soleil ;
Et, tranquille habitant de l'Olympe vermeil,
J'échappe aux vents glacés, au froid de l'air humid
Sous les berceaux d'Eden, dans les jardins d'Armide
Je me sens ranimé par de douces chaleurs ;
J'y foule les gazons, j'y marche sur les fleurs,
Et du pinceau des arts l'imposture agréable
Donne à mes sens trompés un plaisir véritable.

Du plus grand de nos rois le chantre harmonieux
Remplirait seul mes jours d'instans délicieux :
Vainqueur des deux rivaux qui régnaient sur la scène,
D'un poignard plus tranchant il arma Melpomène;
De la crédule histoire il montre les erreurs;
Il peint de tous les temps les esprits et les mœurs.
Que n'a-t-il point tenté dans sa carrière immense !
Lui seul réunit tout, la force, l'abondance,
Le goût, le sentiment, les grâces, la gaîté.
Le premier de son siècle, il l'eût encore été
Au siècle de Léon, d'Auguste et d'Alexandre.
Je ne puis plus, hélas ! ni le voir, ni l'entendre :
Perdu pour ses amis, il vit pour l'univers.
Nous pleurons son absence en répétant ses vers :
Je lui devrai du moins de vivre avec moi-même,
Et de nourrir en moi le goût des arts que j'aime;
A ce grand homme encor je devrai mes plaisirs!

Mais tandis que l'étude occupe mes loisirs,
Lorsque je goûte en paix mon bonheur solitaire,
Il le faut avouer, du stupide vulgaire
Les plaisirs de l'esprit sont encore ignorés.
Tout mortel est sensible, et peu sont éclairés.

Sages cultivateurs, dans vos humbles asiles,
Vos Hivers sont remplis, vos loisirs sont utiles.
Le bonheur de la vie est dans l'emploi du temps.
Il faut des soins légers et des travaux constans;
Plus agir que penser. Vos jours, toujours semblables,
Coulent dans des plaisirs simples, inaltérables;

Votre esprit est tranquille ; il sait de mois en mois
Attendre la nature, en écouter la voix.
Du grenier affaissé la gerbe descendue,
Sur l'argile aplanie est déjà répandue ;
Sous vos coups mesurés les épis écrasés
Laissent sortir le grain de ses liens brisés :
Bientôt dans la cité vous irez le conduire,
Des nouvelles du temps vous pourrez vous instruire,
Et le jour de la fête, au pied d'un grand ormeau,
Charmer de vos récits le peuple du hameau.
Vous allez renverser sous leurs rameaux antiques
Les chênes dévoués à vos dieux domestiques ;
Vous délivrez un champ de grès embarrassé,
Ou l'entourez de pieux et d'un large fossé.
A ces jours si remplis succède la soirée,
Et votre cœur content n'en craint point la durée ;
Un facile travail, de doux amusemens,
De la longue veillée abrègent les momens.
Tantôt la serpe en main vous divisez le hêtre,
Et préparez l'appui du pampre qui va naître ;
Tandis que votre épouse, aux lueurs d'un brasier,
Dans l'osier, avec art, entrelaçant l'osier,
Précipite gaîment une chanson naïve,
Ou traîne en gémissant la romance plaintive.
Tantôt sous votre toit vos amis rassemblés
Entourent vos foyers de cercles redoublés,
Où préside un Nestor, l'oracle du village.
Il prédit au canton le beau temps et l'orage ;

Son voisin l'interrompt pour parler à son tour,
Et fait de longs récits ou de guerre ou d'amour.
De l'antique féerie on raconte une histoire;
L'orateur qui la croit, l'atteste et la fait croire.
Un spectre, dit l'un d'eux, paraît vers le grand bois;
Le jour de la tempête on entendit sa voix.
Un autre en fait d'abord la peinture effrayante;
Le crédule auditoire est saisi d'épouvante;
Le silence et la peur augmentent par degré,
Et plus près du foyer le cercle est resserré.
  Mais, pendant ces récits, la robuste jeunesse
Se livre sans contrainte à sa vive allégresse.
A peine la musette et l'humble chalumeau
Ont rassemblé le soir les galans du hameau,
Que dans un vaste champ, préparé pour la danse,
Ils viennent étaler leur rustique élégance;
Leurs pas sont ralentis ou pressés au hasard;
Ils suivent sans cadence un instrument sans art.
Tous célèbrent en vers la beauté du village;
La muse et la bergère ont le même langage.
Dolon cueille un baiser sur les lèvres d'Iris:
Le baiser est donné, mais il paraît surpris;
Au larcin de l'amant les témoins applaudissent,
Et de leurs longs éclats les voûtes retentissent.
O mortels innocens, que votre sort est doux!
  Un seul mortel, peut-être, est plus heureux que vous.
Riche pour l'indigent, et pauvre pour lui-même,
Il répand le bonheur sur des vassaux qu'il aime.

Ses trésors sont le prix des travaux assidus;
Son estime et son cœur sont le prix des vertus.
D'un canton qui l'adore il est souvent l'arbitre;
Le bon sens est son code, et l'équité son titre.
Auprès de ses foyers, asiles de la paix,
Aux rivaux irrités il dicte ses arrêts;
Il les mène à sa table oublier leur querelle,
Et Bacchus scelle entre eux une paix éternelle.
Je l'ai vu ce mortel si grand dans son bonheur;
J'ai vu ses plaisirs purs, le calme de son cœur.
De ses doux entretiens mon âme était ravie;
Il traçait à mes yeux le tableau de sa vie!
L'étude et les plaisirs, la guerre et les amours,
Ont rempli, me dit-il, l'instant de mes beaux jours;
Mais dans ces temps d'erreurs, de folie et d'ivresse,
J'ai cherché mes devoirs. J'ai vu que la noblesse,
Invitée aux emplois, appelée aux honneurs,
Doit au peuple son temps et l'exemple des mœurs.
J'ai passé dans les camps les momens de la guerre;
Et quand Louis vainqueur eut désarmé la terre,
Je fus utile encor dans un état nouveau.
Les agréables soins d'un seigneur de château,
Les plaisirs d'une vie occupée et tranquille,
Me donnaient un bonheur plus pur et plus facile.
C'est aux champs que le cœur cultive ses vertus;
C'est aux champs, mon ami, qu'on peut, loin des abus,
De l'usage insensé, du fard, de l'imposture,
Être ami de soi-même, amant de la nature.

J'étais content; mais seul dans cet heureux séjour,
Il manquait à mon cœur les charmes de l'amour.
Je cherchai; je choisis une sage compagne
Qui prit avec le goût les mœurs de la campagne.
Nous élevions un fils pour l'état et pour nous:
J'avais tous les plaisirs d'un père et d'un époux;
Et je les ai perdus dans ces jours de tristesse
Où l'homme qui vieillit sent déjà sa faiblesse,
Et cherche à s'appuyer sur des êtres chéris.
Mon ami, j'ai perdu mon épouse et mon fils!

De tout ce que j'aimais cette éternelle absence
Abattit mon courage, accabla ma constance:
Le jour, sur leurs tombeaux j'allais verser des pleurs,
Et je veillais la nuit pour sentir mes douleurs.
Mes regrets m'étaient chers; mais mon âme affaiblie
Tombant dans les langueurs de la mélancolie,
Je ne voyais plus rien à craindre, à désirer,
Et je perdais enfin la douceur de pleurer.
Un jour où j'errais seul dans un vallon stérile,
Sous de sombres rochers, près d'une onde immobile,
J'entendis près de moi des accens douloureux.
Je me trouvai sensible aux cris d'un malheureux:
Je courus à sa voix: ses plaintes redoublèrent;
Je lui tendis les bras, et nos larmes coulèrent;
Sans connaître nos maux nous mêlions nos douleurs,
Et je lui savais gré de me rendre des pleurs.

Hélas! l'infortuné, sans force, sans courage,
Se traînait avec peine, et quittait son village,

Où la faim consumait son père et ses enfans.
Je calmai sa douleur par de faibles présens,
Et j'allai consoler ses enfans et son père.
De leur toit délabré j'écartai la misère,
Et sentis auprès d'eux mes regrets s'adoucir;
Je reconnus en moi la trace du plaisir.

A l'aride fougère, aux chardons inutiles,
Cérès avait livré ses champs les plus fertiles :
Un peuple nourri d'herbe et vêtu de lambeaux
Vainement au fermier demandait des travaux.
Je voulus réveiller cette triste indolence,
Et rappeler ici l'industrie et l'aisance.
Charmé de mes desseins, j'entrevis le bonheur,
Et déjà le chagrin pesait moins sur mon cœur.

L'indigent féconda la terre abandonnée;
Je payai ses momens : du prix de sa journée
Il meubla sa cabane et vêtit ses enfans;
Ils vivaient des moissons qui couronnaient mes cham]

Il faut rendre meilleur le pauvre qu'on soulage;
C'est l'effet du travail en tout temps, à tout âge.
On vit dans mon château la veuve et l'orphelin
Rouler sur les fuseaux ou la laine ou le lin :
Les vieillards, par des soins, par des travaux facile
Pouvaient jouir encor du plaisir d'être utiles;
On paya les impôts sans se croire opprimé :
Tout fut riche et content, et moi je fus aimé!

O mon ami! l'amour, les sens et la jeunesse
Des plaisirs les plus doux m'ont fait sentir l'ivresse

Mais protéger le faible, inspirer la vertu,
Est un plaisir plus grand qui m'était inconnu.
Ah! quand l'heureux fermier, l'innocente fermière,
Accourent pour me voir au seuil de leur chaumière;
Lorsque j'ai rassemblé ce peuple agriculteur
Qui veille, rit et chante, et me doit son bonheur;
Quand je me dis le soir, sous mon toit solitaire,
J'ai fait ce jour encor le bien que j'ai pu faire,
Mon cœur s'épanouit; j'éprouve en ce moment
Une céleste joie, un saint ravissement,
Et ce plaisir divin souvent se renouvelle :
Le temps n'en détruit pas le souvenir fidèle;
On en jouit toujours; et dans l'âge avancé,
Le présent s'embellit des vertus du passé.
Du temps, vous le voyez, j'ai senti les outrages :
Déjà mes yeux éteints sont chargés de nuages :
Mon corps est affaissé sous le fardeau des ans;
Mais, sans glacer mon cœur, l'âge affaiblit mes sens;
J'embrasse avec ardeur les plaisirs qu'il me laisse.
De cœurs contens de moi j'entoure ma vieillesse.
Je m'occupe, je pense, et j'ai pour volupté
Ce charme que le ciel attache à la bonté.

Ainsi dans tous les temps jouit le cœur du sage,
Et son dernier soleil brille encor sans nuage.
Oui, l'arbitre éternel des êtres et des temps
Réserve des plaisirs à nos derniers instans.

O Dieu, par qui je suis, je sens, j'aime et je pense,
Reçois l'hommage pur de ma reconnaissance;

Que nos voix, notre encens s'élèvent jusqu'à toi;
Qu'ils volent de la terre au trône de son roi.
Du vide, du chaos, des ténèbres profondes,
Tu fis sortir le jour, l'harmonie et les mondes;
Et quand ta main puissante eut semé dans les cie
Les globes éclairés, les soleils radieux,
Aux êtres animés tu donnas l'existence
Pour épancher sur eux ta vaste bienfaisance!
Tu répandis la vie et la fécondité
Sur les mondes errans dans ton immensité;
Ta main sur leur surface étendit les campagnes,
Creusa le sein des eaux, éleva les montagnes,
Suspendit les vapeurs, fit murmurer les vents,
Nourrit les végétaux et les êtres vivans.
Le Temps, suivi des jours, des saisons, des anné
Ramena tes faveurs l'une à l'autre enchaînées;
Tu nous donnas la terre, et l'ordre d'en jouir;
Tu nous donnas des sens, un cœur et le plaisir,
Et l'aimable vertu, cette intrépide amie,
Le guide, le soutien, le charme de la vie!
Grand Dieu, c'est dans ces champs embellis par tes m
Que ta voix paternelle appelle les humains;
Ta bonté s'y déploie avec magnificence.
C'est là que l'abondance amène l'abondance.
J'ai vécu, jeune encor, dans ces champs fortunés,
Où j'ai vu les vrais biens qui nous sont destinés,
Et, philosophe heureux, homme content de l'êtr
Je viens, de ses présens, rendre grâce à mon maî

LES SAISONS;

PAR BERNARD.

Bernard n'a donné que le nom d'épître à chacun
Saisons que l'on va lire. Dans plusieurs édition
poésies de cet auteur aimable, l'éditeur n'a pas
toujours réuni ces quatre épîtres, de manière à leur
ner le rang qui leur est assigné par la nature. Nous
cru faire plaisir à nos lecteurs en suppléant à ce
d'attention.

LES SAISONS.

LE PRINTEMPS.

Sur l'herbage tendre,
Le ciel vient d'étendre
Un tapis de fleurs;
Et l'aurore arrose,
De ses tendres pleurs,
De la jeune rose
Les vives couleurs.
Déjà Philomèle
Ranime ses chants,
Et l'onde se mêle
A ses sons touchans.
Sur un lit de mousse,
Les Amours au frais,
Aiguisent des traits
Qu'avec peine émousse
La froide Raison,
Qui croit qu'elle règne,
Quand elle dédaigne
La belle saison.
Nos berceaux se couvrent
Du souple jasmin;
Nos yeux y découvrent

Le riant chemin
Par où le mystère,
Servant nos désirs,
Nous mène à Cythère
Chercher les plaisirs.
Oui, de la nature
La vive peinture
N'est pas sans dessein.
Tant de fleurs nouvelles
Qui de tant de belles
Vont orner le sein;
Le tendre ramage
Des jeunes oiseaux,
Le doux bruit des eaux,
Tout offre l'image
D'un aimable dieu;
Tout lui rend hommage
Dans un si beau lieu,
Tout y peint son feu :
Hélas! quel dommage
Qu'il dure si peu!
Il pénètre l'âme,
Ce feu trop subtil....
Mais pourquoi faut-il
Que de cette flamme
Qui peint le Printemps,
Tout, en même temps,
Trace à notre vue

La légèreté
Souvent imprévue
Chez la Volupté?
  L'onde fugitive,
A l'âme attentive,
Peint, à petit bruit,
L'ardeur passagère
Dont l'éclat séduit
Plus d'une bergère
Que l'Amour conduit.
  L'haleine légère
Du zéphir badin,
Qui, dans ce jardin,
Vole autour de Flore:
Du vif incarnat
Qu'elle fait éclore,
Le frivole éclat;
De l'oiseau volage
Les accords légers,
Peignent du bel âge
Les feux passagers.
  Tout ce qui respire
Nous dit en ce temps:
L'amoureux empire
Est un vrai Printemps:
Il plaît, il enchante;
On l'aime, on le chante;
Soins trop superflus!

Vaut-il ce qu'il coûte?
A peine on le goûte,
Qu'il n'est déjà plus.

L'ÉTÉ.

RIEN n'est si beau
Que mon hameau.
Oh! quelle image!
Quel paysage
Fait pour Vateau!
Mon hermitage
Est un berceau
Dont le treillage
Couvre un caveau.
Au voisinage,
C'est un ormeau
Dont le feuillage
Prête un ombrage
A mon troupeau;
C'est un ruisseau
Dont l'onde pure
Peint sa bordure
D'un verd nouveau.
Mais c'est Sylvie

Qui rend ces lieux
Dignes d'envie,
Dignes des dieux!
Là, chaque place
Donne à choisir
Quelque plaisir
Qu'un autre efface.
C'est à l'entour
De ce domaine
Que je promène,
Au point du jour,
Ma souveraine.
Si l'aube en pleurs
A fait éclore
Moisson de fleurs,
Ma jeune Flore
A des couleurs
Qui, près des leurs,
Brillent encore.
Si les chaleurs
Nous font descendre
Vers ce méandre,
Dans ce moment,
Un bain charmant
Voit sans mystère,
Sans ornement,
Et la bergère
Et son amant.

Jupe légère
Tombe aussitôt:
Tous deux que faire?
L'air est si chaud!
L'onde est si claire!
Assis auprès,
Comus après
Joint à Pomone
Ce qu'il nous donne
A peu de frais.
Gaîté nouvelle,
Quand le vin frais
Coule à longs traits;
Toujours la belle
Donne ou reçoit,
Fuit ou m'appelle,
Rit, aime ou boit.
Le chant succède,
Et ses accens
Sont l'intermède
Des autres sens.
Sa voix se mêle
Aux doux hélas
De Philomèle,
Ou si bien qu'elle
Ne chante pas.
Telle est la chaîne
De nos désirs.

Nés sans soupirs,
Comblés sans peine,
Et qui ramène
De nos plaisirs
L'heure certaine.
O vrai bonheur!
Si le temps laisse
Durer sans cesse,
Chez moi vigueur,
Beauté chez elle,
Jointe à l'humeur
D'être fidèle!
Qu'à pleines mains
Le ciel prodigue,
Comble et fatigue
D'autres humains;
Moi, sans envie,
Je chanterai
Avec Sylvie;
Je jouirai,
Et je dirai
Toute la vie:
Rien n'est si beau
Que mon hameau!

L'AUTOMNE.

Suivons les ménades
Dans leurs promenades;
Ami, rendons-nous.
Bientôt les pleïades,
L'aquilon jaloux,
Fondant des montagnes,
Viendront tour-à-tour
Faire à nos campagnes
Sentir leur retour.
  Au sein de nos plaines,
De vives chaleurs
Ont séché nos fleurs,
Tari nos fontaines.
L'Aurore est sans pleurs,
Zéphir sans haleines,
Flore sans couleurs.
  La seule Pomone,
Sous ce frais berceau,
Rit et se couronne
D'un pampre nouveau.
Du vin qui s'écoule,
Versé par ses mains,

S'abreuve une foule
De jeunes sylvains,
Qui, dans ces jardins
Du pesant Silène
Soutiennent à peine
Les pas incertains.
Suspends ton étude;
Viens, loin des neuf Sœurs,
Goûter les douceurs
De ma solitude.
Esclave avec moi
Du vainqueur de l'Inde,
Que le dieu du Pinde
Subisse la loi!
Si tu ne peux vivre
Sans un Apollon,
C'est Anacréon,
Ami, qu'il faut suivre.
Apprends à monter
Ta galante lyre:
Si tu veux chanter,
Que Bacchus t'inspire
Le tendre délire
Qui, cher à Thémire,
S'en fait écouter.
Parmi nos convives
Invitons l'Amour:
Qu'il vienne à son tour

Revoir sur ces rives
Cythère et sa cour.
Couché sous la treille,
Si quelqu'un sommeille,
Par un tendre effort
L'Amour le réveille,
Quand Bacchus l'endort.
  Ami d'Épicure,
J'en suis les leçons;
Comme lui j'épure
Les utiles dons
Que fait la nature
A ses nourrissons.
  D'une ardeur extrême
Le Temps nous poursuit:
Détruit par lui-même,
Par lui reproduit,
Plus léger qu'Eole,
Le moment s'envole,
Renaît et s'enfuit.
Qu'un prompt sacrifice
Fixe le caprice
Du vieillard jaloux:
Qu'au milieu de nous,
Ce dieu taciturne
Perde son courroux;
Du vin de cette urne
Enivrons Saturne.

Désormais plus lent,
Ce dieu turbulent,
Pour reprendre haleine,
Suivra de Silène
Le pas nonchalant.
  Sous l'ombre propice
De ce bois sacré,
Pour le sacrifice
L'autel est paré.
Ce lieu solitaire
Est le sanctuaire
Où, libre d'ennui,
Je dois aujourd'hui
Immoler les craintes,
Les soins, les contraintes,
Et les vains désirs
Tyrans des plaisirs.
  Déjà sous la tonne,
La coupe à la main,
Hébé me couronne
D'un lierre divin,
Et Comus ordonne
L'apprêt du festin.
Les nymphes accourent,
Les Faunes m'entourent,
Le vin va couler;
L'encens va brûler;
La victime est prête,

On va l'immoler ;
Ami, qui t'arrête ?
Thémire avec moi,
Pour ouvrir la fête,
N'attend plus que toi.

L'HIVER.

De l'urne céleste
Le signe funeste
Domine sur nous,
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'Ourse en courroux.
L'onde suspendue
Sur les monts voisins,
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse ;
La froide Aréthuse
Fuit dans les roseaux :
C'est en vain qu'Alphée
Mêle avec ses eaux
Son onde échauffée.
Telle est des Saisons

La marche éternelle,
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons.
Ce tribut fidèle
Qui se renouvelle
Avec nos désirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaisirs.
Cédant nos campagnes
Au tyran des airs,
Flore et ses compagnes
Ont fui ces déserts.
Si quelqu'une y reste,
Son sein outragé
Gémit, ombragé
D'un voile funeste.
La nymphe modeste
Versera des pleurs
Jusqu'au temps des fleurs.
Quand d'un vol agile,
L'Amour et les Jeux
Passent dans la ville,
J'y passe avec eux.
Sur la double scène
Suivant Melpomène
Et ses jeux nouveaux,
Je vais voir la guerre

Des auteurs nouveaux
Qu'on juge au parterre.
  Là, sans affecter
Les dédains critiques,
Je laisse avorter
Les brigues publiques.
Du beau seul épris,
Envie ou mépris
Jamais ne m'enflamme :
Seulement dans l'âme
J'approuve ou je blâme,
Je bâille ou je ris.
Dans nos folles veilles,
Je vais de mes airs
Frapper tes oreilles.
Après nos concerts,
L'ivresse en délire
Pourra succéder.
Sous un double empire,
Je fais accorder
Le thyrse et la lyre :
J'y crois voir Thémire,
Le verre à la main,
Chanter son refrain,
Folâtrer et rire.
  Quel sort plus heureux !
Buveur, amoureux,
Sans soin, sans attente,

Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir ;
Pour l'heure présente,
Toujours un plaisir,
Pour l'heure suivante,
Toujours un désir.
Coulez, mes journées,
Par un nœud si beau
Toujours enchaînées,
Toujours couronnées
D'un plaisir nouveau.
Qu'à son gré la Parque
Hâte mes instans,
Les compte et les marque
Aux fastes du Temps :
Je l'attends sans crainte ;
Par sa rude atteinte
Je serai vaincu :
Mais j'aurai vécu.
Sans date ni titre,
Dormant à demi,
Ici ton ami
Finit son épître.
En rimant pour toi
Le dernier chapitre,
La table où je boi
Me sert de pupître.
De tes vins divers

Je serai l'arbitre :
Sois-le de mes vers,
Je te les adresse.
S'ils sont sans justesse,
Sans délicatesse,
Sans ordre et sans choix,
En de folles rimes
On lit quelquefois
De sages maximes.

FRAGMENS

DU

POËME DES MOIS;

PAR ROUCHER.

AVIS.

Ce Poëme, tour-à-tour loué avec outrance, et critiqué amèrement, offrait, plus que tout autre, les moyens d'être donné par fragmens à nos lecteurs.

Roucher, né à Montpellier le 22 février 1745, mourut à Paris sur l'échafaud révolutionnaire en juillet 1794.

Sans nous occuper des motifs qui le conduisirent à la mort, nous n'avons dû voir en lui qu'un poëte, et ne point faire rejaillir sur son ouvrage ses erreurs politiques, comme semble l'avoir fait un des aristarques du dernier siècle, autrefois son ami.

Reconnaissant, au surplus, trop d'exagération dans la louange, et trop de sévérité dans la critique, nous n'avons pris du poëme des *Mois*, que les passages avoués par le goût, et cités avantageusement par les littérateurs impartiaux.

L'auteur a quelquefois étendu ses descriptions jusques au-delà des mers, et quelquefois même jusques aux quatre parties du monde. Dans les fragmens que nous avons pris, nous nous sommes renfermés en Europe, et plus particulièrement en France.

REMARQUES

SUR

L'ORGANISATION DES MOIS.

Les premiers Orientaux qui, après avoir partagé l'année, donnèrent à chaque division le nom de mois, ne désignaient point par ce mot le temps que le soleil emploie à parcourir l'espace qui se trouve d'un signe à un autre ; leurs mois étaient lunaires, c'est-à-dire qu'ils en commençaient un nouveau, toutes les fois que la lune renouvelait son croissant.

Cette sorte de mois existe encore parmi les Arabes. Douze lunaisons composent leur année. Aussi finit-elle douze jours plus tôt que la nôtre, et la devance de trente-trois jours tous les trois ans.

Une telle division parut enfin défectueuse à ceux qui l'avaient imaginée. Ils conçurent qu'il était plus sage de se régler sur le soleil. Ils observèrent plus attentivement le cours de cet astre, et ce ne fut qu'après avoir connu les douze constellations qui forment le zodiaque, qu'ils divisèrent l'année en mois, chacun de trente jours.

Mais quelle époque assignèrent-ils à son commencement ? Court de Gébelin, dans son *Histoire du Calendrier*, prétend que la première de toutes les années, la plus ancienne dont on ait quelque connaissance, s'ouvrait au mois de juin, vers le solstice d'été, et que Romulus fit dans la suite un changement considérable au calendrier, en plaçant le renouvellement de l'année à l'équinoxe du printemps. L'infortuné Bailly (1), à qui son *Histoire de l'Astronomie* et ses Lettres sur les Sciences ont donné un rang distingué parmi les vrais savans et les littérateurs, remarque, dans des observations qu'il a faites sur l'ouvrage de Court de Gébelin, que Romulus ne

(1) Bailly (Jean-Sylvain), de l'Académie Française, né à Paris le 15 septembre 1736, mourut sur l'échafaud révolutionnaire le 12 novembre 1793, après avoir été maire de Paris. Cet écrivain, dont les ouvrages en prose sont si estimés, avait fait à dix-sept ans deux tragédies ; et l'on a remarqué que celle de *Clothaire* présente le tableau déchirant d'un maire de Paris massacré par le peuple. Nulle victime de la révolution n'est allée à la mort avec plus de sérénité et de courage. On employa trois quarts-d'heure à reconstruire l'échafaud en sa présence : la saison était rude, et il pleuvait à verse ; Bailly grelottait. *Tu trembles*, lui dit un des cannibales spectateurs. Il répondit avec calme : *Mon ami, ce n'est que de froid*. Il paraît assez bien caractérisé dans ce quatrain :

De ses vertus, de sa raison
Il servit sa patrie ingrate :
Il écrivit comme *Platon*,
Et sut mourir comme *Socrate*.

fit rien de nouveau : que ce n'était point au solstice d'été que l'année commençait chez les anciens peuples, mais que chez la plupart des nations de l'Asie, l'année a commencé au printemps. Dans la suite, ce commencement varia chez les différens peuples. Les uns, comme les Egyptiens, le placent vers la fin du mois d'août ; les autres, comme les Bythiniens, à l'équinoxe d'automne ; les premiers Athéniens au solstice d'hiver ; les premiers Romains, au solstice d'été ; presque tous enfin l'enlevèrent de sa place naturelle.

Mais où les premiers peuples montrèrent beaucoup plus de sagesse, ce fut dans le choix des noms qu'ils donnèrent aux différens mois. L'ensemble de ces noms était le tableau de l'année entière, parce que chacun d'eux marquait ou la température, ou les travaux, ou les fêtes que ramenait le soleil toutes les fois qu'il changeait de station. Nous trouvons un reste de cette sagesse dans les noms des mois en Islande. Ils y désignent tous l'état du ciel ou de la terre à ces différentes époques : tant il est vrai que la nature a imprimé un caractère distinctif à chaque mois, jusques dans les climats les plus disgraciés, et qu'il ne faut qu'un peu d'attention pour le saisir !

Enfin, ce fut le même esprit d'observation, uni à l'amour de l'allégorie, qui, dans l'Orient, personnifia chaque mois, et le fit représenter sous un emblême

particulier. Dans la suite des temps, ces emblêmes furent méconnus : l'ignorance en fit des génies chargés de présider aux fleurs, aux fruits, aux troupeaux, aux moissons, au froid, à la chaleur, etc. Telle est l'origine des douze grands dieux si célèbres dans la mythologie. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire dans l'*Histoire du Calendrier,* pag. 175 et suivantes, les curieuses observations de M. de Gébelin, sur les douze grands dieux des Romains et des Egyptiens,

Que de signes divers la tête couronnée,
Monarques, tour-à-tour, se partageaient l'année.

On a vu comment les Asiatiques, qui les premiers se sont appliqués à l'astronomie, découvrirent que le soleil passe d'orient en occident sous douze constellations à des distances à-peu-près égales, et qu'après les avoir parcourues successivement, il se trouve au point d'où il est parti. Disons maintenant qu'ils assignèrent à chaque constellation un nom, symbole intelligible de ce que le ciel ou la terre leur offrait de plus important.

Les agneaux naissent vers la fin de l'hiver et au commencement du printemps ; ainsi on donna le nom de *Bélier* à la première constellation. La reproduction des veaux suit de près celle des agneaux ; la seconde eut le nom de *Taureau*. La chèvre met bas vers la fin de mai, et donne ordinairement deux petits ; cela fut suffisant pour faire désigner l'étoile de

ce mois par deux chevreaux, dont on a fait ensuite les *Gémeaux*.

Il semblait que le soleil au mois de Juin reculât sur lui-même en abrégeant les jours ; de là le nom d'*Écrevisse* donné à la constellation de ce mois. La suivante fut appelée *Lion*, à cause des chaleurs violentes qu'on éprouve quand elle règne. La sixième, sous la figure d'une *Vierge* qui porte en sa main un bouquet d'épis, marque le temps de la moisson.

La parfaite égalité des jours et des nuits, au moment où le soleil sort du signe de la *Vierge*, fut désignée par la *Balance*. Les maladies, qui se multiplient vers le milieu de l'automne, firent donner à la constellation d'octobre le nom de *Scorpion*. La chute des feuilles, la campagne dépouillée de ses productions, le danger de souffrir les bêtes sauvages pendant l'hiver, tout invite à la chasse en novembre ; et le signe où le soleil entre alors, prit le nom de *Sagittaire*, d'archer ou de chasseur.

Celui de la *Chèvre*, cet animal qui se plaît à grimper de rocher en rocher, annonçait aux hommes que le soleil en décembre, parvenu au terme le plus bas de sa course, commençait à remonter vers le point de sa carrière le plus élevé. Enfin, le *Verseau* désigna clairement la saison pluvieuse en janvier ; et les *Poissons* en février, marquèrent le temps où les poissons, plus délicats et plus nombreux, ramènent le plaisir de la pêche.

Voilà l'explication que l'abbé Pluché, dans son *Histoire du Ciel*, donne des noms que les premiers astronomes appliquèrent aux douze constellations qui partagent le zodiaque. Il faut avouer qu'elle est ingénieuse; mais les savans ne conviennent point qu'elle soit également vraie dans chacune de ses parties.

Bailly, dont le sentiment est d'une puissante autorité contre celui de Pluche, le combat par des faits astronomiques auxquels il n'y a rien a répondre.

« Nous sommes bien de l'avis de Pluche, dit-il,
» quant au pays (1) où il place la première division
» du zodiaque ; c'est en Asie sans doute qu'elle doit
» être primitivement exécutée. Les noms des ani-
» maux qu'on y a placés sont dus à la vie pastorale
» des premiers hommes ; ils y ont mis des agneaux,
» un taureau, des chevreaux, parce que ces bes-
» tiaux, qui faisaient toutes leurs richesses, étaient

(1) Ce pays est l'Asie. Mais lorsque Pluche assure que c'est parmi les enfans de Noé réunis autour de Babel qu'il faut chercher le premier usage de la dénomination des signes célestes, Bailly leur donne une antiquité et une contrée bien plus reculées. Il veut que les premières connaissances astronomiques nous soient venues au moins des Brames. Il fonde son opinion sur des preuves très-vraisemblables, et qui tirent un nouveau degré de probabilité de la découverte qu'a faite un Anglais des douze signes du zodiaque peints aux Indes dans une pagode du cap Comorin, de la manière dont nous les représentons.

» fort intéressans pour eux. Mais il n'y a nulle apparence qu'on ait donné le nom de Bélier au signe où » le soleil se trouve lorsque les brebis mettent bas. » Le mouvement des étoiles en longitude détruit tout » ce beau systême. Les étoiles du Bélier étaient dans » les signes d'hiver à l'époque dont parle Pluche ; et » la Balance précédait l'équinoxe peut-être de deux » signes entiers (1) ».

---

(1) Quelques-uns de nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de trouver l'explication suivante. Elle peut servir à interpréter la phrase que l'on vient de lire ; elle est relative aux différentes espèces de mois.

Mois solaire ; c'est l'espace de temps que le soleil emploie à parcourir un signe entier à l'écliptique. Ces mois sont fort inégaux, puisque le soleil est plus long-temps dans les signes d'été que dans ceux d'hiver ; mais comme il parcourt constamment tous les douze signes en 365 jours 5 heures 48 minutes 48 secondes, on a la quantité du mois moyen en divisant ce nombre par 12 ; et, d'après ce principe, on trouve la quantité du *mois solaire* moyen de 30 jours 10 heures 29 minutes 4 secondes.

Les mois lunaires sont synodiques ou périodiques.

Le mois lunaire synodique, qui s'appelle simplement *mois lunaire lunaison*, est l'espace de temps compris entre deux conjonctions de la lune avec le soleil, ou entre deux nouvelles lunes. Il est de 29 jours 12 heures 48 minutes 4 secondes.

Le mois lunaire périodique, est l'espace de temps dans lequel la lune fait sa revolution autour de la terre ; c'est-à-dire, le temps qu'elle emploie à revenir au même point du zodiaque d'où elle est partie. Le mois est de 27 jours 7 heures 43 minutes 4 secondes ; mais il n'y a que les astronomes qui en fassent usage.

Nous aurons soin de placer en tête de chaque mc les désignations et les attributions que les Romai leur donnèrent.

Anciennement en France l'année commençait Pâques. Charles IX, par l'ordonnance de Roussill du *mois* de janvier 1563, ordonna que l'année com mencerait au 1.er janvier : cette ordonnance ne fut registrée au parlement que le 19 décembre 1564.

Le 1.er janvier qui suivit l'enregistrement, le roi la grande chancellerie comptèrent 1565. Le 1.er ja vier suivant on commença en la chancellerie Paris à compter 1566; mais au parlement de Par et dans tout son ressort, on ne compta 1566 qu' 14 avril, jour de Pâques. Enfin le 1.er janvier su vant, on compta dans toute la France 1567, et l' a toujours continué depuis, jusqu'à l'établisseme de l'ère républicaine, qui commença le 23 se tembre 1793, en vertu d'un décret de la conventi nationale, et qui fut supprimée par Bonaparte à da du 1.er janvier 1806.

FRAGMENS
DU
POËME DES MOIS.

JANVIER (sous l'influence du *Bélier*).

NUMA fit de ce mois le premier mois de l'année, que Romulus avait fait commencer le 1.er de mars.

Les Romains firent présider au *mois* de janvier Janus, à qui ils donnaient deux visages, l'un tourné vers l'occident, l'autre vers l'orient, pour désigner l'année qui finit et l'année qui commence. Il tenait à la main tantôt une clé, avec laquelle il ouvre et ferme les portes du Temps; tantôt le nombre de 365, qui marquait le nombre des jours dont se formait l'année. Comme père du Temps, c'est-à-dire en qualité de Soleil, il était le dieu des douze *mois*, et avait autant d'autels sur lesquels on sacrifiait tour à tour. Enfin, le retour de sa fête était l'époque où les sénateurs prenaient des habits neufs, où l'on nommait de nouveaux consuls, et où se renouvelaient les faisceaux des licteurs :

Jamque novi praeunt fasces, nova purpura fulget,
Et nova conspicuum pondera sentit ebur.

(OVIDE. *Fast. lib.* 1.)

Pendant ce mois, on célébrait à Rome les fêtes de Janus, appelées *Januales*. Le second jour et le sixième étaient regardés comme malheureux.

JANUS règne ; et, tandis qu'un solennel usage,
D'un masque de douceur couvrant chaque visage,
Sans ordre fait mouvoir la foule des humains,
Rassemble mille dons, les verse à pleines mains,
Exhale en faux sermens une voix mensongère,
Et rend la vérité parmi nous étrangère,

. . . .

La gelée a dardé ses piquans aiguillons ;
Elle change en cailloux la glèbe des sillons,
Et, durcissant des eaux la mobile surface,
Tient des fleuves captifs sous des voûtes de glace.

. . . .

Mais la faible action de la flamme solaire,
Et les sels enlevés à la zone pôlaire,
Seuls, ne produisent point la glace des hivers.
Une cause nouvelle en couvre l'univers :
Osons la pénétrer. De sa vaste science
Mairan s'offre à guider mon inexpérience.
Au centre de ce globe un brasier est caché (1).
Ce feu, vers la surface en vapeurs épanché,

---

(1) Le père Vanière a mis en très-beaux vers les preuves de l'existence du feu central.

Ceux qui voudraient connaître plus en détail le développement de ces preuves, c'est-à-dire d'un feu qui tient à la structure interne de la terre et des planètes, doivent consulter la Dissertation sur la Glace, par Mairan, première partie ; les Supplémens de Buffon à son Histoire naturelle, et la IX.e Lettre de Bailly sur l'Origine des Sciences.

Se mêlant aux rayons que le soleil nous lance,
De nos brûlans étés accroît la violence.
Par lui les végétaux, jeunes ambitieux,
Se dressent sur leur tige et montent vers les cieux.
Le mineur enfumé, qu'au fond d'une caverne,
Sous un sceptre de fer, l'avarice gouverne,
Et pour qui, sans retour, le doux soleil a lui,
En fouillant des trésors qui ne sont pas pour lui,
A respiré cent fois la vapeur étouffante
Que ce foyer interne en colonnes enfante.
Il fracasse la terre; et de lui sont formés
Ces terribles volcans, ces gouffres enflammés,
Qui, dans tous les climats, déchirent les montagnes,
Et d'une mer de lave inondent les campagnes.
Et toi, vaste Océan, des glaces respecté,
Tu dois à ce foyer et ta fluidité,
Et le bouillonnement de tes eaux écumantes,
Tes trombes, tes écueils, et tes îles fumantes,
Et ce flottant amas de cailloux calcinés,
Qui ceignent d'un rempart les vaisseaux consternés.
Or ce brouillard de feu né du sein de la terre,
Un ressort inconnu quelquefois le resserre;
Et son fatal repos endormant leur vigueur,
Les airs restent frappés d'une froide langueur.
La terre la partage; elle ferme ses veines;
Et si le triste hiver règne alors sur nos plaines,
La gelée en fureur paraît, et des torrens
Durcit l'onde rapide en rochers transparens.

Cependant, ce n'est point sur nous, sur ma pa
Que le farouche hiver épuise sa furie.
Eh ! qui peut comparer nos plus rudes frimas
A ceux dont Calistho voit blanchir ses climats,
A ces rocs, à ces monts de neiges entassées,
Dont les rives du nord sont par-tout hérissées ?
Là, l'Hiver tient sa cour : là, ce despote, assis
Sur d'énormes glaçons par vingt siècles durcis,
S'entoure d'ouragans, de tempêtes, d'orages,
Ebranle au loin la mer, la couvre de naufrages,
Et tressaille au fracas des navires brisés.
Muse ! viens ranimer mes esprits épuisés,
Viens; et que mes pinceaux, plus fiers et plus territ
Reproduisent le nord dans ses beautés horribles.
Si des sommets d'Hécla je vole au Groënland,
Et parcours le Spitzberg, la Zemblé et le Lapland
Qu'y vois-je dans les cieux, sur la terre et sur l'onde
Ici, durant trois mois, règne une nuit profonde :
Là, dans un cercle étroit le soleil languissant
Ne montre qu'à moitié son disque pâlissant.
Dans ces climats obscurs, muets comme l'Avern
L'homme s'ensevelit au creux d'une caverne.

---

(1) La première, dont les uns font une île séparée du conti par le détroit de Waigatz, et les autres une péninsule qui tient Sybérie, près de l'embouchure de l'Oby, qui fut découverte pa Hollandais qui cherchaient un passage en Asie par le nord de l rope. C'est le climat le plus affreux de l'univers; il n'a pour t

Hélas ! l'infortuné, dans cet affreux séjour,
Ne connaît ni les chants, ni les jeux, ni l'amour.
A la voix des besoins grossièrement docile,
Il ne veut pour ses sens qu'un triomphe facile ;
Digne émule des ours dans ses bois dispersés.
  Peindrai-je les glaçons l'un sur l'autre entassés,
Voyageant sur les mers en montagnes flottantes,
Et se heurtant au gré des vagues inconstantes ?
Désordre du chaos ! d'un cours tumultueux,
Ainsi les élémens roulaient tempêtueux,
Avant que des destins l'éternelle puissance
Aux mondes, aux soleils eût marqué la naissance.
Dirai-je la pâleur et l'effroi des nochers,
Qui, voguant à travers ces monceaux de rochers,
Maudissent, l'œil en pleurs, leur stérile courage,
Et glacés et tremblans, attendent le naufrage ?
En sont-ils épargnés ; un plus funeste sort
Leur prépare à loisir l'angoisse de la mort.

---

production qu'une mousse qui croît dans les fondrières inaccessibles. L'intérieur de la terre creusé à deux pieds, est une masse de glace qui égale le marbre en dureté.

La seconde est affligée d'un hiver long et rigoureux. Pendant trois mois le soleil ne paraît point sur l'horizon ; ce qui lui mérite bien son nom de Lapland, c'est-à-dire *Pays des exilés*. Cependant, comme la clarté de la lune, la sérénité du ciel, l'éclat des étoiles et la blancheur de la neige y dédommagent en quelque sorte de l'absence du soleil, on y vaque pendant cette longue nuit d'hiver, à ses affaires, comme dans tous les autres momens de l'année.

Autour d'eux l'Océan, vaincu par la gelée,
Est lié tout entier de glace amoncelée;
Il cesse de rugir : de traits aigus percé,
Le matelot expire où son chef l'a placé.

L'Hiver de 1709 (1).

Janus avait rouvert les portes de l'année;
Et tandis que la France, aux autels prosternée,
Solennisait le jour où l'on vit autrefois
Le berceau de son Dieu révéré par des rois,
Tout-à-coup l'aquilon frappe de la gelée
L'eau, qui, des cieux naguère à grands flots écoulée,
Écumait et nageait sur la face des champs;
C'est une mer de glace; et ses angles tranchans,
Atteignant les forêts jusques à leurs racines,
Rivaux des feux du ciel, les couvrent de ruines.
Le chêne, des hivers tant de fois triomphant,
Le chêne vigoureux crie, éclate et se fend.
Ce roi de la forêt meurt. Avec lui, sans nombre,
Expirent les sujets que protégeait son ombre.
Pleurez, jeunes beautés; pleurez. Les arbrisseaux,
Dont les bouquets fleuris couronnaient vos berceaux
Ces lilas, ces jasmins, et l'immense famille
Des rosiers, qui coupaient l'uniforme charmille,

(1) L'hiver de 1709 sera toujours une époque mémorable dans les annales de la France. Les ravages en furent terribles, surtout dans nos provinces méridionales, où on ne l'appelle jamais que *le grand hiver*.

Au retour des Gémeaux, de parfums ravissans
Ne réjouiront pas et votre âme et vos sens.
Empire des jardins, la brûlante froidure
Dans leur germe a séché tes fleurs et ta verdure !

. . . .

L'hiver s'irrite encor ; sa farouche âpreté
Et du marbre et du roc brise la dureté :
Ouverts à longs éclats, ils quittent les montagnes,
Et, fracassés, rompus, roulent dans les campagnes.
L'oiseau meurt dans les airs, le cerf dans les forêts,
L'innocente perdrix au milieu des guérets ;
Et la chèvre et l'agneau qu'un même toit rassemble,
Bêlant plaintivement, y périssent ensemble ;
Le taureau, le coursier expirent sans secours ;
Les fleuves, dont la glace a suspendu le cours,
La Dordogne et la Loire, et la Seine et le Rhône,
Et le Rhin si rapide, et la vaste Garonne,
Redemandent en vain les enfans de leurs eaux.
L'homme faible et percé jusqu'au fond de ses os,
Près d'un foyer ardent croit tromper la froidure :
Hélas ! rien n'adoucit les tourmens qu'il endure.
L'impitoyable hiver le suit sous ces lambris,
L'attaque à ces foyers d'arbres entiers nourris,
Le surprend dans sa couche, à ses côtés se place,
L'assiége de frissons, le roidit et le glace.

Le règne du travail alors fut suspendu.
Alors dans les cités ne fut plus entendu
Ni le bruit du marteau, ni le cri de la scie ;

Les chars ne roulent plus sur la terre durcie ;
Par-tout un long silence, image de la mort :
Thémis laisse tomber son glaive, et le remord
Venge seul la vertu de l'audace du crime.
Tout le courroux des dieux vainement nous opprin
Leurs temples sont déserts ; ou si quelques mortel
Demandent que le vin coule encore aux autels,
Le vin, sous l'œil des dieux, que le prêtre réclan
S'épaissit et se glace à côté de la flamme.

FÉVRIER (*le Taureau*).

En latin *Februarius*. Il tire son nom de *Febura*, surn de Junon, considérée comme déesse des expiations les Grecs et les Romains (1) faisaient en ce mois pou mânes des morts. Pendant ces fêtes, qui s'appela *Februales*, on offrait des sacrifices à Junon (*Febru* à Pluton (*Februus*) et aux autres dieux infernaux.

(1) Les premiers, par une fête lugubre, honoraient leurs ancê victimes du déluge de Deucalion : ils promenaient processionn ment des vases remplis d'eau, et les vidaient ensuite, auprè temple de Jupiter, dans un gouffre par lequel, disaient-ils, les du déluge s'étaient écoulées ; enfin, dans la vue d'apaiser les d infernaux, ils jetaient dans ce même gouffre des gâteaux de mi de farine.

Les seconds honoraient les morts par des sacrifices et des lu tions, qu'ils appelaient *Februa*.

Februa Romani dixere piamina Patres;
Mensis ab his dictus.

Ce mois (qui n'a jamais que 28 jours) était appelé par les anciens *mois malheureux*, parce qu'il était consacré à Typhon, ou au mauvais génie qui avait coupé le corps d'Osiris en vingt-huit morceaux.

Le sceptre de l'hiver pèse encor sur la terre:
L'habitant des hameaux, frileux et solitaire,
Près d'un feu pétillant dans sa cabane assis,
Voit les fleuves, les lacs et les étangs durcis,
La neige en tapis blancs sur les monts étendue,
Et la glace en cristal aux arbres suspendue.
D'un œil impatient interrogeant les cieux,
Il appelle du sud le retour pluvieux:
« Vent propice, dit-il, viens, et que ton haleine
» Pénètre les glaçons entassés sur la plaine:
» Qu'ils s'écoulent: le bœuf, pressé de l'aiguillon,
» Ouvrira dans les champs un facile sillon! »
Il dit: l'Autan s'éveille, et d'abord en silence,
Du rivage africain vers l'Europe s'élance;
Bientôt, impétueux, il gronde; et devant lui,
Dans les antres du nord, l'Aquilon s'est enfui.
Son rival triomphant règne seul en sa place;
Il détend par degrés les chaînes de la glace;
La neige, sur les rocs élevée en monceaux,
Distille goutte à goutte, et fuit en longs ruisseaux.

Ils courent à travers les terres éboulées,
Et, creusant des ravins, inondant les vallées,
Retracent à nos yeux un globe submergé,
Qui des profondes mers sort enfin dégagé,
Et dont les monts naissans, élancés dans les nues,
Sèchent l'humidité de leurs têtes chenues;
Cependant qu'à leurs pieds les flots encore errans
S'étendent en marais, ou roulent en torrens.

Mais déjà ce tribut qu'ont payé les montagnes,
Après avoir franchi les immenses campagnes,
Se répand sur la rive, où les fleuves plaintifs
Mugissent sourdement sous la glace captifs,
Et crevassant leurs bords pour s'ouvrir une route,
Par cent détours secrets se glissent sous leur voûte.
Le fleuve, accru soudain par ce nouveau secours,
Frémit, impatient de reprendre son cours;
Dans son lit, en grondant, il s'agite, il se dresse;
Il bat de tous ses flots la voûte qui l'oppresse;
Elle résiste encor. Sur son dos triomphant
Le fleuve la soulève; elle éclate et se fend...
Un effroyable bruit court le long du rivage;
L'air en gémit; et l'homme, averti du ravage,
Sort des hameaux voisins, et, muet de terreur,
Va repaître ses yeux d'une scène d'horreur.
Il voit en mille éclats les barques fracassées,
Leurs richesses au loin sans ordre dispersées;
Les bords en sont couverts!... Le vainqueur, cependant
Poursuit, enflé d'orgueil, son cours indépendant;

Et, semblable au héros qui, promenant sa gloire,
Traînait les rois vaincus à son char de victoire,
Lent et majestueux il s'avance escorté
Des glaçons qui naguère enchaînaient sa fierté.

Ici le chantre des *Mois* peint les ravages occasionés par le débordement des fleuves et des rivières : il représente les malheureux submergés courant çà et là dans les campagnes, et gagnant, à pas précipités, la cime des arbres et les hauteurs des rochers. Puis, s'adressant aux habitans des grandes cités dont la demeure est établie sur des ponts, il dit aux malheureux pères de famille :

Laisse là tes trésors, vain poids qui t'embarrasse ;
Sauve-toi, sauve un fils, seul espoir de ta race ;
Eh ! ne sens-tu donc pas tes lambris chanceler ?
Fuis, dis-je, éloigne-toi ; le pont va s'écrouler (1).
Il s'écroule ; et les cris des femmes écrasées,
Et le long craquement des arcades brisées,
Et le bruyant fracas des glaçons en fureur
A la foule égarée impriment la terreur.....
Ah ! détournons les yeux de ces tableaux sinistres !
Mais, hélas ! de la Mort contagieux ministres,

(1) Nous n'avons heureusement en France que trois ou quatre villes où une grande population ait forcé de bâtir sur les ponts. [illegible]is on a déjà abattu ces maisons, que les habitans étaient contra[illegible] de déserter toutes les fois que la Seine, glacée par un long hiver, s'apprêtait au dégel et à reprendre son cours.

Les Autans, enfermés dans un nuage obscur,
Sur la terre aujourd'hui soufflent un air impur;
Et nous avons encor des larmes à répandre.
Ce long froid, qui du moins tous les ans vient suspendre
Les douleurs des mortels menacés du tombeau,
Ce froid, qui de leurs jours ranimait le flambeau,
Ne prêtant plus sa force à leur santé mourante,
Ils tombent engloutis dans la nuit dévorante (1),
Dans la nuit qui confond les pâtres et les rois:
C'est le règne du deuil; et par-tout à la fois,
Sous les yeux du Soleil, dans le sein des ténèbres,
La voix de la douleur s'exhale en cris funèbres!

Passant ensuite à des idées plus riantes, le poëte dit au lecteur attristé :

J'endors vos noirs chagrins, je charme vos douleurs,
Et vous mène au tombeau par un sentier de fleurs.
Osez donc aujourd'hui, moins sombres, moins sauvages,
Me suivre; et de la Mort oubliant les ravages,
Promenez vos regards sur de rians tableaux.
Voyez sortir Vénus de l'empire des flots;
Voyez-la qui s'assied sur sa conque azurée:
Des citoyens de l'onde elle vogue entourée,
Les pénètre d'amour et sourit à leurs jeux (2).
Déjà sont repeuplés les gouffres orageux;

(1) On dit que la fin des fortes gelées et l'humidité malsaine qui les suit, sont funestes à un grand nombre de valétudinaires.

(2) Le mois de Février est le moment de l'année où commence l

Et Vénus, sur un char dans les airs emportée,
Pour essuyer les pleurs de la Terre attristée,
Va par-tout de l'Hiver égayer les loisirs,
Et donne en souriant le signal des plaisirs.

Ici le poëte peint les réunions brillantes de l'Hiver, les bals et tous les plaisirs du carnaval.

MARS (*les Gémeaux*).

Ce mois est ainsi appelé, parce qu'il fut consacré à *Mars*, dieu de la guerre, comme celui où les armées commencent à s'ébranler pour se mettre en campagne.

Grossis par le torrent des neiges écoulées,
Les fleuves vagabonds roulent dans les vallées;
Et les rochers de glace aux Alpes suspendus,
Sous un ciel plus propice amollis et fondus,
Se changent en vapeurs, et pèsent sur nos têtes.
La mer gronde; les vents, précurseurs des tempêtes,

---

se déclarer la génération des poissons. Voilà pourquoi on représente le signe de ce mois sous l'image de deux poissons attachés l'un à l'autre par un lien : si la mythologie ajoute qu'ils portèrent Vénus et Cupidon au-delà de l'Euphrate, lorsque cette déesse fuyait le géant Typhon qui la poursuivait, on doit voir dans cette fable la Nature, qui, échappée aux géans de la gelée, va porter ses faveurs dans les climats tempérés.

Courent d'un pôle à l'autre, et tourmentant les flots,
Entourent de la mort les pâles matelots.
Mais du joug de l'hiver la terre enfin se lasse;
La Terre, trop long-temps captive sous la glace,
Lève ses tristes yeux vers le père des *mois*,
Et, frissonnante ençor, remplit l'air de sa voix :
« Dispensateur du jour, brillant flambeau du monde,
» Des vapeurs, des brouillards perce la nuit immonde,
» Impose un long silence aux Aquilons jaloux,
» Et rends à mes soupirs le Printemps, mon époux! »
Elle se tait: le dieu, sensible à sa prière,
Remonte à l'équateur; là, rouvrant sa carrière,
Il chasse au loin l'Hiver, repousse les Autans,
Et des rives du Nil appelle le Printemps :
« Prends tes habits de fleurs, mon fils; prends la ceinture
» Qui pare tous les ans le sein de la Nature;
» Va: la Terre soupire, et ses flancs amoureux
» Attendent la rosée et tes germes heureux :
» Mon fils, va la remplir de ton âme éthérée! »...
Le Printemps à ces mots fend la plaine azurée,
Et, porté mollement sur l'aile des Zéphirs,
La Terre, devant lui frémissant d'allégresse,
S'enfle, bénit l'époux qu'implorait sa tendresse,
L'embrasse, le reçoit dans ses flancs entr'ouverts;
La sève de la vie inonde l'univers (1)....

---

(1) Nos livres sacrés nous représentent sous la même image la descente du Messie sur la terre. *Rorate cœli desuper, et nubes pluant*

De cet hymen fécond, dieux, quels biens vont éclore!
Déjà d'un feu plus vif l'Olympe se colore.
Le Bélier, du Printemps ministre radieux,
Paraît, et s'avançant vers le plus haut des cieux,
De la Terre amoureuse annonce l'hyménée,
Et, vainqueur de la nuit, recommence l'année (1).
A peine dans les airs dévoile-t-il son front,
Que soudain, tressaillant dans son antre profond,
L'immortel Océan gronde, écume de joie,
S'élève, et sur la plage à grands flots se déploie (2) :

---

justum! aperiatur terra et germinet salvatorem! Ce que Racine a traduit dans ces vers de son Athalie :

Cieux, répandez votre rosée,
Et que la Terre enfante son Sauveur!

(1) Lorsque le soleil arrive sous le Bélier, le premier des signes du zodiaque, tous les climats de la terre ont douze heures de lumière et douze heures de nuit, ce qui s'appelle l'*équinoxe*. Les étoiles dont cette constellation est formée, sont au nombre de treize. Les Grecs disaient que le Bélier céleste était le même qui avait transporté Phryxus dans la Colchide, aujourd'hui la Mingrélie, et que la Toison d'or fut le motif et le prix de l'expédition des Argonautes.

(2) Ces vers représentent le phénomène que les gens de mer appellent *le grand flot de mars*, c'est-à-dire le flux plus grand à l'équinox edu printemps qu'en tout autre moment de l'année. Il est si considérable à cette époque, qu'il se fait sentir ordinairement sur les côtes de l'Andalousie, du Péloponèse et dans le golfe de Venise, quoique la mer Méditerranée n'ait ni flux ni reflux; mais alors c'est à sa communication avec l'Océan qu'elle doit de s'élever et de s'abaisser comme lui.

Sa vague mugissante appelle à d'autres bords
Ces vaisseaux que l'Hiver enchaînait dans nos ports.
Les voilà donc ces jours si rians, si prospères,
Ces jours qui tarissaient les larmes de nos pères!
Tous les ans, quand l'Hiver dans son obscurité
Engloutissait leur dieu, le dieu de la clarté,
Un long deuil sur les murs des sacrés édifices
S'étendait; et l'autel, privé de sacrifices,
Sans brasier, sans parfum, sans lampe, sans flambeau,
Figurait le Soleil éteint dans le tombeau.
Plongés dans la douleur, couverts d'habits funèbres,
Durant trois jours entiers consacrés aux ténèbres,
Ils craignaient que leur dieu, brisé par un géant,
N'entraînât avec lui l'univers au néant (1).
Mais sitôt que, vainqueur de cette nuit funeste,
Il rallumait ses feux sous le Bélier céleste,
Les brasiers, les flambeaux, éteints sur les autels,
Brillaient, renouvelés, aux regards des mortels;

---

(1) Ces géans, si fameux dans toutes les mythologies par leur rébellion contre le plus élevé des dieux, n'étaient, dans le langage allégorique de l'antiquité, que les frimats du nord qui combattaient et semblaient vouloir anéantir la puissance bienfaisante du roi du ciel, c'est-à-dire du Soleil. On a très-bien remarqué que rien n'est plus célèbre dans la mythologie scandinave, ou dans l'Edda, que les géans de la gelée. Les voyageurs nous apprennent que cette crainte de voir détruire le soleil par les géans armés contre lui, subsiste encore chez quelques peuples de l'Inde. Dans le sacrifice qu'ils offrent chaque matin, ils ne manquent jamais de réciter une prière en faveur du soleil, et contre les géans qui lui font la guerre.

Des nuages d'encens emplissaient les portiques,
Et le prêtre et le peuple, en de joyeux cantiques,
S'écriaient : « Notre Dieu renaît à la clarté ;
» Célébrons son triomphe : il est ressuscité ! »

. . . .

Le Printemps.

Tout germe devant lui, tout s'émeut, tout s'avive :
L'onde étincelle et fuit d'une course plus vive ;
La pelouse déjà rit au pied des coteaux ;
Par-tout un suc laiteux gonfle les végétaux.

. . . .

Ce fluide invisible, errant de veine en veine,
Sur les prés rajeunis fait monter la verveine,
Qui demandait la paix au nom des rois vaincus ;
Il bleuit l'hépatique, il dore le crocus,
Et du plus doux parfum nourrit la violette,
Humble fleur, qui déjà pare l'humble Colette.
Jusqu'au fond des forêts, l'arbre imbibé des sels
Que la Terre a reçus dans ses flancs maternels,
Quand l'Hiver, attristant les climats qu'il assiége,
Les voilait de brouillards, les tapissait de neige,
L'arbre sent aujourd'hui sa sève fermenter :
Dans ses mille canaux libre de serpenter,
De la racine au tronc, et du tronc au branchage,
Elle monte, et s'apprête à jaillir en feuillage.
Redouble, heureux Printemps, redouble tes bienfaits !
Qu'en tous lieux, aux rayons des beaux jours que tu fais,

Des végétaux amis la foule t'environne!
Prête au chêne affermi sur les monts qu'il couronne,
Prête un suc astringent, qui, par un prompt secours,
De mon sang épanché doit ralentir le cours:
Donne au riant ormeau la liqueur épurée
Par qui s'éteint l'ardeur de la fièvre altérée;
Au frêne, la vertu de consoler des yeux
Affaiblis et blessés de la clarté des cieux (1)!...

. . . .

. . . . . Champs fortunés, forêts, vallons, prairies,
Rouvrez-moi les détours de vos routes chéries;
La ville trop long-temps m'enferma dans ses murs.
Perdu trois mois entiers dans ses brouillards impurs,
J'échappe à ce séjour de boue et d'imposture:
Heureux de votre paix, retrouvant la Nature,
Sur la mousse nouvelle et sur la fleur du thym,
Je vais me pénétrer des parfums du matin;

---

(1) Le père Vanière fait ainsi l'énumération des propriétés médicinales du chêne, du frêne et de l'ormeau:

Inde fluet medicas humor quæsitus ad artes;
Ulmeus expugnat febres; sambuceus albo
Languorem hydropis de corpore pellit aquosum;
Fraxineus laterum mollit capitisque dolorem,
Atque oculos hebetes acuit. . . . .
Sanguineum Quercus succo stringente fluorem
Compescit.

Je vais, sur les rameaux de Vertumne et de Flore,
Epier quel bouton le premier doit éclore.
. . . .

AVRIL (*l'Ecrevisse* ou *le Cancer*).

Ce mois (le second de l'année de Romulus), qui, chez les Romains, était consacré à Vénus, ramenait tous les ans un grand nombre de fêtes, toutes relatives à la fécondité de la Terre. Les Latins l'appelaient *Aprilis*, qui vient d'*aperire*, *ouvrir*, parce qu'en ce temps la Terre semble ouvrir son sein, tant pour recevoir les plantes qui lui sont confiées, que pour faire germer les semences qu'elle a reçues en l'automne précédente ; et voilà sans doute pourquoi Virgile fait ouvrir l'année par le Taureau, qui n'est que le deuxième signe du zodiaque, quoique l'année astronomique commence par le Bélier.

Candidus auratis aperit cum cornibus annum
Taurus. . . .

Des cavernes du nord l'Hiver s'est échappé.
Il revient, de frimas encore enveloppé,
A la faveur des nuits, secóuer la froidure,
Glacer la tendre Aurore, affrayer la verdure,
Et des tyrans de l'air à grand bruit escorté,
Flétrir dans les jardins le Printemps attristé.

Imprudens arbrisseaux, qui, trop pressés d'éclore,
Cachiez vos fruits naissans sous les habits de Flore,
Que vous êtes changés ! Comme une seule nuit,
En vous décolorant, a brûlé votre fruit !
Plus lente à prodiguer sa première largesse,
La vigne auprès de vous montre plus de sagesse :
Pour renaître, elle attend qu'un fougueux ennemi
Laisse au trône des airs le Printemps affermi.

Cet Hiver cependant qui ramène la glace,
Cet Aquilon jaloux du Zéphir qu'il remplace,
Sont des frêles boutons les utiles vengeurs :
Ils apportent la mort aux insectes rongeurs,
Nés en foule aux rayons d'un soleil trop propice.
Le feuillage à ce peuple eût offert un hospice;
Et par eux dépouillé de son beau vêtement,
L'arbre au jour de sa force eût langui tristement.
Nouveau bienfait encor : ce souffle de Borée
Repousse les vapeurs que l'humide Nérée
En nuages épais déployait dans l'éther,
Et dont l'amas vers nous envoyé par l'Auster,
D'une pluie à longs flots sur nos bords déchaînée,
Eût peut-être englouti tout l'espoir de l'année.
Mais l'air moins rigoureux par degré se détend.
Le Dieu du jour, armé d'un feu plus éclatant,
Triomphant de la nuit, en resserre l'empire;
L'Hiver fuit sans retour, et la Terre respire;
Une seconde fois le Printemps lui sourit;
Son amour la féconde : elle enfante et fleurit.

Je vois au front des bois la verdure renaître.
L'ombre jeune commence à descendre du hêtre ;
Et les pasteurs, couchés sur de rians tapis,
Réveillent par leurs chants les Echos assoupis !....

. . . .

. . . .

Dieux ! comme le Printemps repeuple ces vallées
De mugissans troupeaux, de légions ailées !
A leur tête paraît cet oiseau passager,
Qui pour nous des beaux jours est l'heureux messager.
Auprès de son amant éclot la tourterelle ;
Elle éclot et pour vivre et pour mourir fidèle.
De canetons rameurs ces étangs sont couverts.
La compagne du coq, les yeux sans cesse ouverts,
De ses nombreux poussins marche et glousse entourée ;
Déployant au soleil son aile diaprée,
La colombe renaît pour le char de Vénus.
Au souffle caressant des Zéphirs revenus
L'abeille, à qui son sexe a mérité le trône,
D'un nouveau peuple accroît l'honneur de sa couronne;
Et du sein des taillis les folâtres pinsons,
Répondant aux bouvreuils cachés sous les buissons,
De chants harmonieux emplissent les campagnes,
Et renflamment l'amour dans leurs froides compagnes.
Il méritait donc bien, le *deuxième* des *mois*,
Que Vénus à son cours présidât autrefois;
Que sous des noms divers, le peuple issu d'Énée
L'invoquant au réveil de la nouvelle année,

Pour elle éternisât le culte, les autels,
A sa gloire érigés par les premiers mortels !
. . . .
. . . .

Ah ! puisque ton pouvoir gouverne la Natur
Que l'homme, de tes mains, attend sa nourr
Bienfaisante Vénus ! épargne à nos guérets
La rouille si funeste aux présens de Cérès ;
Abreuve-les plutôt de la douce rosée.
Que les sucs, les esprits de la sève épuisée
Dans ses canaux enflés coulent plus abondans ;
Qu'ils bravent du soleil les rayons trop arden
Et que le jeune épi sur un tuyau plus ferme
S'élève, et brise enfin le réseau qui l'enferme

Nos vœux sont exaucés. Le sceptre de la nu
A peine autour de nous a fait taire le bruit,
Une noire vapeur dans les airs répandue
S'abaisse, et sur les champs comme un voile é
Distille la fraîcheur dans leurs flancs altérés.
Cet humide tribut a rajeuni les prés ;
Et le roi des sillons qu'un verd plus frais colo
L'épi germe, et s'élance impatient d'éclore.
. . . .
. . . .

L'insecte, qui nous file un riche vêtement,
Nous rappelle et demande un nouvel aliment.

Naissance et progrès du Ver à soie (1).

De ce ver printanier la nombreuse famille,
Eclose après huit jours, et murmure, et fourmille.
La feuille de Thisbé germe, s'ouvre, mûrit (2);
Le ver croît avec elle : il croît, il s'en nourrit.

---

(1) Dans les climats dont le ver à soie est originaire, c'est-à-dire à la Chine, dans les provinces de Chikiang et de Kanton, ainsi qu'au Tunquin, où la température du printemps ne varie point, comme en Europe, on abandonne à la nature le soin de faire éclore et de nourrir cette chenille précieuse. Sortie de l'œuf sans le secours de l'homme, quelques jours après que la feuille nouvelle du mûrier a percé le bouton, elle se répand sur l'arbre, y grossit, et file son cocon, dont la belle couleur d'or, mêlée à la verdure, donne à la campagne l'aspect du jardin fabuleux des Hespérides. Une autre circonstance digne de remarque, c'est que, plus le mûrier est petit, plus la soie que le ver y file est déliée. Aussi dans le Chikiang voit-on des forêts entières de mûriers, qu'on ne laisse croître qu'à la hauteur d'un arbrisseau.

Pour nous, c'est à des soins pénibles de plusieurs mois, que nous devons la récolte de la soie. Après avoir choisi des œufs d'une excellente espèce, on les fait éclore, ou à la chaleur d'un feu artificiel, dont le thermomètre de Réaumur indique le degré, ou à la température naturelle de la saison; méthode moins suivie, mais plus favorable au développement des œufs. Huit jours leur suffisent ordinairement pour s'aviver.

(2) La Fontaine, après Ovide, nous a dit pourquoi le mûrier est devenu l'arbre de Thisbé. Cette malheureuse amante, désespérée de la mort de Pyrame, se frappa d'un poignard.

Elle tombe, et tombant range ses vêtemens;
Dernier trait de pudeur, même aux derniers momens.

A ce ver cependant la moitié de la vie,
Par un triste sommeil, comme à nous, est ra
De langueur accablé quatre fois il s'endort;
Mais, sorti quatre fois des ombres de la mor
Il reparaît, vêtu d'une robe nouvelle:
Telle à chaque printemps Myrthé renaît plus
Las de ramper sans gloire, il gravit un ros
Où, déployant d'abord un informe réseau,
Bientôt de sa filière il tire, il développe
Un tissu qui, plus riche, en globe l'envelopp
Sous des sables profonds par lui-même entass
Ainsi bornant le cours de ses flots dispersés,
Le Rhin cache au soleil son onde languissa
L'insecte scelle enfin sa tombe jaunissante
S'assoupit; et son corps, en nymphe transfor
Sous un habit de deuil, languit inanimé (1).
Mais, ô brillant prodige! ô riante merveille
Dans la nuit du tombeau par degrés il s'éveil

Les nymphes d'alentour lui donnèrent des larmes,
Et du sang des amans teignirent, par des charmes,
Le fruit d'un mûrier proche, et blanc jusqu'à ce jour
Eternel monument d'un si parfait amour.

(1) Le ver à soie reste vingt-un jours dans cet état; alors est brune et presque noirâtre. C'est la sixième métamorph subie dans un espace de temps assez court. La dernière ar il perce sa coque, et reparaît au jour sous la forme d'un laissant après lui, dans le cocon, ses deux peaux de ver

Changée en papillon la nymphe disparaît.
Déjà du globe d'or qu'il habite à regret,
Il frappe à coups pressés la jalouse clôture ;
Il la brise ; il en sort. Docile à la nature,
Qui l'appelle à sa fin par l'attrait des désirs,
Il s'avance au trépas en cherchant les plaisirs.
Il voit, bientôt il joint son amante immobile,
L'échauffe en la frappant de son aile débile,
L'ombrage, la remplit de sa fécondité,
En flots d'amour s'épuise, et meurt de volupté.
L'amante, après deux jours, à périr condamnée,
Verse ses tendres œufs, l'espoir d'une autre année ;
OEufs où repose en germe un peuple industrieux,
Qui, fidèle héritier de l'art de ses aïeux,
Doit à sa race encor léguer son industrie,
Et toujours reproduit, enrichir ma patrie.

O vous qui décorez ce théâtre inconstant,
Où l'homme, ainsi que vous, ne brille qu'un instant,
Belles fleurs, égayez nos fêtes bocagères :
Vous êtes l'ornement des modestes bergères.
Celle qui de l'hymen va prononcer les vœux,
D'une fleur veut au moins embellir ses cheveux.
La compagne des rois vous mêle à sa couronne.
Therpsicore, Comus de festons s'environne :
Et la religion assise à ces autels,
D'où sa terrible voix tonne sur les mortels,

Au retour du printemps, de guirlandes parée,
Adoucit de ses traits l'austérité sacrée.
D'où naissent cependant ces reflets varies,
Pour colorer ce globe, avec art mariés ?
Ces teintes dans les fleurs dorment-elles cachées
Faut-il que du soleil les flammes épanchées
Eveillent leur paresse, ou bien l'astre du jour
Les ferait-il pleuvoir de son brillant séjour (1)?
La nature, long-temps sans voix et sans oracle
Dans une nuit profonde enferma ce miracle:
Mais sitôt que Newton, cet aigle audacieux,
En face eut regardé le roi brûlant des cieux,
L'homme brisa les fers de l'ignorance antique:
L'homme fut possesseur des secrets de l'optique.
Dans les angles d'un verre en prisme façonné,
Il vit que du soleil un rayon émané
Déployait sept couleurs de nature première:
Il reconnut enfin que ces traits de lumière,
Ou seuls, ou combinés en différens accords,
D'une teinte céleste empreignaient tous les corps

(1) Cette question partage les chimistes et les physiciens, rar
d'accord ensemble. Les premiers veulent que les couleurs soie
hérentes au corps, en sorte que les objets, selon eux, sont aus
colorés dans les ténèbres que pendant le jour. Les seconds, à
desquels est Newton, prétendent que les rayons du soleil
source unique de toutes les couleurs, et qu'eux seuls sont ess
lement colorés.

[redacted]

Combien de tant d'éclat la vue est enchantée!
Je vois l'Aube étaler son écharpe argentée ;
Et l'Aurore sa sœur, qui d'un pourpre riant
Entremêle l'or pur dont se peint l'orient;
Et le fleuve en son lit paisiblement s'étendre
Sous des rets transparens, colorés d'un vert tendre.
Là, des profondes mers l'habitant écaillé
Lève un dos épineux richement émaillé.
Dispersé sur la rive, ici le coquillage
Des plus belles couleurs réfléchit l'assemblage.
Le corail dont Thétis a bordé ses déserts,
L'hôte rampant des bois, l'enfant ailé des airs,
L'inconstant papillon, la bourdonnante abeille,
La bergère, et les fleurs qui parent sa corbeille,
Tout forme autour de nous un cercle radieux,
Un dédale magique où s'égarent nos yeux!

MAI (*le Lion.*)

L'ANNÉE romaine, avant Romulus, commençait au solstice d'été. Le mois de *mai* étant donc alors le dernier du calendrier, fut justement appelé *major* ou *maïor*, comme prononçaient les Latins, c'est-à-dire l'*ancien*, le *dernier*. De là vint encore l'usage qui le consacrait aux vieillards, appelés *Maïores*, et l'idée qui attachait des malheurs à tout mariage contracté dans ce mois de décrépitude. Cette opinion jeta des racines si profondes, qu'elle produisit enfin la loi qui défendait de se marier en ce moment de l'année.

C'est de Plutarque que nous avons appris le motif s perstitieux de cette défense.

Du mois cher à Vénus la course est terminée.
Son frère, nouveau roi des beaux jours de l'année
Descendu de l'éther sur un nuage d'or,
Aux grâces du Printemps vient ajouter encor.

. . . .

Les Gémeaux dans les airs ont déjà pris leur rou
Ils poursuivent la nuit sous la céleste voûte,
Et, portés sur deux chars de lumière éclatans,
De l'empire du jour prolongent les instans.

. . . .

Prés, bocages, forêts, vallons, roches sauvages,
Fontaines et ruisseaux sur leurs moites rivages,
Tous les lieux visités des Zéphirs inconstans,
Nourrissent aujourd'hui les filles du Printemps;
Ce Dieu n'a plus enfin de beautés à répandre;
Tout brille: oui, c'en est fait, Amour, tu peux descend
C'est pour te recevoir que la Terre a repris
Sa robe verdoyante et ses atours fleuris;
Que sans vagues, sans bruit, la mer dort aplanie;
Que le chantre des airs redouble d'harmonie;
Que l'homme est plus agile, et qu'un frais incarna
Du teint de chaque belle a ranimé l'éclat.

. . . .

Mais la Terre en reçoit un don plus cher encore
Quand de leurs feux amis l'Olympe se décore:
L'homme, que la douleur traînait vers le tombe
Voit de ses jours mourans ranimer le flambeau:

ng se renouvelle, et son âme ravie
e *mois* des fleurs qui le rend à la vie!

. . . .

. . . . Frappé d'une éclatante voix,
te, et reconnais l'Orphée ami des bois:
dre oiseau, caché sous un taillis sauvage,
tons variés animant le rivage,
tantôt sa voix en soupirs languissans,
t la précipite en rapides accens,
pe quelquefois d'un gracieux silence,
s brillante encor, la roule et la balance (1).
fois renaît le jour dans l'orient vermeil,
s que cet oiseau, refusant le sommeil,
ne à célébrer son amoureuse histoire.
il ne sait pas que ses chants de victoire
ent à la fois et présagent sa mort (2)!
s tout un peuple ailé me sourit sur ce bord;

---

mparez la force de la voix du rossignol avec la petitesse de s, et vous admirerez comment un oiseau qui ne pèse qu'une fait entendre à une si grande distance. Étudiez son chant en déploie toute l'étendue, et votre oreille distinguera qu'il nence et le finit par seize tons différens, qu'il mêle encore plus grande justesse de notes intermédiaires. Considérez un plumage, aussi modeste que sa voix est brillante, et vous ne nouvelle preuve que plus la nature a travaillé la voix des, plus elle a négligé leur parure; comme elle a répandu les es couleurs sur ceux à qui elle a refusé les grâces du chant.

mois de mai est le temps où la voix du rossignol a le plus de. Inspiré par l'amour, il chante, sans distinction du jour ni

Peuple artisan du miel, tes jeunes colonies,
Que la nécessité de la ruche a bannies,
Murmurent, et sans ordre, en groupes éplorés,
S'attroupant à l'entour de tes murs trop serrés,
Semblent se demander quelle injuste puissance
Ose ainsi les bannir du lieu de leur naissance :
Et comme, parmi nous, quand la sédition
Cherche à briser le frein de la soumission,
On voit languir les bras, dont l'active industrie
A l'ombre de la paix nourrissait la patrie ;
Ainsi le peuple-abeille interrompt ses travaux :
Le miel ne coule plus en des rayons nouveaux.
L'Aurore brille en vain ; la rose ranimée
Pour lui ne rouvre point sa feuille parfumée.
 Enfin la jeune reine, à son peuple attristé,
Fait ouïr du départ le signal redouté ;
Au faîte de la ruche elle agite ses ailes ;
On l'entoure, on la suit ; et, désormais fidèles,
Ses sujets bourdonnans respecteront ses lois (1).

. . . .

 Les oiseaux réveillés se cherchent dans les bois.

---

de la nuit, au point qu'il s'épuise souvent, et perd la vie. Dans les pays où ces oiseaux sont communs, on en trouve un grand nombre de morts vers la fin de mai.

(1) Semblables à ces peuplables de Goths et de Vandales, qui, trop resserrées dans leur pays natal, descendirent du nord au midi de l'Europe, les jeunes abeilles quittent leur ruche, où une trop grande

[redacted]

Les innocens désirs, la volupté tranquille,
Rend leur voix plus touchante et leur vol plus agile.
Peu sensible, ou s'armant d'une feinte rigueur,
Si d'un air froid l'amante accueille sa langueur,
L'amant plus empressé voltige à côté d'elle.
Il se plaint, s'attendrit, la frappe d'un coup d'aile,
L'enflamme par degrés au feu de ses désirs,
La caresse en vainqueur, et chante ses plaisirs!...
   L'homme, l'homme sur-tout, à l'amour est sensible.
Eh! quel sage aujourd'hui peut se croire invincible,
Lorsque par tous les sens le dieu parle à nos cœurs?
Un air pur, un beau ciel, de suaves odeurs,
La voix du rossignol, l'éclat de la campagne,
Tout dit qu'il faut à l'homme une tendre compagne.
Contemplez ce Nestor qui touche à son tombeau;
Sur lui l'Amour encor agite son flambeau,

---

population fait régner une chaleur étouffante, et vont former ailleurs un nouvel établissement. Le temps de leur sortie n'est pas le même pour tous les climats; dans nos provinces méridionales, où les chaleurs sont plus hâtives, les ruches jettent leurs essaims dès le mois d'avril; dans les environs de Paris, elles n'essaiment guère que depuis la mi-mai jusque vers la fin de juin: c'est alors qu'il faut, pour ainsi dire, les garder à vue, si l'on ne veut pas perdre ces nouvelles peuplades. Quand le moment du départ est arrivé, moment que précède ordinairement un grand silence, la jeune reine sort la première. Quelquefois son peuple, qui n'est pas encore accoutumé à lui obéir, paraît indocile à ce signal; elle agite alors plus vivement ses ailes, comme si elle entrait en colère, et la désobéissance cesse à l'instant. Dans un clin d'œil la colonie s'est envolée.

Ranime un peu sa force, et, charmant sa vieillesse,
Lui rappelle les jours de sa verte jeunesse.
Ainsi, quand le démon qui préside aux hivers,
Ordonne aux noirs frimas d'attrister l'univers,
Lorsque d'un voile épais la terre est ombragée;
Jaloux de consoler la nature affligée,
Le soleil, quelquefois triomphant des brouillards,
De tous ses feux armé, rayonne à nos regards,
Et pour nous arracher à nos froides demeures,
Du Printemps qui n'est plus nous rappelle les heures.
L'Hymen, quoique souvent offensé par l'Amour,
De son frère aujourd'hui bénissant le retour,
Réveille des époux la tendresse première.
Que fait Alcidamon le soir dans sa chaumière?
Des tableaux par le jour à son œil présentés,
Il parle à sa Rosine assise à ses côtés.
Il a vu des oiseaux la poursuite amoureuse,
La perdrix caressée et la colombe heureuse;
Sur sa brillante épouse avec lui naviguant,
Le cygne déployer son plumage d'argent;
Le folâtre pinçon, la timide fauvette,
Brûler des mêmes feux dont brûlait l'alouette:
Ce récit dans leur cœur rajeunit les désirs;
Et l'Hymen déridé les ramène aux plaisirs.
Ce bel adolescent, qui n'aime point encore,
Vaguement inquiet, se lève avec l'Aurore:
Il jette sur lui-même un regard curieux.
« Est-ce un songe, dit-il, qui fascine mes yeux?

» De quel voile nouveau m'ombrage la nature? »
Entre mille pensers il flotte à l'aventure;
Il ne soupçonne point que l'âge créateur,
Dans son corps, a mûri l'esprit générateur
Qui doit le reproduire en un autre lui-même,
Et qu'il est temps enfin qu'il s'enflamme et qu'il aime (1).
D'un bonheur inconnu le besoin le poursuit.
Il sort, marche au hasard; et, quand le jour s'enfuit,
Quand sous de verts bosquets, le soir retrouve ensemble
Les nymphes, les beautés que la cité rassemble,
Là, comme par instinct, entre l'adolescent.
Il dévore des yeux cet essaim florissant,
Ces magiques appas que le jardin recèle:
Il frissonne, il rougit; son regard étincelle.
Son cœur, pour s'affermir, tente de vains efforts.
Veut-il parler; sa voix s'exhale en sons plus forts.

. . . .

Quel changement, ô dieux, suit l'ivresse où se plonge
Ce jeune homme, à l'enfance enlevé par un songe!
C'est un être nouveau, dont le cœur affamé
Sent l'inquiet besoin d'aimer et d'être aimé,

---

(1) C'est communément au printemps, et surtout dans le mois de mai, que la puberté se déclare dans les enfans, de qui une sage éducation a écarté tout ce qui peut hâter cet instant décisif. C'est encore pendant le sommeil qu'arrive cette révolution. Un songe leur présente mille objets rians; des esprits plus rapides courent dans tous leurs membres. La nature se développe; ils s'étaient endormis enfans, ils s'éveillent hommes.

Qui se livre en aveugle au penchant qui l'entraîne,
Et, sans choix, court s'offrir à la première chaîne.
. . . .
. . . .

JUIN (*la Vierge*).

Si, dans l'origine de Rome, le mois de *mai* était consacré à la vieillesse, parce qu'il terminait l'année, il s'en suit que le mois de *juin* devait être celui de la jeunesse, puisque l'année commençait avec lui. Le mot latin de ce mois *Junius*, viendrait alors du mot *junior*, qui signifie *jeune*.

Quelques-uns font aussi dériver ce nom de *Junius* Brutus, qui signala ce même mois par l'expulsion des Tarquins; les autres enfin à *Junone*, de Junon. Ovide est de cet avis. Ce mois était sous la protection de Mercure.

C'est dans ce mois que le Soleil reprend sa force.

Te voilà donc, guerrier, dont la valeur terrasse
Les monstres qu'en son tour le zodiaque embrasse,
Infatigable Hercule, enfant du roi des dieux,
Qui par douze travaux règnes au haut des cieux!
Te voilà!.... Qu'en ce jour, ô prince de l'année,
La Terre, de ton œil par-tout environnée,
Adore de ton char le cours triomphateur,
Et pleine de tes dons chante son bienfaiteur!
Oh! tu méritais bien ce pur tribut d'hommages
Que te paya long-temps la sagesse des Mages,

Eux qui, près de l'Hydaspe, en longs habits de lin,
Attendaient ton réveil, l'encensoir à la main,
Et saluant en chœur ta clarté paternelle,
Chantaient: Gloire au Très-Haut! Sa course est éternelle!
Qu'il est beau ton destin! Présent à tous les lieux,
Soleil! tu remplis seul l'immensité des cieux;
De l'aurore au midi, du couchant jusqu'à l'ourse,
Tu pousses tes exploits : rien ne borne ta course.
Que dis-je? Eh! ton pouvoir est bien plus grand encor,
Dieu des airs! tu régis l'harmonieux accord
De la céleste armée au sein du vide errante;
C'est toi qui l'y suspends : ta force pénétrante
L'écarte, et tour à tour la ramenant vers toi,
En contraint tous les corps à t'escorter en roi.
Tu les enrichis tous; mais la Terre jalouse
Etale tes bienfaits en orgueilleuse épouse.
Jardins parés de fleurs et prodigues d'encens,
Humides prés, vêtus de gazons verdissans,
Vastes forêts, vergers où Pomone respire,
Plaines qui de Cérès forment le riche empire,
Coteaux chers à Bacchus, tout germe à ta chaleur;
Ta flamme leur départ la vie et la couleur,
Tandis que de leurs flancs une mort éternelle
Glacerait, sans tes feux, la vigueur maternelle.

. . . .

. . . .

Je vais suivre vos pas, enfans, jeunes bergères,
Qui cueillez, en chantant, les fraises bocagères.

Je pénètre avec vous ces fertiles réduits,
Où pendent aux rameaux les prémices des fruits,
En globes transparens la cerise vermeille,
La framboise odorante et la fraîche groseille,
L'abricot, dont l'Euphrate enrichit nos climats,
Et la prune conquise aux plaines de Damas,
Et le melon pesant dont la tige serpente;
Doux fruit, qui, dégagé de sa feuille rampante,
Sur sa couche exhaussée aux rayons du midi,
Etale la grosseur de son ventre arrondi.
Tels sont les premiers fruits que la nature enfante,
Alors que, poursuivant sa marche triomphante,
Le Soleil de ses feux a rougi le Cancer.
Que ses feux sont puissans! L'onde, la terre et l'air,
Par eux tout se ranime, et par eux tout s'enflamme.

. . . .

Mais la chaleur s'irrite, et les prés sans fraîcheur
Appellent au travail le robuste faucheur.
Il marche par essaim vers l'aimable contrée
Qui vit le grand Henri soupirer pour d'Estrée;
Champs féconds en herbage, où deux fois tous les ans
La faux vient moissonner les plus riches présens (1).
Là, de coteaux fleuris règne une double chaîne,
Qu'ombragent des forêts et de hêtre et de chêne;

(1) C'est la belle prairie d'Oise, qui a plusieurs lieues d'étendue, et qui sépare Guise et Lafère. A une lieue de cette dernière ville, on trouve, sur le bord de l'Oise, le village et le château de Vendeuil, qu'Henri IV donna à Gabrielle d'Estrées.



A leur pied, que jamais n'a battu l'aquilon,
S'élargit et s'alonge un immense vallon.
. . . .
Quel grand peuple assemblé dans cette vaste plaine
Y brave du midi la dévorante haleine ?
Sous le rapide fil d'une tranchante faux,
Qui va, revient sans cesse, et frappe à coups égaux,
Il fait tomber sans choix, sur le sein de Cybèle,
Et l'herbe la plus vile, et la fleur la plus belle.
Ainsi tombent, ô Mort! sous ton fer meurtrier,
Le héros magnanime et le lâche guerrier,
Le mortel bienfaisant, et l'ingrat qui l'outrage!
. . . .
Le visage bruni par l'excès des chaleurs,
Les belles du hameau, sous un chapeau de fleurs,
Un trident à la main, la gorge demi-nue,
De la plaine avec eux parcourent l'étendue:
Des enfans sur leurs pas traînent de longs râteaux:
Enfin lorsque Vesper tombe sur les coteaux,
La richesse des prés, en meule ramassée,
Sur les chars de Cérès monte en ordre entassée.
On la traîne au hameau: la foule au même instant,
Au son du flageolet, l'accompagne en chantant.
La nuit vient; et sitôt que la grange étonnée
Cache les premiers dons que dispense l'année,
Vers un espace libre où s'élève un bûcher (1)
Le flageolet encor les pressant de marcher,

(1) Les feux de la *Saint-Jean.*

A ce joyeux signal ils y volent ensemble.
Près du bûcher la troupe en cercle se rassemble,
Et pour en dévouer la flamme aux immortels,
Attend l'homme sacré qui préside aux autels.
Il paraît dans l'éclat de sa parure sainte,
De ce temple sans murs parcourt trois fois l'encei
Et, tandis que les voix d'un cortége pieux
Font retentir les airs de chants religieux,
Seul, des flancs du bûcher il s'approche en sile
D'une torche le frappe, et la flamme s'élance.
Il s'éloigne: les ris, qu'effrayait son aspect,
Prennent sur tous les fronts la place du respect.
Sa retraite a donné le signal de la danse:
Un aimable délire en trouble la cadence.
On se prend, on se quitte, on se reprend encor.
Là, l'Amour ne blessant qu'avec des flèches d'or,
Inspire à ses sujets une audace charmante.
L'un soulève en ses bras la svelte Sélimante;
L'autre vole en passant un rapide baiser,
Que la boudeuse Iris feignait de refuser.
Des Nestors du canton, plus loin, s'assied un grou
Qui de joie et de vin s'enivre à pleine coupe.
Le feu baisse; et l'enfant qui n'osait approcher,
D'un pied hardi s'enlève et franchit le bûcher.

. . . .

. . . .

L'été voit cependant un climat plus heureux,
Sur qui le jour s'épanche en rayons amoureux;

Où la nuit lumineuse et fraîche de rosée
Donne aux amans rêveurs la paix de l'Elysée.
France, voilà les lieux où fleurissent tes lys !
Nos champs, par la nature et par l'art embellis,
Forment un beau théâtre, où, variant leur scène,
La Garonne et la Loire, et le Rhône et la Seine
S'épandent, et d'un cours tardif ou diligent,
Sous des forêts d'épis roulent à flots d'argent.
Ici, sur nos coteaux, la vigne triomphante
Se pare avec orgueil des raisins qu'elle enfante ;
Là, du riche olivier le fruit pend en bouquets ;
Là, de pommes couverts, nos champs sont des bosquets.
Sous les mains du travail, par-tout je vois éclore
Les présens réunis de Vertumne et de Flore :
Le Français a changé sa patrie en jardin.

JUILLET (*la Balance*).

Ce mois, lors de la fondation de Rome, reçut le nom de *Quintilis*, c'est-à-dire de *cinquième*, et il le porta jusqu'à la fin de la république. A cette époque, *Jules-César* ayant corrigé les erreurs du premier calendrier, *Marc-Antoine*, en sa qualité de consul, ordonna que, pour perpétuer la mémoire de ce bienfait, le mois *Quintilis* ne s'appellerait plus désormais que *Julius*, du nom du réformateur. La réputation de César, bien plus que la volonté de Marc-Antoine, fit sans doute adopter ce changement ; et

ous-mêmes aujourd'hui nous honorons le plus célèbre es Romains, toutes les fois que nous prononçons le mot e *Juillet*, formé de *Julius*.

Ce mois était sous la protection de Jupiter.

La Terre voit régner aux célestes lambris
Le lion de Némée et le chien de Procris:
Ministres de l'Eté, leur souffle décolore
L'émail qu'en nos jardins le Printemps fit éclore;
Sur ses bras tortueux languissamment penché,
Le triste chèvre-feuille expire desséché;
Le pavot à ses pieds voit tomber sa couronne;
Le panache azuré dont l'iris s'environne,
Effeuillé par les vents, flotte dans les bosquets;
Le lilas, tout honteux, cherche en vain ses bouquets:
De l'amoureux pasteur la parure est flétrie;
Le gazon pâlissant languit dans la prairie;
Et jusqu'au fond des bois les chênes, les ormeaux
D'un feuillage moins verd ont bruni leurs rameaux.
Sous les feux que vomit l'ardente canicule,
Le fleuve resserré plus lentement circule.
O surprise! à l'aspect d'un si faible ruisseau,
Le voyageur s'arrête, et le croit au berceau.
Son œil demande en vain aux canaux solitaires
Ces mouvantes forêts, ces barques tributaires,
Qui, voguant aux cités, leur portaient tour à tour
Et les trésors d'Olinde et les fruits d'alentour.
Ces magasins flottans des régions fertiles
Sur l'arêne des ports languissent inutiles;

Et près d'eux le nocher, à regret spectateur,
De l'onde paresseuse accuse la lenteur.
La campagne brûlante, et poudreuse et déserte,
Offre de toutes parts sa surface entr'ouverte.
L'homme le plus robuste a perdu sa vigueur;
Le Génie, épuisé, s'endort dans la langueur,
Et les enfans du Pinde, à chanter inhabiles,
Sentent leur lyre d'or fuir de leurs mains débiles.

. . . .

Helvétiques tribus, sur vos roches fameuses,
D'où tombent cent torrens en ondes écumeuses,
Heureux qui maintenant, comme vous, à longs traits,
Goûte l'air frais et pur de vos vieilles forêts!
Ah! tandis que sur nous le Cancer règne encore,
Que sous un ciel d'airain le soleil nous dévore;
Tandis que, haletant, l'homme, ainsi que les fleurs,
Baisse un front accablé sous le faix des chaleurs,
Monts chantés par Haller, recevez un poëte!

Description de la Suisse.

Errant parmi ces rocs, imposante retraite,
Au front du Grindelval je m'élève, et je voi,
Dieux! quel pompeux spectacle étalé devant moi!
Sous mes yeux enchantés la Nature rassemble
Tout ce qu'elle a d'horreurs et de beautés ensemble;
Dans un lointain qui fuit un monde entier s'étend.
Eh! comment embrasser ce mélange éclatant

De verdure, de fleurs, de moissons ondoyantes,
De paisibles ruisseaux, de cascades bruyantes,
De fontaines, de lacs, de fleuves, de torrens,
D'hommes et de troupeaux sur les plaines errans;
De forêts de sapins au lugubre feuillage,
De terrains éboulés, de rocs minés par l'âge,
Pendant sur des vallons que le Printemps fleurit;
De coteaux escarpés où l'Automne sourit,
D'abîmes ténébreux, de cimes éclairées,
De neiges couronnant de brûlantes contrées,
Et de glaciers enfin, vaste et solide mer,
Où règne sur son trône un éternel Hiver?

Là, pressant à ses pieds les nuages humides,
Il hérisse les monts de hautes pyramides,
Dont le bleuâtre éclat, au soleil s'enflammant,
Change ces pics glacés en murs de diamant;
Là viennent expirer tous les feux du solstice.
En vain l'astre du jour, embrasant l'Ecrevisse,
D'un déluge de flamme assiége ces déserts:
La masse inébranlable insulte au roi des airs.
Mais trop souvent la neige, arrachée à leur cime,
Roule en bloc bondissant, court d'abîme en abîme,
Gronde comme un tonnerre, et, grossissant toujou
A travers les rochers fracassés dans son cours,
Tombe dans les vallons, s'y brise, et des campagn
Remonte en brume épaisse au sommet des montagn

. . . .
. . . .

Ici l'auteur transporte sa Muse sur les bords du Nil,

Que n'ont jamais blanchis la glace et les frimas.

Il arrive au Mexique, chante la température et les trésors de Golconde; puis, revenant dans sa patrie, il dit:

Ils approchent les jours où nos sillons dorés
Verront les moissonneurs, du midi dévorés,
Se noircir à ses feux, et d'une main lassée
A peine soulever la faucille émoussée :

. . . .

Avant que du Lion s'irritent les chaleurs,
Dépouillons de son miel le peuple amant des fleurs.

AOUT (*le Scorpion*).

CE mois, appelé anciennement *Sextilis*, ou *le Sixième*, parce que tel était son rang dans le calendrier de Romulus, reçut une autre dénomination sous le onzième consulat d'Auguste. L'an 730 de Rome, le sénat publia l'édit suivant, que *Macrobe* nous a conservé dans le premier livre des *Saturnales* : « Parce que, dans le mois *Sextilis*, » César-Auguste a commencé son premier consulat, a eu » trois fois les honneurs du triomphe, a vu marcher sous » ses auspices les légions du Janicule, a réduit l'Égypte » sous l'obéissance du peuple romain et terminé la guerre » civile, il plaît et il plaira au sénat que ce mois, le plus » heureux pour l'empire, soit désormais appelé *Auguste* ».

C'est de ce mot que nous avons fait celui d'*août*, aussi sourd et barbare que le premier est noble et harmonieux.

Il revient triomphant le *mois* où nos guérets
Perdent les blonds épis dont les orna Cérès;
Il fait reluire aux yeux de la Terre étonnée
Les plus belles des nuits que dispense l'année.

. . . .

A peine est rallumé le flambeau de Vénus,
Qu'en foule, à ce signal, les astres revenus
Apportent à la nuit leur tribut de lumière:
L'amoureuse Phébé s'avance la première,
Et, le front rayonnant d'une douce clarté,
Dévoile avec lenteur son croissant argenté.
Ah! sans les pâles feux que son disque nous lance,
L'homme, errant dans la nuit, en fuirait le silence;
Et tel qu'un jeune enfant que poursuit la terreur,
Faible, il croirait marcher environné d'horreur.
Viens donc d'un jour à l'autre embrasser l'intervalle,
O Lune! ô du Soleil la sœur et la rivale!
Et que tes rais d'argent, par l'onde réfléchis,
Se prolongent en paix sur les coteaux blanchis!

. . . .

Heureux qui peut alors errer dans les campagnes!
Heureux qui peut gravir au sommet des montagnes;
Et là, nonchalamment sur la verdure assis,
Dans un calme profond endormir ses soucis,
Respirer des jardins le baume salutaire,
De l'œil suivre un ruisseau qui roule solitaire,

S'enivrer de fraîcheur, et, sans prévoir le jour,
Abandonner son âme à des pensers d'amour!

. . . .

Mais déjà l'air, brillant des rayons du matin,
Derrière se noircit, et prépare un orage.

. . . .

Le vent se tait; il dort dans un calme trompeur;
Il laisse lentement se former la vapeur
Que l'ardent souverain des plaines lumineuses
Enlève, en la pompant, aux couches caverneuses
Où sommeille le soufre, où reposent en paix
Et le nitre subtil, et le bitume épais.
A l'aspect du péril la colombe fidèle
Dans le creux des rochers fuit avec l'hirondelle;
La corneille, en criant, plane sur leur hauteur;
Le fier taureau frissonne; et le cultivateur,
Tremblant pour les épis où son espoir se fonde,
Cherche l'abri voûté d'une grotte profonde.
Mais des froids aquilons et des brûlans autans
S'élancent tout-à-coup les escadrons flottans;
De leurs fougueux combats les airs au loin mugissent;
Les fleuves dans leur lit écument et rugissent,
Et la forêt en pousse un long bruïssement.

. . . .

La tempête, du sein des nuages errans,
Sur la forêt en feu vomit l'eau par torrens.
Déjà de toutes parts, dans les flots engourdie,
Murmure la fureur du rapide incendie.

Le déluge redouble, et le feu disparaît;
Et l'orbe du soleil, que l'orage entourait,
Du voile ténébreux par degrés se dégage:
De la sérénité rayonne enfin le gage;
C'est l'écharpe d'Iris dans l'air resplendissant;
Ses longs plis déroulés se voûtent en croissant.

. . . .

Déjà les laboureurs sont rentrés au village;
La flamme a respecté le fruit de leurs guérets:
Armés du fer tranchant que recourba Cérès,
Quand la prochaine aurore éveillera la Terre,
Aux épis déjà mûrs ils porteront la guerre.
Le jour meurt; il renaît. La faucille à la main,
Et d'agrestes chansons égayant leur chemin,
Les moissonneurs en foule avancent vers la plaine.
L'épi, qu'un doux zéphir, au gré de son haleine,
Courbe, roule, relève et courbe et roule encor,
Promet à leurs travaux sa chevelure d'or.
Ce salaire promis enflamme leur courage,
Et chacun tout entier s'abandonne à l'ouvrage.
A l'envi l'un de l'autre ils frappent les épis,
La faucille à leurs pieds les étale en tapis.
. . . . De son premier asile
Avec des cris aigus l'alouette s'exile;
La tremblante perdrix fuit avec ses enfans;
Et du chien tant de fois les lièvres triomphans,
Surpris dans le sillon que leur nombre ravage,
Reçoivent de nos mains la mort ou l'esclavage.

Cependant les épis, au soleil étalés,
Sont, par des nœuds de saule, en javelle assemblés (1).
Riche, voici le jour qu'attendait l'indigence !
Oserais-tu blâmer l'heureuse négligence
Qui fait tomber des mains du peuple moissonneur
Les épis destinés à nourrir le glaneur ?
Il est pauvre ; il a droit aux trésors de tes plaines.
. . . .
. . . . Déjà tous les faisceaux,
Par ordre, sur un char, s'élèvent en monceaux.
Au plus haut de ce char, sur ces monceaux de gerbes,
Qui lui forment un lit de leurs touffes superbes,
Monte et s'assied Almon, le chef des moissonneurs :
A ce comble, envié des champêtres honneurs,
Les respects de la foule ont porté sa vieillesse.
La gaîté sur son front s'unit à la noblesse ;
Et sa tête à longs flots verse de blancs cheveux,
Qui, mollement épars, battent son cou nerveux :
Roi des champs, sa couronne est un léger feuillage.
Au son du chalumeau, les belles du village
Viennent au char rustique atteler, en dansant,
De taureaux asservis un couple mugissant :
D'un pas tranquille, égal, vers la ferme ils s'avancent,
Et tous les moissonneurs par groupes les devancent ;

(1) Ce n'est guère que dans une partie du Languedoc que l'on se sert de liens de saule pour les gerbes ; ailleurs on se sert de la paille même.

Ils marchent en triomphe. Ainsi Rome autrefois,
Sur un char tout couvert des dépouilles des rois,
Accueillait le héros de qui l'heureuse audace
Revenait triomphante et du Parthe et du Dace.
La foule entre au hameau : le possesseur des champs
La reçoit dans sa cour au doux bruit de leurs chants,
Et, pour fêter comme eux le mois de l'abondance,
Suivi de ses enfans, il se mêle à la danse :
Son épouse l'imite, et vole sur ses pas.
A la danse bientôt succède un long repas :
Là, chacun d'un vin pur rougit sa large coupe.
Le maître, assis en père au milieu de la troupe,
Fait revivre pour eux les jours du siècle d'or,
Siècle où l'orgueil des rangs n'existait pas encor.

SEPTEMBRE (*le Sagittaire*).

Le nom de *Paophi* que ce mois portait chez les Egyptiens, et celui de *Broedromion* que les Grecs lui avaient donné, étaient l'un et l'autre une allégorie de la station du soleil en ce moment de l'année, c'est-à-dire qu'ils désignaient l'équinoxe. Il serait trop long d'en rapporter les preuves; je renvoie à l'*Histoire du Calendrier* ceux qui seraient curieux de les connaître. Ce mois était le second de l'année égyptienne, et le troisième dans le calendrier athénien. Romulus lui assigna une autre place: il en fit le septième mois des Romains, et lui donna le

nom numérique de *September,* que *César* lui conserva, lors même qu'il eut réformé le calendrier.

Le sénat et les empereurs essayèrent plusieurs fois dans la suite de changer le nom de ce mois, comme ils avaient changé ceux de *Quintilis* et de *Sextilis :* il fut successivement appelé *Tiberius,* du nom de *Tibère : Germanicus,* en l'honneur de *Domitien,* qui avait adopté ce surnom; *Antoninus,* en mémoire d'*Antonin-le-Pieux*; *Hercules,* pour flatter *Commode,* qui aimait à prendre le nom et la parure d'*Hercule;* enfin *Tacitus,* sous l'empire de *Tacite.* Toutes ces tentatives furent inutiles. Les noms de tant de monstres couronnés étaient en horreur; le seul Antonin méritait une exception, et on ne la fit pas : tandis que le lâche *Octave,* parvenu, à force de politique, à faire oublier le triumvir, avait eu l'honneur de placer son nom d'*Auguste* dans le calendrier. Que conclure de cette injuste préférence, sinon que la gloire se distribue souvent comme la fortune, au hasard?

L'Egypte honorait en ce mois la *grossesse d'Isis,* grossesse allégorique, qui désignait les semailles qu'on venait de confier à la terre. La Terre, en effet, était alors, pour les Egyptiens, grosse de la moisson prochaine.

Ce mois, à Rome, était consacré à Vulcain, dieu des forgerons, à qui le laboureur, dont l'année recommence, est redevable du soc et des autres instrumens nécessaires à l'agriculture.

PERMETS, reine des fleurs, qu'en ton riant domaine,
Pour la dernière fois ma muse se promène.

Tu m'exauces ! Déjà tes parfums ravissans
Des beaux lieux que je cherche avertissent mes sens (1).
Lentement j'y pénètre, et ma vue enchantée
Fixe la tubéreuse à la feuille argentée :
Que son baume est flatteur ! mais qu'il est dangereux !
Ainsi toujours du sort les décrets rigoureux
Mêlent quelqu'amertume aux plaisirs de la terre !
Volons aux autres fleurs qui peuplent ce parterre.
Fière de ses longs jours, au Zéphire inconstant
L'amarante a livré son panache éclatant.
J'avance, et mes regards, de dédale en dédale,
Poursuivent les attraits de la pyramidale ;
Par étage fleuris je la vois s'élever.
Sous le berceau voisin ne puis-je encor trouver
Et le rosier sorti des bosquets de Mélinde,
Et l'éclat de l'œillet, superbe enfant de l'Inde ?

. . . .

Je puis encor prétendre à de plus doux présens.
Reine de ces bosquets, la tendre balsamine
Sur l'humble marguerite avec grâce domine.
Là, j'admire l'émail du riant tricolor ;
Ici, sous le bouton je vois resplendir l'or,

---

(1) Quoique nous devions à l'Automne des fleurs aussi parfumées que celles du Printemps, comme la tubéreuse, les roses musquées, etc., il faut avouer cependant que l'arrière-saison ne donne guère que des fleurs inodores ; on dirait que la terre s'est épuisée en faveur du Printemps de tous les sucs dont elle compose les parfums. Les principes colorans eux-mêmes sont moins vifs et moins animés.

Et Clythie a penché sa tête radieuse.

. . . .

Zilla tresse en festons les richesses de Flore ;
Pour moi, dans les jardins que Vertumne colore,
Aujourd'hui fredonnant une douce chanson,
Elle va de nos fruits recueillir la moisson.
A payer son tribut chaque arbuste est fidèle ;
Chaque arbuste à l'envi s'inclinant autour d'elle,
A la main de Zilla veut s'offrir le premier.
Les globes suspendus aux rameaux du pommier,
Ceux de qui l'enveloppe est fraîche et veloutée
Recèle une liqueur des Persans redoutée ;
Ceux qui du grenadier étalent les rubis,
En mêlent l'incarnat au verd de ses habits,
Mille autres colorés par la saison ardente,
Et la prune mielleuse, et la poire fondante
De Zilla qui balance, appellent l'œil ravi.
Son choix va se fixer sur le brillant pavi ;
Mais l'orange a montré l'or pur qui la décore,
Et, flottante en son choix, Zilla balance encore ;
Quand soudain plus heureux, l'arbre dont l'ornement
Fut des premiers humains le premier vêtement,
Lui qui des vents du nord trop aisément s'offense,
Et qui pourtant, facile aux jeux de mon enfance,
Dans les champs paternels me pardonnait l'affront
Dont mes bras pétulans déshonoraient son front,
Le figuier se présente, et sa tige effeuillée
Est enfin, par Zilla, de ses fruits dépouillée.

Zilla sort ; elle vole aux champs où le noyer
En immenses rameaux aime à se déployer ;
Et moi, d'une forêt je perce la retraite.
Dieux ! avec quel plaisir je vois sous la coudrette
Bergères et pasteurs rassemblés deux à deux !
Ils ébranlent l'arbuste ; et l'arbuste autour d'eux,
Dégageant son fruit mûr de sa cosse brisée,
Verse sur les gazons sa richesse bronzée.

. . . .

Que ton séjour me plaît ! comme il sait me charmer !
C'est toi que j'en atteste, Automne, riche Automne ;
Que de fois, ombragé du pampre d'une tonne,
J'ai fixé de mes yeux doucement attendris
Les champs où s'égarait la timide perdrix !
Lorsque Vesper les dore, ou l'aube les argente,
Que j'aime à voir les airs et leur scène changeante !
La Balance, au milieu du céleste séjour,
Suspend également et la nuit et le jour.
Paisible souverain, le Soleil se couronne
De rayons tempérés ; le calme l'environne :
Quel silence ! A ses pieds tous les vents ennemis,
Liés par le respect, reposent endormis ;
Et l'homme qui, pleurant sa vigueur défaillante,
Se traînait sous le poids de la saison brûlante,
L'homme, libre aujourd'hui du fardeau des chaleurs,
Se relève, et déjà renaît avec les fleurs.
Voyez-le s'indigner de ces jours de faiblesse,
Où son mâle génie, oubliant sa noblesse,

Dans les bras du repos végétait engourdi.
Il s'agite, il a pris un essor plus hardi.
Qu'il est heureux alors, et que la solitude
S'embellit à ses yeux des charmes de l'étude!
Les folles passions, leur fausse volupté,
Ne valent point pour lui l'auguste vérité.
Chaque soleil nouveau, le payant de ses veilles,
Fait rouler pour ce sage un cercle de merveilles.
De quel ravissement, dieux! il est enivré!
Si jusqu'au roi du jour son vol a pénétré,
Il revient triomphant; il parle, et son génie
Des cieux qu'il a franchis révèle l'harmonie,
Marque aux globes errans leur éternel retour,
Et de l'immensité mesure le contour.

OCTOBRE (*le Capricorne*).

CHEZ les Romains, ce mois, ainsi que celui de *Septembre*, changea plusieurs fois de nom. Domitien voulut lui donner le sien; le sénat, celui de *Faustine*, en l'honneur de la femme d'Antonin; Commode, le surnom d'*Invincible*, dont il aimait à se parer. Ces prétentions furent inutiles: on s'obstina à conserver le nom numérique d'*October*, donné par Romulus. Ce mois était sous la protection du dieu *Mars*, puisqu'au quinzième jour on lui sacrifiait un cheval, appelé *October*.

BATTEZ, bruyans tambours, battez de rive en rive.
Il paraît, c'est lui-même; il avance, il arrive:

Oui, c'est lui ; je le vois sur les monts d'alentour :
Battez, et de Bacchus annoncez le retour !...

. . . .

Dieux ! quel riant tableau ! Mille bandes légères,
Les folâtres pasteurs, les joyeuses bergères,
Les mères, les époux, les vieillards, les enfans,
Remplissent les chemins de leurs cris triomphans !
Déjà s'offre aux regards de cette agile armée
Le rempart épineux dont la vigne est fermée.
Avide des trésors dont elle s'enrichit,
Déjà d'un pied léger chacun d'eux le franchit.
Nul cep n'est épargné. Par-tout je vois la grappe
Tomber sous le tranchant du couteau qui la frappe ;
Je vois deux vendangeurs de pampre couronnés,
Et du jus des raisins goutte à goutte baignés,
Au pied de la colline où la vigne commence,
Descendre sous le faix d'une corbeille immense ;
Je les vois dans les flancs de vingt tonneaux fumeux,
Faire couler des ceps les esprits écumeux ;
Et sur un char pareil au char qui dans la Grèce
De l'antique Thespis promenait l'allégresse (1),
Ranger, en célébrant les louanges du vin,
Ces tonneaux où s'apprête un breuvage divin.

---

(1) Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena dans les bourgs cette heureuse folie.

(Boileau.)

Plus loin, règnent les jeux d'une aimable folie.
D'un geste, d'un bon mot l'un agace Ismélie,
Puis ravit en passant un baiser à Phylis :
L'autre écrase en ses doigts les grains qu'il a cueillis,
Et vient furtivement rougir le front d'Aline :
Un rire fou circule autour de la colline,
En éclats s'y prolonge, et se mêle aux travaux
Qui doivent d'un vin pur enrichir nos caveaux.

. . . .

Arrivés au pressoir, du milieu de la foule
Un couple pétulant s'élance, écrase, foule;
Sous ses bonds redoublés, des grappes en monceaux,
Le vin jaillit, écume, et coule en longs ruisseaux.
A ces ruisseaux pourprés enivrez-vous ensemble,
O vous tous que la soif près des cuves rassemble !
Creusez vos mains en coupe, et que sur vos habits
De vos mentons rians le vin coule en rubis :
D'un bachique repas couronnez la journée.
Les soucis, les travaux, les sueurs de l'année
Vous méritent assez ce bonheur d'un moment !... .

. . . .

Mais les champs à nos yeux languissent tristement :
L'orgueil de notre faste, outrageant la nature,
Dédaigne les mortels voués à la culture.
Que ferions-nous pourtant, si l'essaim des besoins
N'imposait à leurs bras un long tribut de soins ?
C'est lui qui sur le sol de leur étroit domaine
A l'oisive charrue aujourd'hui les ramène.

Ils placent sous le joug leurs taureaux vigoureux;
Le soc brille, rongé par le sillon poudreux:
Le semeur y répand d'une égale mesure
Ce froment que l'été doit rendre avec usure.
Sur les pas du semeur la herse lentement
Rampe, et brisant la glèbe, en couvre le froment.
Hommes laborieux, votre tâche est remplie.
Et vous par qui tout naît, vit et se multiplie,
Dieux bons, dieux paternels! c'est à vous à présent
De jeter sur ces grains un regard bienfaisant.
Ordonnez que l'amas de ces eaux suspendues,
Pour noyer nos sillons trop de fois répandues,
Ne fonde point sur eux; mais qu'errant dans les airs,
Il s'épanche en torrens sur des climats déserts;
Mais qu'une douce ondée abreuve la campagne;
Mais que d'un jour serein la chaleur l'accompagne;
Mais que d'un verd naissant le sillon surmonté
De son dos inégal cache la nudité,
Et de loin à nos yeux présage l'abondance!
Ordonnez aux brouillards que l'Automne condense,
Lorsqu'éteignant les feux de l'occident vermeil,
La nuit a ramené les heures du sommeil;
Dieux bons! ordonnez-leur que la terre humectée
Par eux d'un air impur ne soit point infectée.
Souvent dans les brouillards qui couvrent l'horizon
Le Scorpion céleste a lancé son poison.
Alors de la beauté les roses se flétrissent;
Du jeune homme pâli les forces dépérissent;

Et la tombe, sans cesse ouverte sous nos pas,
Appelle le vieillard des langueurs au trépas.
Oh! que de fois alors, la peste au vol immonde,
Pour assouvir l'enfer, a parcouru le monde!
Hélas! ils sont encor présens à nos douleurs,
Ces jours rendus fameux par l'excès des malheurs;
Ces jours où, succombant sous ce monstre homicide,
Des portes de l'Aurore aux colonnes d'Alcide,
Du foyer du midi jusqu'aux glaces du nord,
La moitié des humains s'engloutit dans la mort!
Tous les ans, il est vrai, l'Automne moins funeste
Ne souffle point sur nous les horreurs de la peste;
Mais toujours, de brouillards resserrant l'horizon,
Il change la campagne en humide prison;
Jaloux du roi brillant qui verse la lumière,
Dépouille ses rayons de leur chaleur première,
Du sang et des humeurs trouble en nous les accords,
Enerve notre force, allume dans nos corps
Les ardeurs de la fièvre et la soif dévorante,
Et livre au noir ciseau notre vie expirante (1).

NOVEMBRE (*le Verseau*).

Le troisième mois de l'année égyptienne, réformée par *Auguste*, répondait, dans sa plus grande partie, à celui

(1) L'époque de la chute des feuilles est pernicieuse aux valétudinaires.

de *Novembre*. Appelé *Athyr*, du nom de Vénus; il était consacré à cette déesse, qui, selon la mythologie la plus ancienne, naquit au sein de la mer; car les premiers peuples avaient cru que l'univers était sorti des eaux. Quoi qu'il en soit, c'était avec juste raison que l'Egypte adorait en ce mois la déesse fille des eaux, puisque le Nil rentré dans son lit, laisse éclore de toutes parts, dans les campagnes qu'il a quittées, les fleurs, les fruits, les grain et la verdure, fécondés par son limon. Voilà encore pour quoi l'Egypte célébrait, à cette époque, la fête d'Osiris perdu et retrouvé, c'est-à-dire la fête du Soleil, qui rena et ramène le Printemps.

Diane, chez les Romains, présidait au mois de *Novembre*, ainsi appelé parce qu'il était le neuvième de l'année de Romulus. Diane, toujours vierge, et par conséquent stérile, désignait d'une manière sensible l'état de la terre lorsqu'elle ne produit rien, n'enfante rien. Diane, qu'on représentait presque nue, était bien propre à caractériser les campagnes dépouillées, et, comme dit le peuple, *dévêtues*; enfin, Diane, déesse des forêts, armée de l'arc et du carquois, méritait de commander à la saison où les animaux plus nombreux, et les différentes productions de la terre recueillies, invitent les hommes au plaisir de la chasse.

Nous avons imité et ennobli cette institution, en plaçant dans ce mois la fête de *saint Hubert*, patron des chasseurs, et chasseur lui-même.

Les Vents sont accourus: leur troupe déchaînée
Déjà vers son déclin précipite l'année.
Déjà n'offrant par-tout qu'un aride coup d'œil,
L'Automne se dépouille; et la forêt en deuil,

Condamnée à céder un reste de verdure,
Sent mourir tous ses sucs liés par la froidure.
Le ciel même est changé. L'Aurore au front vermeil
Se cache : elle s'endort d'un triste et long sommeil.
Le roi du jour enfin n'a plus d'avant-courrière,
Et sans être annoncé doit ouvrir sa carrière ;
Il l'ouvre : mais, hélas ! ses feux tombent, perdus
Dans l'humide épaisseur des brouillards suspendus.
Touche-t-il au midi, la reine des ténèbres
Soudain vole, l'atteint ; et de ses rets funèbres
Enveloppant les cieux dans leur vaste contour,
Sur quinze heures sans gloire y domine à son tour.
Au lieu de cette aimable et paisible rosée,
Dont la terre au Printemps brillait fertilisée,
Le brouillard s'épaissit et se glace en frimas ;
La pluie à longs torrens inonde nos climats ;
Tout nage ; et cet aspect des plaines désolées,
Le fleuve avec fracas roulant dans les vallées,
Et noircissant ses eaux, et jusqu'au flanc des monts
S'élevant, prêt à rompre et ses bords et ses ponts ;
Les bois sans ornement, les oiseaux sans ramage,
Tout d'un monde vieilli nous peint la sombre image ;
Tout de pensers de mort conspire à me nourrir.
Je lis autour de moi : *Ce qui naît doit mourir.*
Mais j'y peux lire aussi : *Ce qui meurt doit renaître.*

. . . .

Ce n'est point toutefois que nos foyers agrestes
De leurs charmes perdus ne conservent les restes.

De la nuit des vapeurs dégageant l'horizon,
Un soleil d'or se lève; et l'ardente saison
De l'Automne flétri prend un moment la place.
Consolateur des champs, que menaçait la glace,
Le règne fugitif de ce nouvel été
Ramène avec Comus la folâtre Gaîté (1).
Voyez-vous le Soleil vers le froid Sagittaire?
Il éclaire pour vous la forêt solitaire,
Et des jours de la chasse annonce le retour.

Chasse du Cerf.

Le cor, pour éveiller les châteaux d'alentour,
Frappe et remplit les airs de bruyantes fanfares;
L'ardent coursier hennit, et vingt meutes barbar
Près de porter la guerre au monarque des bois,
En rapide aboîment font éclater leurs voix.
Ennemis affamés que les veneurs devancent,
Les chiens vers la forêt en tumulte s'avancent,
Et bientôt sur leurs pas l'impétueux coursier,
Tout fier d'un conducteur brillant d'or et d'acier
Non loin de la retraite où l'ennemi repose
Arrive. L'assaillant en ordre se dispose.

---

(1) Le peuple de la campagne, que la nature de ses travaux e ses espérances force à observer tous les changemens que l'air épro ayant reconnu qu'on jouit presque tous les ans, aux approches d Saint-Martin, d'un ciel pur et d'une douce température, leu donné, comme on le sait, le nom d'*été de la Saint-Martin*.

Tous ces flots de chasseurs, prudemment partagés,
Se forment en deux corps sur les ailes rangés.
Les chiens au milieu d'eux se placent en silence.
Tout se tait : le cor sonne ; on s'écrie, on s'élance,
Et soudain comme un trait, meute, coursier, chasseur,
Du rempart des taillis ont franchi l'épaisseur.
Eveillé dans son fort au bruit de la tempête,
La terreur dans les yeux, le cerf dresse la tête ;
Voit la troupe sur lui fondant comme un éclair ;
Il déserte son gîte ; il court, vole et fend l'air,
Et sa course déjà, de l'aquilon rivale,
Entre l'armée et lui laisse un vaste intervalle ;
Mais les chiens plus ardens, vers la terre inclinés,
Dévorant les esprits de son corps émanés,
Demeurent sans repos attachés à sa trace ;
Ils courent. L'animal, ô nouvelle disgrace !
L'animal est surpris en un fort écarté.
Moins confiant alors en son agilité,
Par la feinte et la ruse il défend sa faiblesse ;
Sur lui-même trois fois il tourne avec souplesse,
Ou cherche un jeune cerf, de sa vieillesse ami,
Et l'expose en sa place à l'œil de l'ennemi.

Mais la brûlante odeur des esprits qu'il envoie,
Conductrice des chiens, les ramène à sa voie.
C'est alors qu'il bondit et veut franchir les airs;
Sa trace est reconnue : enfin, dans ces déserts,
Contre tant d'ennemis ne trouvant plus d'asile,
Le roi de la forêt à jamais s'en exile ;

Il ne reverra plus ce spacieux séjour
Où vingt jeunes rivaux, vaincus en un seul jour,
Laissaient à ses plaisirs une vaste carrière :
Il franchit, n'osant plus regarder en arrière,
Il franchit les fossés, les palis et les ponts,
Et les murs et les champs, et les bois et les monts.
Tout fumant de sueur, près d'un fleuve il arrive,
Et la meute avec lui déjà touche la rive.
Le premier dans les flots il s'élance à leurs yeux :
Avec des hurlemens les chiens, plus furieux,
Trempés de leur écume, affamés de carnage,
Se plongent dans le fleuve, et l'ouvrent à la nage.
Cependant un nocher devance leur abord ;
Et, tandis que sa nef les porte à l'autre bord,
L'infortuné, poussant une terrible haleine,
Et glacé par le froid de la liquide plaine,
Vogue, franchit le fleuve, et, de l'onde sorti,
Fuit encor, de chasseurs et de chiens investi.
Sa force enfin trompant son courage, il s'arrête,
Il tombe ; le cor sonne, et sa mort qui s'apprête
L'enflamme de fureur. L'animal aux abois
Se montre digne encor de l'empire des bois.
Il combat de la tête, il couvre de blessures
L'aboyant ennemi dont il sent les morsures.
Mais il résiste en vain, hélas ! trop convaincu
Que faible, languissant, de fatigue vaincu,
Il ne peut inspirer que de vaines alarmes !
Pour fléchir son vainqueur il a recours aux larme

Ses larmes ne sauraient adoucir son vainqueur.
Il détourne ses yeux , se cache ; et le piqueur
Impitoyable, et sourd aux longs soupirs qu'il traîne,
Le perçant d'un poigard , ensanglante l'arène ;
Il expire , et les cors célèbrent son trépas.

. . . .

Mais ces derniers beaux jours vont encor disparaître ;
Déjà même ils ont fui. Chaque instant voit s'accroître
La langueur du Soleil, qu'à replis onduleux
Embrasse tout entier un voile nébuleux.
L'Automne touche enfin à son terme ; et la terre,
Inféconde à regret, se durcit, se resserre:
Aux germes créateurs les vents ferment son sein ;
Et cependant, vers nous s'avancent par essaim
Les oiseaux voyageurs qui, nés sous l'œil de l'Ourse,
Loin d'elle tous les ans précipitent leur course (1).

---

(1) Le nombre de ces colonies volantes, qui, des bords glacés de l'Océan septentrional où elles sont nées, arrivent tous les ans dans les régions moins rigoureuses du midi pour y passer l'hiver, est aussi inconcevable que leur intelligence à se réunir à un jour fixé, et à se conduire dans leur voyage. Ce ne serait point une hyperbole poétique que de comparer ces émigrations d'oiseaux à ces armées immenses de barbares qui, pendant plusieurs siècles, descendirent du nord vers le midi. On a vu souvent le jour obscurci par la multitude de ces passagers ; et s'il arrive quelquefois que leurs vols nous semblent moins considérables, il faut savoir, ou qu'ils voyagent pendant la nuit, ou qu'ils s'élèvent à une hauteur si prodigieuse, que nos yeux pourraient à peine les découvrir, quand même le ciel serait moins nébuleux qu'il ne l'est ordinairement en Automne.

Prudemment déserteurs de leurs tristes climats,
Ils cherchent sur nos bords de moins rudes frimas.
Ils y remplaceront ce peuple d'hirondelles,
Qui, des jours printaniers les compagnes fidèles,
Près du Nil, du Gambra, du Tygre et de l'Indus,
Retrouvent les Zéphirs que nous avons perdus.

DÉCEMBRE (*les Poissons*).

En latin *December*, parce qu'il était le dixième de l'année de Romulus. Il l'est encore chez les Anglais, chez qui *Mars* est le premier mois, comme il l'était autrefois chez nous.

Sur un char paresseux le Soleil tristement
Se lève, enveloppé d'un sombre vêtement.
Quelle affreuse pâleur déshonore sa face !
Comme rapidement sa lumière s'efface !
De l'empire des airs n'est-il donc plus le roi ?
Qu'a-t-il fait de ses traits ? où sont-ils ? et pourquoi
Si long-temps à la Nuit abandonner son trône ?
Est-ce là ce vainqueur que la flamme couronne ?
Est-ce lui qui, naguère ardent, ambitieux,
Franchissait tous les jours l'immensité des cieux,
De torrens de lumière inondait les campagnes,
Et, dardant ses rayons jusqu'au flanc des montagnes,

Empreignait les rochers de germes créateurs?
Vous, de son feu sacré zélés adorateurs,
Héritiers des Incas, enfans de Zoroastre,
Venez dans notre Europe, et contemplez cet astre
Devant qui, chaque jour, fléchissent vos genoux.
Est-ce là votre Dieu? Le reconnaissez-vous?
Vous pâlissez! vos yeux se remplissent de larmes!
Peuples simples et doux! je conçois vos alarmes.
En contemplant son front et livide et glacé,
Vous croyez de la mort votre Dieu menacé (1);

(1) Cet effroi dont je dis que seraient pénétrés les peuples des beaux climats de l'Asie et de l'Amérique, si tout-à-coup ils se trouvaient transportés sous notre ciel occidental au mois de décembre, n'est point une fiction poétique. On sait que les anciens septentrionnaux, quoiqu'accoutumés à la disparition annuelle du soleil pendant un long espace de temps, craignaient chaque année de survivre à la destruction de cet astre. Nous savons qur cette terreur agitait presque tous les anciens peuples. Les derniers jours de l'année dans l'antiquité furent des jours de deuil et de tristesse. Je ne connais que les Mexiquains pour qui la fin de l'année fut un temps de réjouissance. Lisez la Conquête du Mexique par Antonio de Solis, et vous verrez que ce peuple donnait alors des témoignages singuliers d'allégresse; mais comme il fallait sans doute qu'il tînt par quelqu'endroit à l'esprit universel des nations, il ne voyait point arriver sans terreur la période solaire de cinquante-deux ans : il s'imaginait qu'après cette longue révolution le Soleil courait risque de s'éteindre; et dans cette supposition, chacun se préparait à une effroyable disgrâce. A genoux, et le visage tourné vers l'orient, ils observaient le ciel avec un œil d'inquiétude; tous les vases étaient brisés, tous les feux éteints; enfin on croyait toucher au moment de la destruction générale.

Vous craignez que le ciel, pour venger quelqu'outrage,
N'aille renouveler cet antique naufrage,
Qui, brisant, ruinant le monde primitif,
Dispersa des humains le reste fugitif:
Comme eux vous redoutez d'éternelles ténèbres,
Et remplissez les airs de cris lents et funèbres.
Rassurez-vous; le ciel vous promet sa faveur,
Et vous verrez bientôt naître votre sauveur:
C'est le Soleil. Tournez vos regards vers l'Aurore:
C'est de là que ce Dieu, tout rayonnant encore,
Après deux fois dix jours, de cinq nuits alongés,
Viendra dissiper l'ombre où nous sommes plongés;
Les peuples marcheront à sa vive lumière:
Il rendra la Nature à sa beauté première.
Terre, sois dans la joie; et vous, cieux, tressaillez!
De leurs plus doux trésors les hommes dépouillés
Des présens de Cérès enrichiront leurs granges,
Et seront abreuvés du nectar des vendanges.
Mais trop tôt mes regards vont chercher l'avenir;
Trop tôt je vous promets celui qui doit venir:
Avant qu'il ait repris son armure éclatante,
Les champs doivent languir dans une longue attente;
Les vents doivent gronder, les brouillards s'épaissir,
Et la pluie et la neige en glace se durcir.
Ah! tandis que la glace épargne encor la terre,
Hâtons-nous, prévenons le froid qui la resserre:
D'une race nouvelle allons peupler les bois.....
. . . .

. . . .

Qu'ai-je dit, insensé? Quoi! je parle d'ombrage,
Et le démon du nord rugit autour de moi!
Profondément plongé dans un muet effroi,
J'ose à peine écouter ses sifflemens terribles,
Par le calme des nuits devenus plus horribles.
Quel fracas! quel tumulte! A ses coups redoublés,
Mes champêtres lambris gémissent ébranlés.
Ennemi du Sommeil, dont l'aile me protége,
Il agite ma couche; et son fougueux cortége,
L'Eurus et les Autans, par un commun assaut
Me battant à grand bruit, m'éveillent en sursaut.
Mon âme, trop long-temps de préjugés nourrie,
Croit entendre les morts : je pâlis, je m'écrie,
J'appelle ma raison contre ma folle erreur,
Et je parviens à peine à dompter ma terreur.
Nuit sombre! mais quel jour plus sombre lui succède!
Qu'il est faible, incertain! quelle vapeur l'obsède!
Froide et contagieuse, elle monte en flottant,
Et comme un fleuve impur s'épaissit et s'étend.
Je ne vois plus des monts l'inégale surface;
Plaines, fleuves, cités, tout s'éteint, tout s'efface.
Je ressemble au mortel qui loin du jour languit
Dans ces cachots voisins de l'éternelle nuit.
Mon front est sans couleur, ma tête est affaissée;
Et la mélancolie attristant ma pensée,
Je ne sens dans mon cœur, vide de tous désirs,
Ni l'amour des beaux arts, ni le goût des plaisirs:

Ma triste voix s'exhale en regrets inutiles.
Où sont-ils ces coteaux que j'ai vus si fertiles?
Où sont-ils ces vallons si rians à mes yeux?
Printemps, quand viendras-tu rasséréner les cieux?
Je l'attendrai long-temps... L'Hiver règne; et la neige,
Suspendue en rochers dans les airs qu'elle assiége,
Oppose aux feux du jour sa grisâtre épaisseur:
De sa chute prochaine un calme précurseur
S'est emparé des airs; ils dorment en silence.
La nuit vient: l'Aquilon d'un vol bruyant s'élance,
Et déchirant la nue où pesait enfermé
Cet océan nouveau goutte à goutte formé;
La neige, au gré des vents, comme une épaisse laine,
Voltige à gros flocons, tombe, couvre la plaine,
Déguise la hauteur des chênes, des ormeaux,
Et confond les vallons, les chemins, les hameaux:
Les monts ont disparu: leur vaste amphithéâtre
S'abaisse; tout a pris un vêtement d'albâtre......

LES
QUATRE PARTIES
DU JOUR;
PAR BERNIS.

Nota. Ce poëme fut adressé à *Eléonore Guichard*, connue par quelques poésies, et que le Cardinal avait déjà chantée dans sa jolie chanson :

Le connais-tu, ma chère Éléonore? etc.

LES QUATRE PARTIES DU JOU

Je chante le palais des Heures,
Où trente portes de vermeil
Conduisent aux douze demeures
Qu'éclaire le char du Soleil.
Toujours nouveau, toujours semblable,
Mobile, incertain et constant,
Le Temps, d'une aile infatigable,
Parcourt ce palais éclatant.
Arrête, vieillard indocile;
L'Amour en faveur des amans
Annonce un jour pur et tranquille,
Dont il veut remplir les momens.
Pour embellir cette journée
Les Saisons offrent leurs couleurs;
Flore, de jasmin couronnée,
Prépare une moisson de fleurs.
Beaux jours, naissez; et vous, Délie,
Digne élève d'Anacréon,
Lisez ces vers, que la Folie
Fit pour amuser la Raison.

LE MATIN.

ARIANE ET BACCHUS.

Des nuits l'inégale courrière
S'éloigne et pâlit à nos yeux;
Chaque astre, au bout de sa carrière,
Semble se perdre dans les cieux.
Des bords habités par le Maure
Déjà les Heures de retour
Ouvrent lentement à l'Aurore
Les portes du palais du Jour.
Quelle fraîcheur ! l'air qu'on respire
Est le souffle délicieux
De la Volupté, qui soupire
Au sein du plus jeune des dieux.
Déjà la colombe amoureuse
Vole du chêne sur l'ormeau ;
L'Amour cent fois la rend heureuse
Sans quitter le même rameau.
Triton sur la mer aplanie
Promène sa conque d'azur;
Et la nature rajeunie
Exhale l'ambre le plus pur.

Au bruit des faunes qui se jouent
Sur le bord tranquille des eaux,
Les chastes naïades dénouent
Leurs cheveux tressés de roseaux.
Dieux! qu'une pudeur ingénue
Donne de lustre à la beauté!
L'embarras de paraître nue
Fait l'attrait de la nudité.
Le flambeau du jour se rallume,
Le bruit renaît dans les hameaux,
Et l'on entend gémir l'enclume
Sous les coups fréquens des marteaux.
Le règne du travail commence:
Monté sur le trône des airs,
Eclaire ton empire immense,
Soleil, annonce l'abondance
Et les plaisirs à l'univers.
Vengeur d'Ariane éplorée,
Vainqueur de l'Inde et des Titans,
De sa douleur immodérée
Calme les transports éclatans;
Qu'elle abandonne le rivage
Où tout lui retrace l'image
D'un amant qu'elle appelle en vain.
Plaisirs cachés sous cet ombrage,
Aimables enfans du Matin,
Ris, Enjoûmens, Jeux, Badinages,
Annoncez votre souverain!

Thésée a laissé sans défense
Un cœur qu'il blessa de ses traits.
Dieu du vin, punissez l'offense,
Et consolez par vos bienfaits
L'Amour trahi par l'Inconstance.
Que le Dépit, d'intelligence,
S'unisse aux plus tendres Désirs;
Que le flambeau de la Vengeance
Soit allumé par les Plaisirs.
Dieux! le succès suit l'espérance:
Aux yeux de son tendre vainqueur
La jeune Ariane, confuse,
Eprouve une douce langueur.
Ingrat Thésée! elle t'accuse
Du feu qui s'allume en son cœur;
Déjà ses yeux baignés de larmes
Demandent vengeance à Bacchus;
Des yeux en pleurs ont trop de charmes
Pour craindre l'affront d'un refus.
Aux pieds de sa faible maîtresse
Bacchus, enivré de tendresse,
Se jette avec emportement
Sur le trait charmant qui le blesse.
Abandonnée au sentiment,
L'amante, avec moins de faiblesse,
Résiste encore à son amant.
Cette rigueur involontaire
Le consume d'un nouveau feu.

L'effort qu'elle fait pour se taire
Augmente le prix de l'aveu:
Elle voudrait briser encore
Le trait dont son cœur est atteint;
Un baiser du dieu qu'elle adore
Rougit l'albâtre de son teint.
C'est vainement qu'elle en murmure;
Son rouge a trahi ses désirs;
Rouge charmant que la Nature
Pétrit par la main des Plaisirs.
Quel triste élève de la Grèce
Pourrait, en voyant sa beauté,
Préférer les lis de Lucrèce
Et les pâleurs de la Sagesse
Aux roses de la Volupté?
C'en est fait; les gazons renaissent,
Les fleurs s'élèvent alentour;
Emules du dieu de l'amour,
Les Zéphirs en l'air se caressent;
Et les nuages qui s'abaissent
S'opposent aux rayons du jour.

LE MIDI.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Ce grand astre dont la lumière
Enflamme la voûte des cieux,
Semble, au milieu de sa carrière,
Suspendre son cours glorieux.
Fier d'être le flambeau du monde,
Il contemple du haut des airs
L'Olympe, la terre et les mers,
Remplis de sa clarté féconde;
Et jusques au fond des enfers
Il fait rentrer la nuit profonde,
Qui lui disputait l'univers.
Toute la nature en silence
Attend que le dieu de Délos
De son char lumineux s'élance
Dans l'humide séjour des flots.
Tandis que des géans horribles,
Qu'un bras immortel enchaîna,
Embrasent de leurs feux terribles
Les monts de Vésuve et d'Etna;

Lassés de leurs fardeaux énormes,
Les cyclopes à demi-nus
Reposent leurs têtes difformes
Sur leurs travaux interrompus.
Le dieu de l'Inde et de la tonne,
Couronné de feuillages verts,
Jouit des dons que les Hivers
Offrent en tribut à l'Automne...
Déjà le champagne glacé
Dans le verre éclate et bouillonne;
Déjà Silène terrassé
Au dieu des songes s'abandonne;
Bacchus s'enivre; Amour l'ordonne;
Et dans le vin qu'ils ont versé,
Bacchus voit tomber sa couronne,
Amour son flambeau renversé.

Au fond d'une grotte profonde
Aréthuse fuit les chaleurs.
Le doux Sommeil, au bruit de l'onde,
Vole sur un tapis de fleurs.
La nymphe combat et succombe:
Déjà ses yeux moins animés
Languissent à demi fermés;
Elle s'endort: son urne tombe;
Plus de voile pour ses appas;
Tout est confondu par Morphée.
Volez, Amour; volez, Alphée;
Et vous, Sommeil, ne fuyez pas!

Alphée approche, Alphée admire :
Quoi! dit-il, serais-je vainqueur ?
Elle dort! elle qui déchire
Un cœur soumis, un tendre cœur
Qu'elle méprise et qu'elle attire!
Elle dort! ô dieux! pardonnez
Au transport naissant qui m'anime:
Cruels! si vous le condamnez,
Si j'en dois être la victime,
Ne punissez qu'après le crime;
Servez mon ardeur, et tonnez.
Il dit. L'Amour est son excuse :
Déjà tous ses flots enflammés
Ont couvert l'urne d'Aréthuse
Des feux dont ils sont animés.
L'onde de la nymphe rebelle
Résiste à leurs efforts heureux;
En résistant elle se mêle
Et se précipite avec eux.
Enfin, de cette urne charmante,
En un instant, mais pour toujours,
Les flots de l'amant, de l'amante,
Vont prendre et suivre un même cours.
Aréthuse sommeille encore;
Un dieu caché sous les roseaux
Du feu que la naïade ignore
Echauffe autour d'elle les eaux :

Elle s'éveille, elle soupire,
Mais sans colère et sans douleur:
Peut-on se plaindre d'un malheur
Qu'au fond de son cœur on désire?

LE SOIR.

DIANE ET ENDYMION.

Le dieu qui brûlait les campagnes
Se dérobe enfin à nos yeux;
Il fuit, et son char radieux
Ne dore plus que les montagnes.
Déjà, par sa voix avertis,
Ses coursiers vigoureux s'agitent;
Leurs crins se dressent; ils s'irritent,
Et doublent leurs pas ralentis:
Ils volent et se précipitent
Au fond du palais de Thétis.
Le front couronné d'amaranthes,
Les nymphes sortent des forêts:
Un air plus doux, un vent plus frais
Raniment les roses mourantes;
Et, descendant du haut des monts,

Les bergères plus vigilantes
Rassemblent leurs brebis bêlantes,
Qui s'égaraient dans les vallons.
Voyez dans ce bassin rustique
Un ruisseau fuir et bouillonner;
Admirez ce palmier antique
Qui, né sur le bord aquatique,
Se courbe pour le couronner.
Oui, ces gazons, cette onde pure,
Cette ombre qui succède au jour,
Cette fraîcheur et ce murmure
Sont les piéges que la Nature
Nous tend en faveur de l'Amour.
Eloignez-vous, chaste immortelle;
Fuyez l'aspect de ce beau lieu;
Sous ce palmier un jeune dieu
Ouvre les bras et vous appelle.
Que nos efforts sont impuissans
Quand la Nature nous inspire!
Le cœur, emporté par les sens,
S'attache à l'objet qui l'attire.
Pleine d'un amoureux délire,
Diane approche du bassin:
Emporte, dit-elle à Zéphire,
Ce voile étendu sur mon sein.
Il en reste un qu'Amour déchire,
Et l'immortelle est dans le bain.

Endymion, caché sous l'ombre
Des myrtes, se met à l'entour,
Attend, dans leur retraite sombre,
Le signal qu'a promis l'Amour.
Penché sur le bain de Diane,
D'un œil curieux et profane
Il perce l'humide élément:
A travers l'onde diaphane
Il voit, mais il voit en amant,
Naître le doux saisissement
Que la pudeur en vain condamne
Quand on le doit au sentiment.
Poursuis dans l'onde la déesse,
S'écrie Amour; que la tendresse
Change en plaisirs tous ses remords;
Ménage si bien sa faiblesse,
Qu'elle se livre à ses transports
Sans croire offenser la sagesse.
Il dit. Endymion s'élance
Aux genoux de la déité:
Surprise, elle fuit en silence
Le dieu dont il est agité.
Arrêtez, dit-il; je vous aime:
Ce mot me rend digne de vous;
A ce mot votre rang suprême
Doit se partager entre nous.
Je vous vois, je vois tous vos charmes;

Je les compte par mes désirs;
Mes yeux se remplissent de larmes
Que leur font verser les plaisirs!
O doux momens! je vous ai vue,
Je touche à l'immortalité;
Je vous revois, vous êtes nue,
J'ai part à la divinité!
Arrêtez..... Diane confuse
En fuyant tombe dans ses bras:
Il la retient. Quel embarras!
La Gloire veut qu'elle refuse;
Le tendre Amour ne le veut pas.
Laisse-moi, berger, lui dit-elle;
Tes transports me font trop souffrir:
Es-tu content? je suis mortelle;
L'Amour me permet de mourir.
Prends mon char, conduis-le toi-même;
Brille en ma place dans les airs:
Amour, laisse-moi ce que j'aime,
Je t'abandonne l'univers.
Elle dit. Les airs s'embellirent,
Les bords des ruisseaux retentirent
Du frémissement des zéphirs;
L'écho répéta les soupirs,
Et les naïades applaudirent
Aux cris redoublés des Plaisirs.

LA NUIT.

HÉRO ET LÉANDRE.

Les ombres, du haut des montagnes,
Se répandent sur les coteaux :
On voit fumer dans les campagnes
Les toits rustiques des hameaux :
Sous la cabane solitaire
De Philémon et de Baucis
Brûle une lampe héréditaire,
Dont la flamme incertaine éclaire
La table où les dieux sont assis.
Errant sur des tapis de mousse,
Le vert qui réfléchit le jour,
Remplit d'une lumière douce
Tous les arbustes d'alentour.
Le front tout couronné d'étoiles,
La Nuit s'avance lentement,
Et l'obscurité de ses voiles
Brunit l'azur du firmament :
Les Songes traînent en silence
Son char, parsemé de saphirs ;
L'Amour dans les airs se balance
Sur l'air humide des Zéphirs.

O toi si long-temps redoutée,
Déesse paisible des airs,
O lune, embellis l'univers,
Et de ta lumière argentée
Blanchis la surface des mers ;
L'Amour implore ta puissance.
Triste victime de l'absence,
Léandre, aimé sans être heureux,
Frémit de la barrière immense
Que Neptune oppose à ses vœux.
Maîs que la fortune trahisse
L'indigne amant qui réfléchit;
Sans connaître le précipice
Léandre y vole et le franchit.
En vain sur les plaines humides
Il touche, en étendant les bras,
Le sein des jeunes néréides,
Et s'égare sur leurs appas:
En vain cent beautés ingénues
S'élèvent au milieu des flots;
Toujours moins homme que héros,
Il fuit les belles éperdues
Qui, par leur mollesse étendues,
Chantent les hymnes de Paphos.
La jeune Doris, plus pressante
Et plus sensible à ses refus,
Lui tend, d'une main caressante,
Un piége inventé par Vénus.

Cent fois la naïade échappée
S'attache à son sein embrasé:
S'il plonge, il baise une napée ;
S'il se renverse il est baisé.
Efforts dangereux d'une belle,
L'Amour peut vous rendre impuissans ;
Et le cœur d'un amant fidèle
Echappe au prestige des sens.
Léandre a vaincu la nature:
Un dieu l'éclaire et le conduit
Aux portes d'une tour obscure,
Où la Volupté l'introduit.
Héro sur un tapis sommeille,
Un Songe assis sur ses genoux ;
L'instinct de l'Amour la réveille :
O mon cher Léandre ! est-ce vous?
Quoi ! tant d'écueils... Sa voix expire,
Et le silence le plus doux
Donne le signal du délire.
Ce dieu lève un voile jaloux,
Et de la pudeur qui soupire
Excite et calme le courroux.
Héro du vainqueur qui la presse
Irrite les tendres efforts ;
En résistant à son ivresse
Elle en augmente les transports.
Sévère, et même un peu farouche
Quand elle refuse un baiser,

